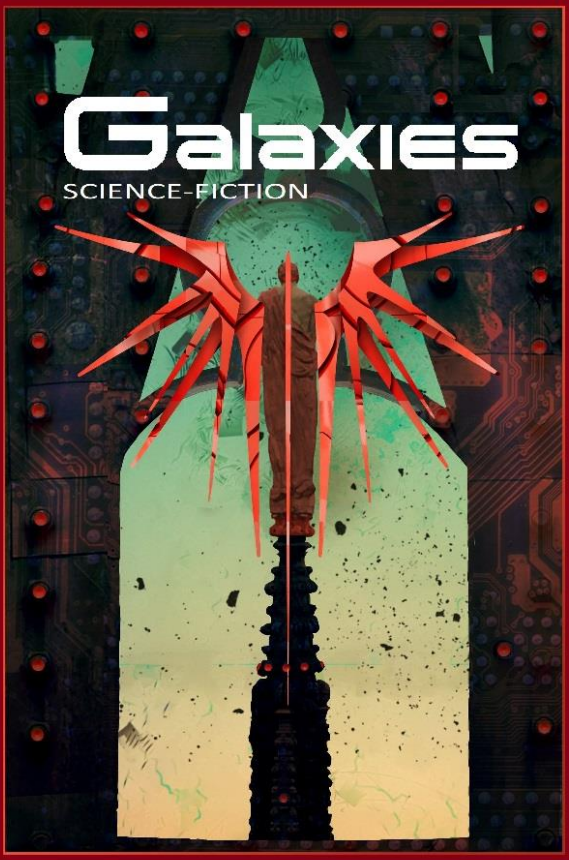
PDF

Hors-série N°23 - I

Galaxies

HORS - SÉRIE

Uchronies IV



Patrick Pierre
Bernard Amade
Anne-Flore Deyries
Marine Gaulin
Anne-Marie Richou
Stéphanie Rault
Marcin Kurdyka
Olivier Gaudefroy
Brice et Romain Le Roux
Laurent Leleu
Jean-Pierre Mahé
Patrick S.Vast
Isaac de Mont
Émeline Isaia
Franck Auffret
Laura P. Sikorski
Plume D Serves

Galaxies HS 23-1,

dans cette édition électronique,
est protégé par les lois existant sur le droit d'auteur, et notamment par les 26 traités administrés par l'OMPI (Organisation mondiale de la propriété intellectuelle). Par conséquent, les textes et les illustrations restent la propriété de leurs auteurs et, par défaut, de *Galaxies 3A – Association d'Aide aux Auteurs*, qui en réserve certains.

Toute reproduction de ces œuvres, par quelque procédé que ce soit, est donc soumise, hors droit de citation, à l'autorisation desdits auteurs et/ou de *Galaxies*.

La présente édition en Pdf, qui diffère notablement de l'édition imprimée, est déposée à la Bibliothèque nationale de France sous l'ISBN

978-2-37625-181-1

Le Projet *[uchronie IV]*

SI VOUS AVEZ lu le numéro 75 de la série courante de *Galaxies*, vous avez déjà eu l'occasion de rencontrer le concept d'uchronie, si du moins vous ne le connaissiez pas encore et aussi 14 autrices et auteurs et 14 textes vous plaçant en divers points d'un multivers composé d'univers parallèles dans chacun desquels l'Histoire qui se déroule ne le fait pas exactement de la même manière que dans la nôtre.

Si vous avez eu de plus la chance ou l'opportunité de lire également les Galaxies numéro 75 bis et 75 ter vous aurez découvert 30 autres autrices et auteurs de 30 autres uchronies et celles-ci ont à leur tour élargi les frontières de l'Histoire et de l'imagination.

Alors pourquoi un projet Uchronies IV ? Parce que nous n'arrivons pas à nous satisfaire des uchronies déjà lues ? Point du tout ! C'est justement notre satisfaction qui nous donne envie d'en découvrir d'autres. Alors, nous avons décidé de vous offrir encore, au fil des suppléments numériques, de nouveaux textes, de nouveaux auteurs, de nouvelles périodes, et de les réunir ensuite, une fois par an, dans un hors-série de Galaxies…

Voici donc quinze nouvelles uchronies, quinze textes inédits auxquels nous avons ajouté, puisqu'ils n'avaient jusqu'ici connu qu'une publication numérique, deux des textes du supplément numérique du N°75 : « L'Odyssée », de Laura P. Sikorski et « Croque », d'Eva D. Serves.

À vous de nous dire si vous appréciez l'ensemble !

Pierre Gévart

Directeur de publication et rédacteur en Chef de Galaxies : Pierre Gévart ; **Relecture et Corrections** : Lucie Chenu ; **Comité de rédaction** : Pierre Gévart, Jean-Guillaume Lanuque, Karine Gobled, Bertrand Campeis ; **Couverture :** Mira ; **Secrétariat de rédaction :** Nicole Démoutiez ; **Maquette de couverture :** Sarah Gévart ; **Webmestre :** Maxence Démoutiez ; **Responsable des e-éditions :** Hervé Arzul. ; **Dépôt légal** : mai 2023 ; Imprimé sur les presses de l'imprimerie Rond Bleu, à Sofia, Bulgarie ; Sauf indication contraire, tous les textes sont sous le © Galaxies-SF 2023 ;
Galaxies est publié avec le soutien du Centre national du Livre (CNL)

Sommaire

[uchronie IV]

page 3 **Deux mille huit cent trente-cinq** *Patrick Pierre*
Et si Hannibal n'avait pas goûté aux délices de Capoue ?
page 8 **Les ailes du vent** *Bernard Amade*
Et si Genghis Khan avait choisi une autre direction ?
page 21 **Tractations** *Anne-Flore Deyries*
Et si Ögedeï Khan n'était pas mort en 1241 ?
page 34 **La République Immortelle** *Marine Gaulin*
Et si, en 1848, la révolution sociale l'avait emporté ?
page 45 **L'étudiant de Bosnie** *Anne-Marie Richou*
Et si Gavrilo Princip avait choisi d'aller en Amérique ?
page 54 **Les idéalistes** *Stéphanie Rault*
Et si on avait sauvé Jaurès ?
page 62 **L'empire du moine noir** *Marcin Kurdyka*
Et si Raspoutine avait survécu…
page 75 **Le Tommy de Coventry** *Olivier Gaudefroy*
Et si le Tommy Tandey avait abattu le soldat Hitler ?
page 85 **Retrouvailles de sable** *Brice et Romain Le Roux*
Et si le putsch des généraux (1961) avait réussi ?
page 92 **L'ultime atome** *Laurent Leleu*
Et si la crise des fusées de Cuba avait bel et bien débouché sur la Troisième Guerre mondiale ?
page 104 **JFK, deuxième mandat** *Jean-Pierre Mahé*
Et si la voiture de Kennedy avait été équipée d'un cockpit blindé ?
page 113 **Mai 69** *Patrick S.Vast*
Et si de Gaulle, en mai 68, était resté à Baden ?
page 126 **Beluga** *Isaac de Mont*
Et si, en 1969, un soviétique avait marché sur la Lune ?
page 138 **Vivre libre ou survivre** *Émeline Isaia*
Et si la guerre froide avait mal fini ?
page 150 **Périls sur Moana** *Franck Auffret*
Et si la Grande-Bretagne avait perdu la guerre des Malouines ?
page 163 **L'Odyssée** *Laura P. Sikorski*
Et si le marketing avait fait du jeu vidéo une affaire de filles…
page 177 **Croque** *Plume D Serves*
Et si Asperger n'avait jamais été remis au goût du jour

Deux mille huit cent trente-cinq

Patrick Pierre

La nouvelle de Patrick Pierre va nous mener dans un univers où, après la bataille de Cannes, Hannibal ne se repose pas à Capoue mais marche sur Rome. Plus de délices de Capoue, donc, mais que va-t-il se passer, alors ? pour décrire cet avenir alternatif, l'auteur passe par le truchement du devoir d'un écolier de cet autre futur.

12ème jour de la 6ème lunaison 2835.
*Pour son troisième concours d'écriture, notre journal avait choisi le thème « Histoire de mon pays ». Nous publions ce jour le texte vainqueur dans la catégorie des moins de 16 ans. Il s'intitule « **Notre histoire** » et a été écrit par Ashtar Zakaar, 14 ans.*

Notre histoire

HANNIBAL EST VEXÉ.
Maharbal a quitté la tente, le chef de l'armée punique est seul, et il s'avoue enfin que les mots du général numide l'ont blessé. Commandant en chef des armées de Carthage à 25 ans, Hannibal Barca a mené ses troupes depuis l'Ibérie jusqu'ici. Il a franchi l'Èbre au mépris de l'accord avec Rome, la ville haïe entre toutes. Puis les Pyrénées, les Alpes, avec des soldats, des chevaux, quelques éléphants…mais surtout la surprise, car personne à Rome n'attendait les Carthaginois par le Nord. Les batailles, toutes gagnées malgré la fatigue et les pertes lors de ces traversées épouvantables. La bataille du Tessin, de la Trébie, du lac Trasimène. Pour finir, il y a quelques semaines à peine, alors que ses troupes étaient épuisées, Hannibal a remporté la plus grande bataille de toutes, il a écrasé les Romains à Cannes, dans les Pouilles. Les villes se rallient à lui, les unes après les autres. Les peuples celtes également, parce qu'il a l'intelligence de n'humilier personne, ni barbares ni vaincus, d'offrir l'alliance plutôt que la

sujétion. Et l'avance rapide de l'armée punique ne prouve-t-elle pas que Rome est incapable de protéger ses populations ?

Plus fort, plus intelligent, plus raffiné que les Romains, plus glorieux aussi, il est enfin arrivé non loin de la ville qu'il a juré à son père de haïr pour toujours. Haïr, mais pas détruire. Il veut anéantir la puissance de Rome, pas Rome elle-même. Pour cela, il ne lui reste plus qu'à prendre un peu de repos, attendre les renforts de Carthage et surtout la désagrégation naturelle de la confédération italienne. Le roi de Sicile a pris son parti, Philippe de Macédoine également, les autres hésitent encore, comme les Étrusques, pourtant ce n'est qu'une question de patience, et Capoue a tout pour rendre l'attente supportable, sinon douce.

Mais Maharbal a parlé, et Hannibal est vexé. Surtout, il se demande si le chef numide a parlé pour lui seulement, ou si ses mots sont également ceux de leurs troupes. « Tu sais vaincre Hannibal, mais tu ne sais pas tirer profit de la victoire. » Toute la nuit, Hannibal songe, pèse, réfléchit. Au petit matin, son plan est prêt. Il ne sera pas dit que l'armée de la puissante Carthage s'est endormie.

Son frère Hasdrubal Barca, qu'il a appelé il y a des mois déjà en renfort, doit être en route depuis l'Ibérie. Hannibal choisira parmi les soldats plus frais quelques milliers d'hommes qu'il enverra vers le Nord à la rencontre d'Hasdrubal, puis ils feront marche des deux côtés vers Rome. Les éléphants ne seront plus une surprise, mais l'effet de pince, oui, ainsi que la puissance des deux armées en marche. Et la vitesse, qui devrait empêcher les Romains de préparer leur défense.

Ce n'est que plus tard, lorsque Rome aura été prise, qu'Hasdrubal révélera à son frère à quel point ce fut heureux d'envoyer des troupes à sa rencontre. Car ainsi les deux Consuls qui avaient prévu de le prendre en tenaille au Métaure furent eux-mêmes pris à revers. Hasdrubal vainqueur, il envoya plusieurs émissaires à Capoue par des voies différentes, mais porteurs du même message : « En route vers Rome ».

Donc, deux ans après le début de cette deuxième guerre de Carthage contre Rome, les armées des deux frères ont fait jonction à une journée de marche de la ville. Le siège de Rome durera deux mois. Le ravitaillement ne pose aucun problème à l'extérieur, mais la faim et les privations pèsent lourdement sur la ville. De plus, les pertes romaines ont été telles à Cannes, tant parmi les élites politiques que parmi les officiers et les soldats, que la cité est obligée

de faire appel aux esclaves pour se défendre. Quelques semaines plus tard, c'est la fin, Carthage a mis Rome la fière à genoux.

L'armée de Carthage est composée presque exclusivement de mercenaires. Ils se battent pour l'argent, leur fidélité est rien moins que sûre, ils sont d'origines variées, les généraux carthaginois ont donc les plus grandes difficultés à leur faire comprendre que les villes conquises, et surtout la plus grande d'entre elles, ne seront pas mises à sac. Car les deux frères sont d'accord, hors de question de piller Rome. La dominer, oui, l'humilier non. Surtout si les navires et les renforts promis arrivent enfin, car il faudra alors traverser la mer et assurer la victoire en Hispanie. C'est bien ce qui se passe. Commence alors pour tous les territoires autour de cette mer une période de paix, de prospérité et de découvertes.

De paix, parce que les mercenaires ont reçu leur paie et en prime des terres fertiles de l'intérieur du pays. De prospérité, parce que les Carthaginois ont une âme de commerçant autant, sinon plus que de conquérant, et que tous les ports profitent des échanges. De découvertes enfin, car curieux et désireux de trouver de nouveaux partenaires et de nouvelles richesses, les marins de Carthage, après eux de Grèce, de Sicile et de Rome, passent les colonnes d'Hercule. De là ils longent les côtes vers le nord et le sud. Certains décident même de naviguer tout droit devant vers l'Ouest. Sur la terre qu'ils ont atteinte, ils ont rencontré les ancêtres de ces peuples avec lesquels encore aujourd'hui nous faisons du commerce, les Mayas, les Aztèques, les Constructeurs de Tumulus. On peut se demander ce qu'il serait advenu si les Barbares, qui aimaient tant la guerre, avaient découvert ces terres avant Carthage la Grande… Tous ces peuples existeraient-ils encore ?

L'alphabet phénicien se mêle et s'adapte à la majorité, tous les territoires de Carthage adoptent l'écriture de gauche à droite. Pourtant les idiomes, les dialectes et les langues ne se fondent pas en une seule, plutôt en une variété de « parlures » locales qui ont toutes le punique comme base. La mesure du temps se fait en lunaisons, douze par an, et les années se comptent à partir de la fondation de Carthage, ainsi j'écris ces mots en 2835 AC.

Les religions sont libres, Baal et Tanit sont présents partout mais imposés nulle part. Certains ont prétendu que nos ancêtres sacrifiaient les enfants. Non, ils n'ont jamais brûlé des enfants vivants, mais les enfants morts en bas-âge ou même mort-nés étaient brûlés et ainsi expédiés directement à Baal, sans devoir attendre que leurs

restes pourrissent dans la terre. C'était un acte de pitié, que nous perpétuons aujourd'hui par le geste sacré devant les temples ou les cimetières : les avant-bras parallèles, les mains s'élèvent vers les épaules, comme les bras mobiles de la statue. Pas toujours facile avec un sac ou une canette de Cocazteck à la main.

Par ailleurs, des sectes philosophiques et religieuses naissent, meurent ou se répandent parfois. Il en est de minuscules et de plus remarquables, mais aucune ne s'affirme suffisamment pour prendre l'ascendant sur les autres. La plus petite est née en terre de Canaan, mais elle ne pouvait rien contre la seule religion du livre qui régnait là-bas, car les différences entre les deux étaient à peu près inconsistantes. Elle n'a réuni qu'une douzaine de disciples et n'a pas survécu a la mort de Yeshuah, son fondateur. D'autres ont eu plus de succès, les Cyniques, les Hédonistes- mais là aussi, leurs successeurs n'ont pas résisté longtemps au plaisir du commerce et du gain. Lorsque nos explorateurs ont contourné les Terres Noires par le sud et atteint les Terres Jaunes, Carthage a découvert d'autres partenaires commerciaux encore, d'autres produits, mais aussi d'autres religions. Le choix est alors devenu si vaste, chacun peut se laisser séduire par tellement de pensées différentes et trouver enfin celle qui lui convient. Moi-même, je cherche encore.

Dans les premières décennies après la victoire d'Hannibal et Hasdrubal, les peuples autour de la mer du milieu, comme elle est appelée, ne songent ni à l'indépendance, dont ils n'ont pas besoin, ni à la révolte, car le pouvoir est discret et la menace inexistante.

Les Carthaginois ne s'éloignent pourtant jamais vraiment de la mer. Au Nord, les peuples celtes et gothiques mènent des guerres perpétuelles, mais les Celtes ne peuvent résister à la pression des Germains et des Huns venus du centre du continent, notre monde se divise entre deux civilisations, punique et hunnique, qui durant de très longues périodes vont s'ignorer, au pire, commercer, au mieux, avec de temps en temps quelques agressions qui ne laisseront pas vraiment de trace dans nos livres.

La plus grande qualité de notre civilisation est, je crois, qu'elle apprend des autres et de ses propres erreurs. Notre histoire aurait été différente si Hannibal s'était entêté à jouir du repos à Capoue. Plus tard, lorsque les Grecs se moquaient de la fascination de Carthage pour l'or et la fortune, beaucoup de nos riches familles ont voulu apprendre, se cultiver davantage encore, développer les arts et la culture, la science et l'amour de la sagesse, ou la philosophie, pour

utiliser le terme grec. C'est ainsi qu'est re-née la Grande Civilisation Carthaginoise, qui vit encore aujourd'hui.

J'aimerais voyager partout dans le monde, bien sûr. En Terre Jaune, en Terre Rouge, en Terre Noire. Mais sur notre Terre Blanche, le nord me fait un peu peur. J'ai l'impression que ces pays n'arriveront jamais à vivre en paix ensemble, comme s'il fallait qu'un Baal autoritaire la leur impose. Un jour, peut-être ?

Bravo encore à Ashtar, et rendez-vous en 2836 pour notre prochain concours.

© Patrick Pierre 2023

Dans un autre univers, ou dans ce monde-ci s'il était différent, Patrick Pierre ne serait pas né en Belgique, n'aurait pas vécu en Bretagne. Peut-être serait-il même né au cours d'une autre année que 1961. Il n'aurait peut-être pas enseigné les langues avant de s'installer en Bavière, qui d'ailleurs n'existerait peut-être pas, ou porterait un autre nom.
Dans cet autre monde, aurait-il publié des nouvelles et un roman ? Possible. Serait-il aujourd'hui guide au château de Linderhof ? Ce château existerait-il ?
Ailleurs, la vie serait imaginable sans Blade Runner, sans Fredric Brown, sans Christian Vander.
Mais elle lui plairait moins.

Les Ailes du Vent

Bernard Amade

Dans cette version de l'Histoire, Genghis Khan est parti au Nord-Est vers un continent mythique ! Les stratèges de la principauté de Chorasmie (Khwarizm) ont réussi à faire jouer leurs influences dans le monde asiatique. Ils sont arrivés à faire croire au conquérant qu'un grand continent plein de villes couvertes d'or se trouvait au levant ! Le grand savant Chorasmien Abou Rayan Al Biruni avait supposé l'existence de ce monde nouveau et des navigateurs des peuples "vieux formosans" (polynésiens) ont enrichi cette idée. Al Biruni avait initié de riches contacts culturels avec le monde indien et ses successeurs ont continué avec le monde chinois. C'est une convergence de manipulations savantes des érudits de ces cultures qui arrivera à duper les mongols. À l'abri des destructions des hordes pillardes une vie intellectuelle brillante s'est développée en Chorasmie toujours indépendante en ce milieu de 19° siècle.

HAYTHAM DÉTESTAIT LES ESCALIERS.

Ceux de la ruche des étudiants le terrifiaient particulièrement. Pourquoi fallait-il qu'on ait empilé aussi haut les cellules qui constituaient le dortoir? Et pourquoi ce feignant d'OrotsTse avait-il justement choisi d'installer son petit chez-soi tout au sommet de l'édifice?

Ah ces escaliers! En s'appuyant constamment contre les murs Haytham essayait de fixer son attention sur les marches, de ne pas penser à l'absence de rambarde, de ne pas regarder en bas. Dans le vaste patio il entendait les lève-tôt qui s'encourageaient à faire leur exercice matinal.

L'aube donnait une lumière magique avec d'étranges reflets roses. C'est surtout la musique du vent sur le grand velum qui recouvrait toute la surface de la ruche qui semblait murmurer "dépêche-toi, dépêche-toi"!.

Arrivé enfin devant la cellule qu'on lui avait indiquée, Haytham récupéra son souffle avant de frapper à la porte.

— C'est l'heure OrotsTse! Dépêchez-vous, le vent est levé et Aiday est déjà sur le terrain!

Il entendit une voix étouffée grommeler :

— La peste soit de cette bonne femme! Pourquoi commencer si tôt?…

On entendit quelques bruits de petits objets qu'on bousculait, puis l'occupant de la cellule consentit à apparaître à la porte.

Haytham avait beau avoir été prévenu il fut surpris par l'aspect physique du jeune homme. Extrêmement mince et petit, on aurait dit un adolescent de 14/15 ans alors qu'il avait au moins dix ans de plus!

Vêtu d'une élégante robe de chambre, mais manifestement peu réveillé il demanda un petit délai pour se préparer.

Haytham soupira… De toute façon c'était du temps de gagné par rapport à l'épreuve qui l'attendait: la descente des escaliers!

Enfin revenus au rez-de-chaussée il y avait une formalité de plus: prendre un petit-déjeuner au réfectoire. Le petit homme avait un appétit féroce: il engloutissait une quantité considérable de pain et de miel qu'il poussait avec de grands bols de thé.

Finalement c'est lui qui prit l'initiative du dialogue:

— Alors comme ça, c'est vous le nouveau "chef"?

Son interlocuteur gratta avec embarras sa grande barbe blanche:

— Le terme de "chef" est inadapté. Je viens d'être nommé responsable administratif du département des Sciences Appliquées : l'Université du Khwarism était à la recherche d'une personne pour ce poste. Avant je m'occupais ici de l'Institut de Stratégie. Je trouve que la science c'est plus simple!

OrotsTse cligna des yeux d'un air malicieux:

— De toute façon je ne comprends rien ni à l'une ni à l'autre de ces matières. Je ne sais pas si on vous l'a dit mais je ne sais même pas lire!

Haytham fut surpris: on lui avait expliqué le rôle du jeune homme comme pilote des "Ailes du Vent" mais on avait omis de lui préciser ce détail.

— Excusez ma question: mais comment êtes-vous devenu étudiant alors?

L'autre sourit:

— Mais précisément je ne suis pas venu ici en tant qu'étudiant! C'est Cyrus Darisharpour du département d'ethnologie qui m'a fait venir pour que je lui raconte les légendes de mon peuple. Et puis quelqu'un a suggéré que je me rende utile en tant que pilote… Il paraît que j'ai toutes les qualités pour!

— Oui. À ce propos je voulais vous dire qu'on vous a préparé une tenue pour votre prochain vol.

OrotsTse prit un air peiné:

— Je déteste ces combinaisons étroites. Pourquoi ne puis-je voler avec mon costume habituel?

Son interlocuteur était un peu gêné:

— Les jupes traditionnelles de votre peuple… me semblent inadaptées. De plus quand vous vous élèverez dans les airs on risque de voir… euh… des parties intimes de votre anatomie.

— Je ne vois pas pourquoi ça choquerait qui que ce soit!

Désireux de réorienter la conversation Haytham tenta une question:

— Un combattant Pathan m'a dit qu'il avait été surpris quand il avait vu des soldats écossais. Il paraît qu'ils portent les mêmes jupes que vous avec ces bandes de couleur. Un moment il s'est demandé comment il pouvait exister des Agnéens qui combattaient au côté des Anglais. Puis il a réalisé que c'étaient des membres d'un autre peuple… des cousins?

— Je ne vois pas comment nous pourrions être parents. Le seul écossais que je connaisse est Félix Chapel le doyen de la faculté de médecine. Il fait au moins trois fois mon poids et avec sa grande barbe rousse il est loin de ressembler à un quelconque de mes semblables. De plus il porte ces vêtements étroits et noirs qu'adorent les Occidentaux et il a un col fermé qui montre qu'il craint que le sang lui afflue au cerveau. Mais nous nous éloignons du sujet. C'est gentil de penser à me fournir des vêtements rembourrés en cas de chute… Mais je doute que ça soit vraiment efficace. Par ailleurs il serait temps que nous vous mettions au courant de nos projets Aiday et moi. Certes nous aimons ces envols spectaculaires à l'aide des grands cerfs-volants. La sensation est grisante. Mais soyons réalistes: nous pouvons réaliser ces expériences avec ces "Ailes du Vent" parce que nous sommes deux pilotes poids plume et que nous avons des assistants costauds qui contrôlent les câbles qui nous relient au sol. Nous devons progresser dans une direction légèrement différente. Regardez le vol des vautours au-dessus de la tour du silence qu'utilisent les Zoroastriens. On voit que ces oiseaux, pourtant lourds, se laissent porter par des courants d'air ascendants. Il nous semble que nous pourrions en faire de même. Aiday est plus éduquée que moi et elle a commencé à faire des plans pour une aile qui nous porterait sans que ce soit un cerf-volant. Il faut maintenant que nous construisions cette aile… et on m'a chargé d'en négocier avec vous les modalités de mise en œuvre.

La discussion fut remise à plus tard .Comme on était déjà en retard on héla un coche pour aller sur le terrain d'envol. Hélas ! À cette heure les rues de la bonne ville de Khiva étaient déjà fort encombrées. Un

chariot de marchandise bloquait la circulation et il fallut toute l'autorité naturelle d'Haytham pour lui faire dégager le passage.

— La peste soit de ces charretiers ! A part ceux de Samarcande il n'y a pas plus idiot que ces marchands ambulants venus de Boukhara !

Sur la colline en dehors de la ville il y avait de nombreux badauds désireux d'assister au spectacle des grands cerfs-volants. A son arrivée OrotsTse salua cérémonieusement l'autre "pilote". Bien qu'également toute petite, Aiday était physiquement très différente de lui. C'était une femme très musclée avec une peau cuivrée et des yeux si bridés qu'on était incapable d'en deviner la couleur.

Le jeu pour les pilotes consistait à enfiler un harnais attaché à la structure, puis à courir face au vent et sauter le plus haut possible pour essayer de s'envoler. C'était un exercice relativement dangereux mais du fait de leur extrême vivacité aucun des deux n'avait jamais manqué son coup. Pour la suite beaucoup dépendait de l'habilité des assistants qui manipulaient les câbles qui reliaient les cerfs-volants au sol.

Pour les spectateurs c'était un tableau magnifique. La toile abondamment décorée mettait dans le ciel une note de couleur qui faisait sourire le soleil. Pour ceux qui participaient à l'expérience l'agréable sensation du vol était tempérée par l'angoisse de l'atterrissage.

Finalement tout se passa bien, on nota soigneusement les suggestions d'amélioration émises par les participants, on replia les ailes, on les entassa dans un chariot et on se rentra au bercail… C’est-à-dire dans les ateliers de l'université.

Malgré les avis contradictoires de plusieurs ingénieurs Haytham finit, quinze jours plus tard, par donner un avis favorable au nouveau projet d'Aile du Vent. Il fallait maintenant trouver les moyens de la réalisation.

L’administrateur amena les deux pilotes à l’autre bout de la ville pour visiter un autre chantier du département des sciences : celui du programme de recherche sur les ballons. Il leur présenta Jawad Al Rabouss, le chef de ce projet, un homme affable originaire de la lointaine ville de Fès. Il était disposé à prêter du matériel et à donner de la toile pour la réalisation de cette nouvelle "Aile du Vent".

C'était un petit gros, handicapé par une respiration sifflante et par une mauvaise maîtrise de la langue locale. Ça ne l'empêchait pas d'être extrêmement populaire même en dehors de son équipe. Avec une grande fierté il montra la grande structure de bambou qui soutenait un ballon en cours d’assemblage.

— Voyez comment l'Université concourt à faire progresser le monde! Ici l'ingénieur en chef est Arménien, les charpentiers Chinois, la toile est assemblée par un maître-tailleur Bengali, et le pilote est un juif d'Ispahan! Regardez comment un projet aussi spectaculaire nous réunit! Je ne doute pas qu'on puisse vous aider: je vois très bien comment réaliser une structure très légère avec du bambou et des assemblages de toile qui suivront vos spécifications. De notre côté nous progressons: nous allons bientôt améliorer la technique qui nous permet de générer de l'air chaud pour faire s'élever le ballon. Le département de chimie a réussi à nous fabriquer un alcool qui brûle de manière très performante sans donner de grandes flammes qui risqueraient d'endommager la toile. Ça nous permettra d'aller plus loin… Mais pas suffisamment loin! Nous avons un projet beaucoup plus ambitieux…

Il dévoila une maquette avec un ballon d'une forme étrange, oblongue, fermée et dotée de voiles auxiliaires.

— Ce sera un ballon gonflé à l'hydrogène, un gaz plus léger que l'air qui nous entoure. Nous n'avons pas trop de problèmes pour générer ce gaz par contre nous ne savons pas encore fabriquer une toile qui y soit étanche. En attendant nous avons d'autres soucis: le Tsar Nicolas nous demande un ballon à usage militaire… On a toutes les peines du monde à lui expliquer qu'un tel appareil serait extrêmement vulnérable: un coup de fusil mal placé et hop.. tout le monde descend!

OrotsTse profita du repas qui s'ensuivit pour questionner Haytham à propos de l'attitude des Russes. Ce dernier prit un ton didactique :

— Ces histoires avec nos turbulents voisins du nord ne datent pas d'hier ! Ils souhaiteraient nous rattacher directement à leur empire mais hésitent toujours. Ils voudraient bien continuer à profiter des services de notre université sans se fâcher avec nous ! Pensez ! Notre Institut de Stratégie vend des conseils aux gouvernants de ce bas monde depuis plus de 600 ans ! Certes seul Dieu peut tout prévoir mais il se dit qu'après lui nous sommes les mieux placés pour donner de précieuses indications sur la marche du monde !

OrotsTse était impressionné :

— Plus de 600 ans?

Haytham était en verve et ne résista pas au plaisir d'épater le jeune homme.

— C'est amusant mais ça fait pratiquement 666 ans ! Tout a commencé parce que des continuateurs de l'éminent Abou Rayan Al Biruni avaient développé les contacts culturels et scientifiques avec d'autres grandes civilisations de l'Asie. Vers l'an 600 de l'Hégire des

correspondants chinois ont attiré notre attention sur des développements inquiétants au nord: essentiellement au sein des tribus mongoles. Un certain Temüjin avait réussi à les unifier et avait manifestement des projets de conquête extrêmement dangereux. Il était évident que les états de l'époque n'étaient pas en mesure de résister militairement aux incursions qui se préparaient. Il fut décidé de créer un groupe d'étude qui rassemble tous les érudits qui étaient en contact avec nos prédécesseurs. L'école de stratégie du Khwarizm était née et c'est cette institution qui devint plus tard le berceau de l'université. L'idée fondamentale était que ce qui ne pouvait être obtenu par la force le soit par la ruse. Ce n'était certes pas une idée nouvelle mais la particularité de la démarche était de ne pas s'appuyer sur une stratégie purement militaire mais essentiellement sur des manipulations de l'information. Une idée très originale fut approfondie. De son temps le grand Al Biruni avait pressenti l'existence d'un grand continent vers le soleil levant. Nous savons maintenant que l'Amérique est bien réelle mais, à l'époque, c'était encore un mythe très peu répandu. Petit à petit des agents infiltrés firent en sorte que ce mythe prenne consistance. Par chance un peuple de grands navigateurs qui avaient quelques contacts avec une île au large de la chine colportait des histoires d'un pays avec des cités couvertes d'or. La rumeur fut artificiellement gonflée et embellie. Temüjin consulta des « experts » (que nous avions au préalable endoctrinés) et décida de partir à la conquête de ces terres merveilleuses. Tel qu'il avait été décrit le parcours pour les atteindre devait consister à monter à l'extrême nord, puis partir vers l'est et ensuite bifurquer vers le sud. Les petites tribus comme les Tchouktches ne furent pas en mesure de résister à l'avancée de la puissante armée de Temüjin qui se faisait maintenant appeler "Genghis Khan". Mais les principes de ce cheminement furent mal interprétées et une fois redescendues vers le Sud les troupes se trouvèrent bloquées. Et pour cause puisqu'elles avaient en fait descendu la péninsule du Kamtchatka! En hivernant sur place les choses tournèrent mal, la maladie fit des ravages et au printemps le grand conquérant ne trouva rien de mieux que de se faire dévorer par un ours! Les quelques survivants eurent le plus grand mal à retourner à leur base et c'en était fini des projets de conquête des tribus mongoles. Tu vois OrotsTse il se peut que ton peuple ait survécu grâce à l'action de nos prédécesseurs.

Le jeune homme s'écria:

— Bah. Nous sommes les renards du désert: dans tout le LopNor, le Tarim et le Takla-Makan personne ne peut nous rattraper. Et si on

nous cherche avec un peu trop d'ardeur nos coreligionnaires Tibétains, au sud, nous offrent des refuges sûrs.

Haytham ne se laissa pas interrompre pour autant:

— Bien sûr le rôle de l'Institut de Stratégie fut soigneusement occulté mais, depuis lors, beaucoup d'hommes et de femmes de pouvoir ont le sentiment que les services de notre organisation ont une grande valeur. L'autre bénéfice est que tout le monde laisse tranquille notre petite principauté. Les Russes et les Perses s'imaginent être nos suzerains et nous ne les détrompons pas! Les espions Russes assassinent les espions Perses qui le leur rendent bien ! Les seuls qui nous causent vraiment des soucis sont les Anglais, mais leurs espions ont l'amabilité de se présenter sous l'étiquette "personnel diplomatique" !

OrotsTse se mit à prendre un faux air soucieux presque comique:

— L'écossais là... Le professeur Chapel serait un espion ?

— Aucune chance ! Il a fui l'Inde après avoir tué d'un seul coup de poing un haut gradé de l'armée anglaise qui avait eu la prétention de le boxer ! C'est une armée qui ne pardonne rien et qui d'ailleurs nous donne beaucoup de soucis… Heureusement ces bandits de Pathans font obstacle à leur progression!

Ce fut autour d'Aiday d'intervenir:

— Bah! On fait trop d'éloges de ces guerriers Pathans… Qui sont-ils par rapport à nous autres Kazakhs ! Nous sommes bien plus valeureux!

Par souci d'éviter d'inutiles querelles ethniques on mit fin à la discussion.

Dans le mois qui suivit on avait sérieusement réfléchi aux intuitions de OrotsTse et de Aiday.

Finalement la nouvelle « Aile du Vent » fut assemblée et il fut décidé de tenter l'expérience.

L'engin était vraiment splendide. On avait peint de couleurs vives les armatures légères en bambou qui donnaient une forme générale incurvée à l'intrados. La toile était également décorée avec des calligraphies pieuses (on ne sait jamais!). Des rabats verticaux régulièrement espacés devaient permettre de diriger l'ensemble : les câbles correspondants étaient difficiles à manipuler et il avait fallu s'entraîner en salle pour tenter de bien maîtriser leur logique. Enfin le harnais en cuir du pilote était décoré avec des plaques légères d'un métal brillant.

Le plus difficile pour ce test fut de trouver un site et Haytham, qui aimait les promenades, se souvint d'une colline avec une pente assez ardue située en proche banlieue.

On travailla d'arrache-pied à la fois pour préparer le terrain et pour perfectionner les détails de l'aile.

Tout fut fait pour aplanir les irrégularités de la pente et les herbes furent coupées ras.

Quand tout fut prêt il fallut encore attendre un jour où le temps puisse paraître favorable.

OrotsTse était de plus en plus nerveux et puis décida un matin que l'heure était venue. En haut de la pente il se mit à plat ventre sur un petit chariot et fut ensuite harnaché en dessous d'une grande voile censée glisser sur de grands patins en bambou au moment de la tentative d'envol.

Tout le monde était tendu, puis, sur un signe du pilote, on poussa vivement le chariot dans la pente. Le bruit combiné du chariot et de la voile donnait un sentiment étrange. Avec l'accélération de la chute l'aile s'éleva lentement… Les spectateurs retinrent leur souffle… Puis tout se mit à capoter... OrotsTse ne dut son salut qu'à son agilité et au fait qu'il sut détacher promptement son harnais. Il roula dans la pente pendant que le chariot continuait sa course et que la voile se mettait en torche.

En fait ce fut le chariot qui fut le plus durement touché car la structure en bambou de la voile n'était, du fait de sa souplesse et de sa légèreté, que peu affectée.

Nullement découragé OrotsTse demanda à retenter l'expérience le lendemain même.

Cette fois-ci les choses se déroulèrent presque comme l'avaient prévu ses concepteurs. Au fur et à mesure que le chariot prenait de la vitesse la voile s'éleva lentement, puis brusquement le jeune homme fut arraché au chariot qui continua sa course folle.

Avec majesté l'homme-oiseau fut emporté par un courant ascendant.

Mais on était loin de l'apparente aisance du vol des vautours. Le vol était chaotique : une succession d'ondulations incontrôlées et de coups de balancier de gauche à droite. Impossible de diriger l'appareil. On voyait qu'OrotsTse se démenait comme un beau diable et remuait les jambes d'une manière presque comique.

La voile se mit à choisir de son propre gré une direction dangereuse: la ville elle-même. Très inquiets Haytham et deux assistants dévalèrent la pente, sautèrent sur des chevaux qui les attendaient là et essayèrent de suivre la trajectoire erratique du vol.

De la voix ils tentaient d'encourager le pilote qui d'ailleurs ne les entendait guère.

Les bâtiments de l'école d'infirmerie devenaient dangereusement proches… Malgré des efforts désespérés le pilote n'arrivait pas à contrôler l'appareil. Il heurta avec ses jambes l'enceinte du jardin et avec un craquement inquiétant tout bascula de l'autre coté du mur. Les poursuivants perdirent de vue le pilote et l'Aile du Vent.

Dans un galop effréné les cavaliers firent le tour de la muraille et, chose jamais vue, entrèrent carrément à cheval par la grande porte de l'établissement. Le jardin fut piétiné sans vergogne par les sabots et Haytham tomba en descendant un peu trop vite de sa monture.

Un infirmier présent sur le lieu de l'accident l'aida à se relever.

OrotsTse gisait au milieu de l'épave de l'appareil volant. On voyait qu'il souffrait même s'il était trop fier pour se plaindre. Heureusement le célèbre docteur Chapel était justement présent sur les lieux.

Il recommanda de ne pas faire bouger le corps du jeune homme. On découpa la toile de la grand-voile et dans ce brancard improvisé on le transporta dans une chambre.

Le médecin déclara que la seule manière de traiter la probable fracture de la colonne vertébrale était d'immobiliser complètement le patient. Ainsi fut fait: on lui administra un sédatif puis, avec grand soin, on fabriqua une camisole rigide qui lui bloquait le torse. Une attelle sur une jambe complétait le tableau.

Dans les mois qui suivirent Haytham se rendit presque tous les jours au chevet d'OrotsTse. Au début le jeune homme était un peu sonné mais très rapidement sa bonne humeur reprit le dessus. Il devint rapidement populaire auprès du personnel soignant. Les infirmières, en particulier, avaient un faible pour cet adolescent attardé et le comblaient de gâteaux au point qu'il se mit à prendre un peu trop de poids pour le pilote léger qu'il voulait rester.

Cette lente amélioration de la situation soulageait un peu le stress d'Haytham qui avait bien d'autres soucis à suivre les aventures des membres de son département de l'université. Il suivait ainsi de très près les progrès d'une responsable de recherche particulièrement hardie.

Shiringöl était une femme volontaire… Qui avait déjà usé quatre maris! Elle trouvait les hommes intéressants pas assez pieux et les hommes pieux pas assez intéressants! Effectivement elle détonnait dans l'équipe des Sciences Appliquées par son extrême piété. Elle trouvait une satisfaction divine dans la réalisation de dispositifs expérimentaux destinés à appuyer les recherches théoriques de ses collègues.

Les soufis Naqshbandi avaient fini par reconnaître que son approche n'était pas en contradiction avec leurs quêtes et dans sa recherche spirituelle elle ne cassait les pieds à personne. C'était une femme à la peau légèrement bronzée qui laissait souvent apparaître de longs cheveux commençant à se teinter de blanc. Avec son long nez busqué et ses joues rebondies elle n'était pas dépourvue d'un certain charme.

Elle avait convoqué toutes celles et tous ceux qui étaient intéressés par les « Ailes du Vent ».

Avant de dévoiler sa dernière réalisation elle fit un petit exposé théorique au tableau:

— L'expérience d'OrotsTse nous a montré que des courants ascendants pouvaient permettre de maintenir en vol une personne avec des ailes fixes. Mais si on regarde de plus près on doit considérer un principe plus général : le maintien en vol peut découler essentiellement d'une vitesse de déplacement. L'air qui est projeté sous une aile de cette forme permet de générer une force ascensionnelle. Nous ne pouvons nous contenter de ce que nous offrent les caprices de la nature. Mon idée est donc d'avoir un dispositif qui génère un vent artificiel dirigé sous l'aile. J'ai fait réaliser par un des horlogers de la ville un mécanisme qui préfigurerait, en miniature, ce que pourrait être un tel générateur de vent. Le voici:

Elle exhiba alors un curieux assemblage de pièces de bois et de métal fixé sous une aile miniature d'environ un mètre cinquante de large.

— Pour comprendre le fonctionnement de cet objet il vous suffit d'imaginer une vis d'Archimède qui brasse de l'air au lieu de déplacer de l'eau. La vis s'enroule en fait autour d'un cône qui rétrécit pendant que le pas de vis diminue également. Cela permet de compresser de l'air à l'intérieur de cette gaine dont le diamètre devient de plus en plus petit. Oui, je sais, c'est une géométrie difficile à réaliser mais notre horloger s'est surpassé! Mais il y a encore plus compliqué ! Ici vous avez un ressort qui entraîne une roue dentée: de chaque côté cette roue entraîne l'axe des vis. On a donc deux vis qui tournent en sens inverse et leurs axes n'étant pas parallèle on a ici vers le bas une confluence des deux systèmes de compression. Cela donne un jet suffisant pour faire se déplacer l'aile à la fois vers l'avant et vers le haut.

Deux assistants se saisirent de la maquette et tout le monde sortit de l'atelier pour assister à la démonstration d'envol qui était prévue dans un champ à proximité.

On posa le modèle réduit sur une surface bien dégagée dont l'herbe avait été coupée ras pour faciliter le déplacement.

À l'aide d'une ficelle on déclencha le ressort… et l'aile mécanisée se mit à glisser sur deux patins en bambou.

L'émerveillement gagna l'assistance: l'aile s'envola vite selon un angle constant. On avait enfin une « Aile du Vent » sans vent!

Puis le ressort cessa de donner de l'impulsion au mécanisme… L'engin parut quand même porté par la brise légère … puis se déstabilisa et tomba en vrille.

Malgré la casse d'une bonne partie de la structure Shiringöl était aux anges. Pour elle l'expérience était concluante!

En rendant plus tard visite à OrotsTse sur son lit de l'infirmerie, Haytham était à la fois lyrique et un peu moqueur:

— C'était certes très beau… mais aussi un peu décevant. On ne voyait pas très bien comment retranscrire les leçons de l'expérience pour une aile supportant le poids d'un être humain. Et en parlant de poids un ressort à cette échelle serait un handicap majeur… sans parler de la courte durée de l'action de ce système de propulsion. Mais il en fallait plus pour décourager Shiringöl. Elle a voulu expérimenter un système dans lequel elle faisait brûler l'alcool spécial mis au point pour les ballons à air chaud. Son idée était de pulvériser le liquide dans une chambre particulière située en fin de course du jet d'air. À son avis l'expansion supplémentaire de l'air chaud donnerait un surplus de poussée et permettrait d'activer l'axe central d'entraînement des vis d'Archimède. Certains trouvaient le principe impossible car fleurant bon le mouvement perpétuel. De toute façon le débat n'a pas été tranché car tout ce qu'elle a réussi à faire c'est de mettre le feu à l'atelier ! L'administration est furieuse. Et il va y avoir la semaine prochaine une réunion sur la politique d'orientation de la recherche que je pressens comme houleuse.

Effectivement les nuages de l'orage administratif s'accumulèrent à l'horizon et le jour J la tension était à son comble.

Dans l'attente de la grande réunion du département des Sciences Appliquées toute l'équipe s'était réunie dans un petit salon.

Tout le monde s'était assis en tailleur sur les tapis et tant qu'on servait le thé on respecta un silence religieux. On sentait la pression monter: comme toujours il y aurait des gagnants et des perdants et bien des projets de recherche allaient se trouver étouffés dans l'œuf!

Haytham était visiblement tendu et paraissait le plus soucieux; c'est lui qui prit la parole

— Firuza, la secrétaire générale, va tout faire pour saboter notre projet d'Aile du Vent…

Shiringöl était surprise:

— Cette très honorable canaille aurait des raisons de nous en vouloir? Je ne vois pas pourquoi: on l'a toujours saluée respectueusement et on lui offre toujours des bons gâteaux pour qu'elle s'empiffre au moment du Ramadan!

— Tu n'y es pas du tout! Firuza a une fille qui est étudiante à l'école d'infirmerie….

— Elle ne va quand même pas nous reprocher d'avoir fait tomber quelqu'un au milieu des fleurs de leur jardin?

— Puisque tu parles de fleur… OrotsTse a engrossé la dite demoiselle!

Plusieurs faillirent avaler leur thé de travers.

Shiringöl prit un petit air égrillard:

— J'imagine la scène: lui engoncé dans son corset… et d'autre part une jouvencelle qui a dû être bien vaillante!

Un peu mal à l'aise Haytham n'était pas d'humeur à plaisanter:

— Ce n'est pas drôle! Le doyen Al Hindi est un gros feignant et s'appuie sur tout ce que lui dicte Firuza… Si elle est décidée à venger l'honneur de sa noble famille nous sommes cuits!

Le silence qui s'ensuivit était à couper au couteau… Il ne fut rompu que par l'appel de la corne marquant le début de la réunion.

Tous se rendirent dans la grande salle où se tenaient les conseils.

Le doyen Al Hindi était un homme très grand au port altier. Son immense barbe blanche était manifestement taillée pour renforcer le poids de ses paroles !

Après les salamalecs d'usage, il se gratta la gorge puis débita d'un ton posé un discours qu'on lui avait manifestement préparé à l'avance.

— Je pense que je n'ai pas besoin d'insister pour que nous ménagions nos efforts… et notre budget! Tout doit être géré au plus juste mais nos orientations doivent être dictées par la science et pas par des préférences personnelles! La science doit être éclairée par l'expérience objective! Dans notre quête de rapprochement des oiseaux dans le ciel nous avons maintenant exploré deux voies très différentes. D'une part les ballons que je classerai maintenant dans l'utilisation du « plus léger que l'air » et d'autre part les Ailes du Vent que je rangerai, si vous le permettez, dans la catégorie du « plus lourd que l'air » ! » J'ai parlé des oiseaux et certes notre approche par les « plus léger que l'air » ne les imite point. Mais c'est tout à l'honneur de la science humaine que de pouvoir ainsi inventer au-delà de ce que

nous offre la nature ! D'un autre coté l'approche des « plus lourd que l'air » trouve quelques inspirations dans le vol de nos chers aigles! Mais justement nous ne sommes pas des aigles! Les calculs montrent que nous ne pouvons fournir l'énergie et la mécanique nécessaire pour battre des ailes. Les essais avec des cerfs-volants sont certes amusants mais ne nous permettent pas de nous déplacer de manière efficace. C'est tout à l'honneur de l'honorable Shiringöl d'avoir exploré des pistes de recherche originales. La science se nourrit de l'imagination et de la rigueur ! Mais la science se nourrit aussi de l'expérience! Même si les résultats en sont amers et, sans nul doute, douloureux pour celles et ceux qui ont courageusement voulu explorer une voie nouvelle, nous devons collectivement accepter de réorienter nos efforts. Je déclare donc officiellement que nous devons abandonner la voie du « plus lourd que l'air ». Elle se révèle n'être qu'une impasse dans laquelle la Science ne peut se fourvoyer!

Ce fut Shiringöl qui brisa le silence qui suivit :

— Fortes paroles, Monsieur le Doyen ! Permettrez-vous qu'elles soient citées dans mon épitaphe ? Peut-être sous une forme simplifiée comme « Elle rêvait du plus lourd que l'air, mais quel rêve ! »

© Bernard Amade 2023

Né en 1948 et élevé au Maroc, ce gascon a été successivement professeur de mathématiques, architecte, développeur informatique (et professeur dans ce domaine)... pour finir par s'occuper du logiciel d'un (gros) télescope. Retraité il a tout son temps pour jouer dans des fanfares, pratiquer le monocycle tout-terrain, et pour apprendre à écrire de la science-fiction. Les seuls éditeurs qui ont accepté ses ouvrages sont ceux de livres techniques sur la programmation... Mais il ne désespère pas d'en trouver un pour un roman de "hard S.F." qu'il peaufine depuis plus de 6 ans!

Tractations

Anne-Flore Deyries

Décembre 1241, Ögedeï, Khagan de l'Empire mongol, meurt dans la cinquantaine : empoisonnement ou alcoolisme ? Les armées mongoles menées par Batu Khan ont défait le royaume de Hongrie et sont aux portes du Saint Empire. Mais la mort du Khagan ainsi que l'essoufflement de la campagne les poussent à battre en retraite. Le prochain souverain mongol ne s'affirmera que cinq ans plus tard, laissant l'Europe occidentale au conflit entre Frédéric II et la papauté. En 1250, le Saint Empire est toujours déchiré par ce conflit. Louis IX, en croisade en Égypte, est fait prisonnier. L'Empire mongol est plongé dans une nouvelle crise de succession : la révolution toluid. L'Europe occidentale semble définitivement sauvée d'une invasion mongole.
Mais imaginons qu'Ögedeï ne soit pas mort en 1241…

LA PAILLE N'AVAIT PAS ÉTÉ CHANGÉE sur le sol de la grande pièce. La cheminée était la seule source de lumière, donnant au lieu un air lugubre détonnant avec la richesse des peintures murales. Une seule table sur tréteaux avait été installée, chargée de mets faciles que la maîtresse de maison, Agnès, et sa fille, Marie, avaient pu préparer seules. Les hôtes ne pouvaient se permettre d'en offrir plus sans se faire remarquer. Pourtant, Agnès grattait compulsivement une de ses manches comme si tout ceci avait suffi à souiller son vêtement. Elle s'y prenait avec tant d'ardeur et depuis si longtemps que c'était à se demander s'il ne s'agissait pas plutôt de l'expression de sa nervosité. Son comportement n'intéressait toutefois pas plus l'assemblée que la collation. Tous étaient dispersés dans la pièce, assis ou debout, s'occupant uniquement de leur coupe de vin et de leur anxiété. Son mari, engoncé dans sa tunique neuve qui commençait déjà à le serrer au niveau de la taille, ne lui accordait pas la moindre attention.

Dans la demeure du maître de la guilde des drapiers, on se regardait avec méfiance. Foulques dit Lamy, le notaire, se sentait particulièrement visé et même sa petite taille ne suffisait pas à le soustraire à l'attention malveillante des autres invités. Personne ne l'avait invité, celui-là ! Que faisait-il donc ici ? Quand il s'était présenté à la porte en disant venir assister au conseil, personne n'avait osé le renvoyer. Que se serait-il passé s'il avait résisté ? Un esclandre, et

toute la ville aurait été au courant de cette réunion. Et puis, même s'il avait accepté de partir sans faire d'histoire, rien ne l'aurait empêché de parler plus tard. Non, mieux valait l'embarquer dans la cabale pour l'instant. La situation serait réglée quand tous les invités seraient présents. Cela ne voulait pour autant pas dire qu'on était heureux de le voir ici. Contemplant les épices qui flottaient dans son vin, Foulques Lamy se trouvait subitement bien mal nommé.

Tandis qu'on ne se décrochait pas le moindre mot dans la grande pièce, le physicien, Raoul Lelatin, semblait imperméable à l'hostilité ambiante. Au point que Foulques lui enviait son aisance. Qu'il avait la courtoisie facile pour un homme qui s'était installé en ville il y avait deux ans à peine ! C'était probablement la raison pour laquelle sa profession l'avait choisi comme représentant malgré son jeune âge. Raoul avait d'abord essayé de converser avec Marie avant que sa mère n'intervienne. Elle avait bon souvenir de la promesse qu'il lui avait faite de sauver son plus jeune fils quelques mois auparavant. Après la mort du garçon, Agnès avait découvert que le physicien avait raconté à d'autres que l'enfant était incurable. Il s'était alors rabattu sur Marguerite Pichon, la fille du maître marchand de vin, qui étrangement accompagnait son père.

Deux coups puissants résonnèrent sous la voûte de la pièce et tout le monde se figea. Marie et son jumeau Thibaud, nommé d'après son père, descendirent ouvrir. Ils trouvèrent devant eux une petite vieille femme dont même les tresses encornées sous son voile immaculé n'arrivaient pas à rehausser la taille. Elle les fixa de ses yeux perçants jusqu'à ce qu'ils se poussent et s'engagea dans l'escalier sans même demander son chemin. Derrière elle, son arrière-petit-fils Jehan Peivere, treize ans à peine et déjà maître de la guilde des marchands d'épices, était aussi mal à l'aise dans cette position qu'entre les deux gardes qui l'encadraient maintenant. Les jumeaux le saluèrent du bout des lèvres et indiquèrent la direction des cuisines aux deux hommes d'armes.

Quand Alix Peivere arriva dans la grande pièce, tous les convives se redressèrent et fixèrent leur attention sur le simple tabouret de bois en face de la cheminée où elle s'assit dans un craquement de protestation de ses articulations. Sous leur regard, elle prit le temps d'arranger les plis de sa robe, qui s'enroulèrent autour des pieds de son siège comme l'aurait fait un manteau d'hermine. Jehan alla lui chercher une coupe de vin et se plaça derrière elle, bougeant à peine. Alix regarda autour d'elle, saluant l'assemblée d'un hochement de tête avant de s'arrêter sur l'hôtesse.

« Certaines femmes de chevalier n'aimeraient pas la longueur de ce

voile, Agnès. »

La femme, gênée, attrapa le bas de son voile et le coinça dans sa ceinture. Alix lui sourit et ramena son attention sur les flammes qui brûlaient devant elle. Elle en rapprocha ses mains aux phalanges trop déformées pour être ornées de bagues afin de les réchauffer. Tous étaient suspendus à son geste.

« Qui manque-t-il encore Thibaud ? demanda-t-elle finalement.

— Nous attendons Tristan Martin, le charpentier.

— Comme c'est typique de sa part de faire attendre tout le monde », bougonna la vieille femme.

Personne n'osa lui faire remarquer qu'elle même n'était pas des plus ponctuelles. Même Alban Guibal, le maître de la guilde des orfèvres et autre doyen de la réunion, ne dit mot. Il se contenta de la foudroyer de son œil unique depuis sa place, debout devant la cheminée directement à sa droite. Ce n'était pas la peine de s'opposer à Alix Peivere pour si peu. On le payait toujours bien trop cher.

Dans le silence de la pièce, Eustache Pichon finit par vaincre ses appréhensions et se dirigea vers la vieille femme, un sourire aux lèvres si gêné qu'il ressemblait à une grimace.

« Quelle bonne surprise que Jehan soit là ce soir…

— Je ne vois pas en quoi cela est une surprise, l'interrompit Alix sans même lui accorder un regard. Il est chef de la guilde des marchands d'épices. C'est lui qui a été invité. Le vin commence à vous monter à la tête, Eustache.

— Bien sûr, vous avez raison, je ne sais plus ce que je dis, répondit l'homme obséquieux. Il s'avère que ma fille Marguerite a tenu à m'accompagner. Peut-être pourraient-ils converser ensemble plus tard ? »

Le mystère de la présence de Marguerite était maintenant résolu. Certains convives se rétrécirent sur eux-mêmes, craignant la rebuffade, un ou deux eurent un fou rire déplacé et Alban Guibal jura très ouvertement devant le manque d'à-propos du marchant. Si la pièce avait été un peu plus éclairée, tout le monde aurait remarqué que le visage de Jehan avait viré au rouge cramoisi. Marguerite, elle, était subitement fascinée par la paille au sol. Qu'ils auraient été bien assortis ces deux-là ! Jehan petit, malingre et gauche, comme le sont souvent les garçons à peine sortis de l'enfance, et Marguerite, presque la vingtaine, grande, le visage rond et les épaules larges. Le mariage d'un âne et d'un cheval. Restait à savoir qui des deux était l'âne.

Très lentement, Alix leva ses yeux trop clairs vers Eustache.

« Pensez-vous que ce soit le moment de discuter de ce genre de

chose ? » grinça-t-elle.

Eustache se replia auprès de sa malheureuse fille, tout en s'excusant platement. L'on pouvait reprocher beaucoup de choses à Eustache Pichon, mais certainement pas de manquer d'audace ; au grand malheur de toute l'assemblée.

Tristan Martin et son mutisme coutumier entrèrent dans la pièce. Il était arrivé en plein milieu du drame et personne ne l'avait remarqué à part les jumeaux qui s'étaient empressés de l'introduire dans la maison.

« Ce n'est pas trop tôt. Je n'aurais pas pu supporter une autre embuscade », commenta Alix en buvant une gorgée de vin.

Elle donnait l'impression d'avoir parlé pour elle seule, mais toute la pièce savait qu'elle avait voulu qu'on l'entende, l'abominable vieille femme. Le charpentier ignora la situation et, heureux de constater sa présence, alla rejoindre la haute figure d'Arnault Brun de la guilde des maçons, avec lequel il avait des accointances. Il lui demanda tout bas s'il savait pourquoi ils avaient été convoqués. Le maçon nia d'un mouvement de tête.

« Puisque tout le monde est là, peut-être devrions-nous commencer ? » intima finalement Alban.

Un murmure d'assentiment parcourut la grande pièce et l'hôte, Thibaud Dupuits premier du nom, s'avança avec gravité malgré l'étroitesse de son habit. De l'aumônière à sa ceinture, il sortit un petit parchemin qui avait été roulé et déroulé.

« Les Tartares marchent sur Genève. Ce n'est qu'une question de temps avant que la ville tombe. »

Le silence s'abattit sur la pièce. Il fallut que chacun reprenne sa respiration pour qu'un seul réussisse à poser la question qui s'imposait :

« En êtes-vous sûr ?

— Oui et le Seigneur le sait aussi, intervint Alix sans décoller ses yeux du feu. J'ai mes entrées dans sa demeure. »

Toutes les attentions restèrent fixées sur le maître drapier. Thibaud Dupuits agita le morceau de parchemin avant de le tendre à Foulques Lamy puis à Arnault Brun et enfin à Eustache Pichon. Alban Guibal et Alix Peivere en avaient déjà pris connaissance. Quant aux autres, ils ne savaient pas lire. Il oublia cependant Lelatin qui resta penaud au côté de Marguerite. Pendant que ses invités découvraient le message, Dupuits se sentit obligé d'expliquer :

« J'ai à Genève un cousin avec lequel je commerce beaucoup. Il m'a fait passer cette note avec son dernier convoi. Il y dit que la ville a reçu

une demande de reddition. L'Évêque a apparemment rejeté les termes des Tartares. Mon cousin s'attendait à ce que le siège de la ville commence dans les semaines à venir.

— S'il n'a pas déjà commencé, vu la durée du voyage, commenta Alix. La ville tombe peut-être en ce moment même.

— Si Genève tombe, nous sommes perdus ! s'exclama Eustache Pichon. Ces monstres n'auront plus aucun mal à entrer dans notre bon Royaume de France !

— Peut-être que la ville ne tombera pas ? » espéra anxieusement Colin Roussel, le fourreur, qui participait pour la première fois de la soirée.

Le maître drapier secoua la tête.

« Non, la ville a peu de réserves et les fortifications sont par endroit décrépites. Mon cousin insiste sur le fait que l'Évêque va sacrifier ses bourgeois. Il paraît même qu'un des petits-fils de l'Empereur tartare dirige une des ailes de l'armée et que ce siège doit être son baptême de sang !

— Alors, nous sommes tous morts ! » glapit Colin Roussel.

La grande pièce résonna alors de cris et de sanglots. Les uns rappelaient à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire personne, que les Tartares étaient les descendants de Gog et Magog et amenaient l'Apocalypse. D'autres ajoutèrent avec beaucoup de sérieux qu'ils mangeaient de la chair humaine. Plus inquiétant encore pour cette assemblée d'hommes riches, l'un d'eux se mit à raconter qu'une pauvre femme, voulant protéger ses biens des Tartares après la chute de sa cité, avait avalé sa plus grosse perle. Les païens lui avaient ouvert le ventre pour récupérer le joyau comme si elle avait été une bête qu'on dépeçait. Tout n'était que misère et désespoir. Qu'avaient-ils fait pour mériter un tel sort ? Dieu les avait-il donc abandonnés ?

« Silence ! gronda Alban Guibal réussissant l'exploit de hausser la voix au-dessus de la cacophonie tout en faisant grincer ses dents. Si nous avions voulu assister à une telle débauche de larmes, nous aurions annoncé la nouvelle à la sortie de la messe ! »

Cela ramena un peu de calme dans la pièce, mais il fallut encore cinq bonnes minutes pour qu'une discussion constructive puisse reprendre :

« Pourquoi nous avoir prévenus ? demanda finalement Arnault Brun.

— Pour pouvoir se préparer », répondit Alix.

À nouveau, les invités se lancèrent des regards hostiles. Cette fois-

ci, la majorité était destinée à Thibaud Dupuits. Alors, comme cela, le maître de la guilde des drapiers se précipitait dans les jupes de la doyenne de la ville quand il s'agissait de prendre une décision importante ? Voilà un homme à la hauteur de sa fonction.

« Nous préparer à quoi exactement ? Que pouvons-nous faire ? Ils ont tué l'Empereur ! Maintenant c'est l'Empire qui tombe ! assena Eustache Pichon.

— Paix mon brave, tout n'est pas perdu, essaya de le calmer Arnault.

— Et puis, Stupor Mundi est mort de dysenterie, comme deux de mes fils, continua Alix.

— Dysenterie qu'il a contractée en campagne contre les Tartares ! Qui sait ce dont ces païens sont capables ?

— Était-ce vraiment contre les Tartares ? N'était-il pas aussi encore englué dans une énième révolte guidée par sa Sainteté ? demanda-t-elle avec une naïveté feinte.

— N'auraient-ils pas pu mettre leur conflit de côté devant l'avancée des Tartares ? » soupira Alban.

Alix leva les yeux vers lui, un sourire amer sur les lèvres. On aurait difficilement pu mieux dire à quel point il y avait peu d'espoir que les nobles arrêtent un jour leurs querelles de chapelle pour se préoccuper du bien commun.

« C'est au mieux une question de mois, voire de semaines, avant qu'ils arrivent, précisa Dupuits qui voulait ramener la discussion sur son sujet de fond.

— Et vous pensez que nous pouvons organiser une vraie défense ? demanda nerveusement Tristan Martin.

— Qui a parlé de défense ? » le coupa Alix sans merci.

Tous les yeux se posèrent sur elle, écarquillés de surprise. Même son arrière-petit-fils la fixait avec stupeur. Elle ne lui retourna pas son regard, dans ce débat il était quantité négligeable. Jehan ferait ce qu'elle lui dirait.

« Moi, répondit brutalement Arnault.

— Moi, répéta Tristan.

— Que nous chantez-vous Alix ? continua Alban avec hargne. Bien sûr que nous allons nous défendre ! »

Enfin, c'était peut-être parler un peu vite. Personne dans la pièce à part les maîtres des guildes des maçons, des charpentiers et des orfèvres n'avait contredit la vieille femme. Les autres étaient subitement bien silencieux.

« Pour perdre ? demanda finalement Eustache Pichon. Quelle chance avons-nous face à eux ?

— Parce que vous pensez que nous avons le choix ? » explosa presque Alban.

Les convives lui emboîtèrent le pas, chacun surenchérissant sur les horreurs auxquelles s'adonnaient les Tartares tout en exaltant les vertus chrétiennes. La ville pourrait peut-être tenir ? Comme Magdebourg qui, en 1245, avait résisté envers et contre tout, tuant même le frère du Khan et forçant les Tartares à se dérouter vers le Sud. La ville était toujours indépendante, disait-on, et les Tartares n'avaient pas encore osé y retourner. Ou peut-être mourraient-ils tous ? Peut-être s'agissait-il d'une punition divine ? Pendant toute la discussion, Alix Peivere resta étonnamment silencieuse. Les yeux mi-clos, on aurait pu croire qu'elle s'était endormie devant la cheminée.

« Il faut renforcer la milice, mieux l'armer, organiser des levées chez les serfs, embaucher des routiers, énuméra Alban qui dominait à nouveau la conversation.

— Et aussi s'assurer de nos réserves pour tenir un siège. Cela ne servira à rien d'être bien armé si nous mourons de faim, ajouta Arnault.

— Que pense le Seigneur de tout cela ? osa finalement demander Foulques Lamy oubliant qu'il était jusque-là très occupé à se faire oublier.

— Et puis voilà autre chose ! le coupa Alban. Que fait-il ici, celui-ci ? Qui d'autre est au courant ? Quel genre de réunion est-ce là ? »

Le notaire se recroquevilla sur lui-même et Alix Peivere ouvrit les yeux.

« C'est moi qui l'ai invité. Je pense qu'il nous sera utile pour savoir quelles sont nos ressources. Quant au Seigneur, nous devrions plutôt parler de son Régent. Il veut que nous nous battions. Il va garder l'information pour lui jusqu'au dernier moment, nous mettre devant le fait accompli et nous forcer à le suivre dans sa folie. Comme l'Évêque de Genève. »

On grogna de concert dans la pièce à l'idée que le Régent allait faire cavalier seul. La ville était gouvernée par une charte et les bourgeois auraient dû participer à la prise de décisions plutôt que de se les voir imposer.

« Eh bien, maintenant, nous pourrons le forcer à nous prendre en compte dans les plans de défense de la ville. Ce sera probablement mieux ainsi, relativisa Lelatin

— Je ne lui fais pas confiance, répondit Arnault. Je ne leur fais plus confiance.

— Vous parlez de notre Seigneur ! intervint Thibaud Dupuits.

— Je parle d'un enfant de onze ans, dont le Régent n'a rien trouvé de mieux que de lever un impôt spécial il y a cinq ans pour financer une croisade contre les sarrasins alors que des païens détruisaient l'Empire. Où est l'argent qui nous permettrait d'organiser notre défense ? Où sont tous les grands chevaliers francs ? Où est notre Roi ?

— En captivité en terre d'Égypte, répondit Lamy qui n'avait pas compris la nature rhétorique de la question.

— Exactement ! »

L'assemblée acclama la diatribe du maçon. Non seulement, il avait une éloquence facile et le physique de l'homme de tête, mais il parlait surtout au cœur d'une bourgeoisie qui voyait ses intérêts bien différemment de ceux de la noblesse. Ils n'étaient pas de vulgaires serfs corvéables à merci dont les ambitions devaient toujours céder le pas à celles de leurs supérieurs. Qui avait rendu cette ville riche ? Tous n'étaient peut-être pas prêts à se battre contre les Tartares, mais ils étaient vent debout contre l'idée d'être à peine mieux considérés que des paysans.

Un très fin sourire, que seul son arrière-petit-fils remarqua, se dessina sur les lèvres d'Alix Peivere.

« Ce qu'il faut c'est que nous gérions nous-mêmes la défense de la ville, renchérit Alban.

— Oui, accordons-nous le privilège de choisir lesquels de nos enfants mourront sur les remparts avant qu'ils ne s'effondrent sous les coups des Tartares, commenta Alix avec aigreur. Qui allez-vous donc envoyer, Dupuits ? Vous-même ou le jeune Thibaud ? Et vous, Roussel ? Pour vous, Pichon, la chose est facile, il n'y a que vous. »

La belle motivation retomba immédiatement. Ni Pichon, ni Dupuits, ni Lelatin, ni Lamy n'avaient envie de se retrouver face à un Tartare armé. Ni face à un Tartare tout court. Roussel le ferait s'il le devait, mais il préférait ne jamais voir ce jour arriver.

« J'ai dans ma guilde des hommes prêts à se battre, répondit Arnault. Tristan aussi.

— Pas moi ! Et puis même avec tous les maçons et les charpentiers du monde, je ne pense pas que nous puissions arrêter ceux qui ont fait tomber l'Empire, répliqua Alix. Si vous vous entêtez à vouloir vous battre, nous mourrons tous. Les Tartares ne font pas de quartier.

— Voilà bien le nœud du problème, n'est-ce pas Alix ? Vous n'avez pas d'hommes. Il s'agit de votre intérêt. J'imagine que c'est pour cela que vous avez oublié de mentionner que nous ne sommes pas tous logés à la même enseigne. Même si nous venions à perdre, ce que je ne souhaite pas, rien ne dit que nous serions tous massacrés. Les Tartares aiment les artisans, ils les épargnent très souvent. Nous ne

sommes pas tous marchands ici. Certains d'entre nous ont de véritables talents », assena Alban qui était bien le seul à oser affronter directement la doyenne.

Pichon eut l'impression que le maître de la guilde des orfèvres l'avait giflé. Thibaud Dupuits n'en menait pas beaucoup plus large. Les voilà qui se divisaient déjà entre eux avant même que le moindre combat n'ait commencé. Marchands contre artisans, Roussel, le fourreur, le cul entre deux chaises, Lelatin et Lamy en spectateurs.

« Dites-moi Alban, reprit Alix, depuis combien de temps n'avez-vous pas touché vos outils ? Dix ans ? Les affaires de la guilde vous prennent beaucoup de temps, et vos doigts ne sont plus aussi agiles qu'avant, sans parler de vos yeux ou plutôt de votre œil. Tout le monde sait que vos apprentis font tout le travail dans vos ateliers. Pensez-vous que les Tartares feront grand cas d'un orfèvre qui ne sait plus travailler ? Qu'importe le sort qui nous attend, Dupuits, Pichon, Roussel et moi, vous le partagerez. »

Alban la regarda, interdit. Cela faisait des années que personne ne contredisait son statut de patriarche. En ville, il était respecté et on cherchait son conseil. Pourtant, Alix, qui était assez âgée pour être sa mère, avait trouvé le moyen de le réduire à la condition de vieillard impotent. Il préféra détourner le regard plutôt que d'être témoin de l'amusement des marchands et de la pitié des artisans.

« Que proposez-vous alors, Alix ? demanda Arnault.

— Continuons sur votre lancée. Débarrassons-nous de la tutelle inutile du Seigneur et négocions directement notre reddition avec les Tartares.

— D'où l'intérêt de la présence de Lamy. Vous voulez qu'il fasse une estimation de ce que nous avons sous le coude. Pensez-vous que nous puissions payer notre survie ? » demanda-t-il au notaire.

Celui-ci sursauta sous le poids de l'attention nouvelle. Grâce aux indications d'Alix, il avait pu faire le tour des comptes des foires et des transactions commerciales de cette année. Bien sûr, il lui manquait des chiffres, certains confrères auraient été suspicieux s'il s'était mis à poser trop de questions, mais il avait une bonne idée des richesses disponibles dans les murs de la cité. Il bredouilla tout de même sa réponse :

« Euh… voyez-vous… La question est difficile… Après tout, les Tartares sont gourmands. Je pense que si on prend en compte ce que chacun possède en propre, le tribut récupérable serait suffisant, tout en gardant un petit matelas pour recommencer les affaires.

Malheureusement, tous vos biens ne sont pas immédiatement disponibles. Soit vous les avez déjà réinvestis et ils sont en route pour Florence ou York, soit il ne s'agit pas vraiment de quelque chose que l'on puisse donner aux Tartares. Je ne pense pas qu'ils veuillent des morceaux de maison…

— Peut-être pourrions-nous exproprier complètement certains des habitants… intervint Tristan Martin qui s'était étrangement éloigné d'Arnault Brun.

— Les Juifs, vous voulez dire, interféra Eustache Pichon. Non, ça ne sera pas possible. Pas que ça m'aurait peiné, mais le Seigneur est déjà passé par là il y trois ans. Il n'y a rien à récolter de ce côté-ci.

— Alors la question est réglée, nous nous battr… commença Arnault.

— Non, il faudra malheureusement chercher ailleurs, soupira Alix.

— Pardon ? » demandèrent en chœur, mais pas sur le même ton, l'hôte de la réunion, le chef de la guilde des maçons et Foulques Lamy.

Alix Peivere se redressa sur son siège avant de reprendre la parole. Toute l'assemblée put observer à loisir les flammes dessiner des traits nouveaux sur son visage, lui donnant une autorité presque mystique rehaussée par sa coiffure en corne sous son voile.

« Nous allons tous devoir nous saigner à blanc, rien ne sert de prétendre le contraire, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres moyens de compléter notre tribut. Il y a dans cette ville des inutiles, des profiteurs mêmes, qui pourront être donnés aux Tartares.

— Les Juifs ? demanda Dupuits espérant ainsi sauver l'âme, chrétienne, de l'assemblée.

— Les Juifs oui, mais les mendiants aussi, une partie des serviteurs, les autres pourront bien augmenter leur charge de travail… Et, si ce n'est pas suffisant, nous les laisserons se servir dans la campagne environnante.

— Vous proposez que nous donnions en esclavage des chrétiens à des païens ? interrogea le maître drapier qui avait tant pâli que le feu lui-même n'arrivait pas à donner des couleurs à son visage.

— Oui, il faudra peut-être d'ailleurs que nous sacrifiions certains membres de nos guildes.

— Vous ne pouvez pas ! intervint Arnault la voix dangereusement basse.

— Si. Ensemble, nous pouvons gagner la majorité de nos guildes à notre cause. Les autres professions, qui dépendent des nôtres, nous suivrons. Je n'ai aucun doute que Lelatin saura convaincre les maîtres de l'école cathédrale et autres lettrés, de là, une bonne partie du clergé nous sera acquise. Il s'agit juste d'éviter une révolte populaire, ce qui,

vu les accointances de Brun et Martin avec la milice, ne sera pas difficile. Le Régent ne pourra pas bouger contre nous. Pas avec le peu d'hommes qu'il a.

— Les autres villes se tourneront contre nous, le Roi… commença Tristan Martin.

— Le Roi n'est pas là. La Reine mère ne pourra résister seule. Pas avec toute la fine fleur de la chevalerie en Égypte, le coupa Pichon ouvertement acquis à la cause d'Alix.

— Savez-vous ce que font les Tartares quand ils prennent une ville ? continua-t-elle. Non seulement ils divisent ses habitants en deux – les utiles, à leurs yeux, et les inutiles – mais, après avoir massacré la majorité des inutiles, ils en gardent une partie. Ils servent de bouclier humain à leurs propres hommes lors de l'assaut de la ville suivante. Les défenseurs de la ville doivent donc tuer les leurs avant de pouvoir attaquer les Tartares. Dites-moi, Arnault, êtes-vous prêt à tuer des chrétiens enchaînés pour atteindre ces païens, ou préférez-vous être percé par les armes de vos frères ? »

La majorité des hommes dans la pièce trembla de terreur. Se retrouver impuissant aux mains des Tartares était la pire chose qu'ils pouvaient imaginer. Ils étaient hantés par des visions du jugement dernier où ils se retrouvaient parmi les coupables. Non, mieux valait mourir ou tout perdre plutôt que de se retrouver dans cette position. Arnault Brun sentait la défaite arriver, pourtant ses yeux presque noirs fixés sur Alix reflétaient avec détermination le feu comme s'il y avait directement brûlé.

« Puisque vous ne pensez pas pouvoir protéger ce que nous avons acquis, vous le donnez sans combattre, quitte à ajouter nos âmes à ce tribut, déclara Alban Guibal dont la voix avait perdu toute puissance.

— Je ne donne rien du tout, je nous achète à tous un avenir ! Je suis désolée de devoir le payer au prix fort, mais cela vaut mieux que de se le voir arracher. »

Cette fois-ci, le vieil homme était complètement défait. Il s'affala même sur un tabouret, ses jambes étant devenues incapables de le porter.

« Bien maintenant que tout est dit, procédons à un vote ? Que ceux qui veulent prendre le contrôle de la ville et assurer sa survie en la livrant aux Tartares lèvent la main.

— Et les autres villes ? demanda à nouveau Tristan qui n'avait pas oublié son idée.

— Elles nous suivront… Que Dieu nous pardonne, elles nous

suivront, répondit Dupuits, choqué par cette certitude.

— Oui, reprit Alix. Aucun bourgeois ne voudra mourir pour des nobles indifférents qui ne reconnaissent même pas leur valeur. Non, à la minute où ils réaliseront qu'ils peuvent s'en sortir, ils marcheront sur nos pas. Alors, votons. »

Pichon leva immédiatement la main. Il fut suivi rapidement par Lelatin. Alix leva lentement la sienne, oubliant que le vote revenait à Jehan. Alban Guibal la leva en fixant le sol, un miroir presque parfait de Dupuits. Lamy regarda nerveusement autour de lui, ne sachant pas s'il avait voix au chapitre, avant de faire de même. Il n'en fallut pas plus à Agnès Dupuits pour participer au vote, même si elle aurait normalement dû en être exclue. Finalement, Tristan Martin, définitivement éloigné d'Arnault Brun, leva à son tour la main.

Le maçon regarda l'assemblée avec dégoût, le visage rouge de colère, les bras fermement croisés sur son torse. À la surprise générale, Roussel garda les mains serrées l'une dans l'autre. Alix Peivere se pencha vers son arrière-petit-fils et lui murmura quelque chose à l'oreille. Il hocha la tête, rejoignit les autres jeunes gens et ils disparurent hors de la pièce.

« Allons, Colin, l'apostropha doucement Dupuits, personne n'est satisfait de la tournure des évènements, mais c'est la meilleure chose à faire.

— Non, je ne peux pas. Je ne peux pas construire mon avenir sur le sacrifice de celui des autres. »

Arnault Brun hocha gravement la tête, s'apprêtant à prendre la parole. Au même moment, les jeunes gens revinrent dans la pièce, les quelques hommes d'armes présents dans la maison sur leurs talons. Ils se saisirent sans trop de mal de Roussel, mais bataillèrent avec Brun, colosse qu'il était. La cohue fut terrible. Un premier juron fusa, suivi d'un coup de poing. Du sang s'écrasa en gouttes sur la paille fraîche qui volait sous les écarts du géant. Un homme d'armes ravala péniblement un cri étouffé avant d'envoyer un coup dans le genou de son adversaire qui le fit vaciller dangereusement. À nouveau, Lamy jeta des regards affolés de part et d'autre de la pièce. Voyant l'absence de réaction de ses co-conspirateurs, il décida encore une fois de se ranger à l'avis général et d'ignorer ce qui se passait devant lui.

« Vous m'en voyez désolée, Arnault, mais nous ne pouvons plus vous laisser sortir d'ici. Un mot de travers à la mauvaise personne et tout serait gâché. Tout cela est trop important pour que nous vous laissions aller à votre guise. Non, vous serez sous bonne garde jusqu'à ce qu'il n'y ait plus moyen de revenir en arrière. Dupuits, j'imagine que

vous avez de quoi loger ces deux-là dans votre belle maison ? On dit que c'est la plus grande de la ville. »

Le drapier hocha la tête et, sentant le poids du regard de son interlocutrice sur lui, indiqua aux gardes, qui avaient finalement réussi à soumettre le maçon, de le suivre. Colin Roussel et Arnault Brun furent sortis de la pièce et conduits vers les greniers où ils seraient dûment bâillonnés et détenus.

Dans la grande pièce, il fallut un certain temps pour que les discussions reprennent, mais elles finirent par le faire. Il fallait bien organiser cette reddition sans laisser au Seigneur et à son Régent le temps de se retourner. Bientôt, les débats s'animèrent à nouveau. Tout ce petit monde était naturellement porté vers la négociation. Finalement, au bout de longues heures, tous les détails de collecte, d'influence, de corruption et d'intimidation furent réglés. On prêta de bien nobles serments suivant les codes d'une chevalerie dont personne ici ne pouvait pourtant se prévaloir. Les convives se levèrent les uns après les autres, certains sonnés par ce qui venait de se passer, d'autres trop distraits par leur nouvelle importance pour vraiment penser à tout cela, et d'autres encore tout simplement satisfaits.

Après tout, ne prendre qu'une seule nuit pour organiser la vente du Royaume de France aux Tartares était une affaire rondement menée. Fin de siècle pour les Capétiens, fin de siècle pour la noblesse française, fin de siècle pour tout l'Occident médiéval, et fin de siècle en 1250.

© Anne-Flore Deyries 2023

Anne-Flore Deyries est autrice de SFFF depuis presque aussi longtemps qu'elle sait tenir un stylo. Passionnée d'Histoire et de mythologie, c'est avec détermination, à défaut de discipline, qu'elle essaye de les faire vivre à travers ses écrits. Entre récits grandioses et improbables, personnages âpres mais résolus et situations intimistes ou sociétales, elle essaye d'écrire des histoires qui lui tiennent à cœur.

La République immortelle

Marine Gaulin

Et si, en 1848, après l'abolition de la Monarchie de Juillet, la deuxième république proclamée par Alphonse de Lamartine et le gouvernement provisoire qu'il met en place avaient réussi à mener à bien sa révolution sociale ? Cent ans après, qu'en serait-il resté ? De Lamartine à Maurice Thorez, Marine Gaulin nous conte ici une autre Histoire de France…

Paris, 22 juin 1948

MILLIE,

Ne repose pas cette lettre, s'il te plaît. Je me doute que tu es au courant pour moi. La nouvelle te sera parvenue avant mon courrier et, au moment où tu lis ces lignes, tu penses que je suis un meurtrier. C'est normal. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te causer d'ennuis. Les flics ici et les gars de Washington ne connaissent pas ton existence et puis, comme ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vus, toi et moi… Ce n'est pas un reproche, Millie. Tu as ta vie, Graham, les enfants… Enfin, je ne vais pas te déranger longtemps, promis. Laisse-moi seulement le temps de t'expliquer. J'ai besoin que tu comprennes. Les autres, je m'en cogne pas mal, mais toi ! Je ne veux pas que tu te dises que cette histoire n'est qu'un fiasco de plus sur la route de mes échecs. Pas cette fois ! Alors, Millie, laisse-moi te raconter ce qui s'est réellement passé en République Citoyenne de France.

Tu as dû entendre à la radio que le gouvernement m'avait choisi pour couvrir le centenaire de la RCF. Drôle d'idée, hein ? J'ai été le premier surpris. Je n'avais même pas participé à leur petite loterie. Ils ont quand même dit que j'avais été tiré au sort. Je ne savais pas, à l'époque, comment ils avaient eu mon nom. Des gars en costard ont déboulé un matin au journal pour m'annoncer officiellement ma « victoire ». Je leur ai dit que je ne voulais pas, que ce n'était pas mon truc la politique. Ils s'en foutaient. Ils prétendaient que c'était bon pour les relations diplomatiques, que la RCF verrait d'un bon œil que l'Amérique lui envoie un type normal. Une histoire d'égalité des chances. Si je te résume, ils cherchaient un minable, alors, ils sont venus cogner à ma porte. Je croyais que c'était au cas où ça partirait en eau de boudin sur place : ils avaient besoin d'un péquenaud qu'ils pourraient

sacrifier sans trop d'états d'âme et ça m'a sacrément foutu la trouille. Je n'étais pas taillé pour ça ! Moi, j'écris sur les faits-divers de notre patelin, les Peggy Sue qui déchargent leur chevrotine sur des John Doe pour de sordides histoires de fesses ! Alors la RCF ! Le Socialisme Total ! Enfin, j'ai dû fermer le journal et partir à Washington. C'est là qu'ils m'ont « préparé ». Une vaste blague ! Quand ils m'ont jeté dans le bateau en direction du Havre, j'avais le crâne farci de leurs conneries de propagande. J'ai appris la vraie histoire sur place. Tu veux un scoop ? Tu te souviens du vieux M. Martin, l'instituteur ? Quand il avait un coup dans le nez, il nous racontait des anecdotes sur les événements de 48. On aimait bien, toi et moi, on avait l'impression d'être dans la confidence de l'Histoire. Bah ce qu'il disait sur Lamartine, ce n'est rien que des conneries. En vrai, le gars, il n'a jamais eu de maladie honteuse, pas de crise de folie, rien. Juste une bonne vieille prise de conscience. Hé ouais ! Ça laisse songeur. Enfin, je ne suis pas là pour te faire un cours !

Deux jours avant mon départ, un petit fonctionnaire aux cheveux crasseux m'a convoqué. Il avait une mission pour moi, commanditée par là-haut. Je devais refourguer une lettre à un contact sur place. Adèle. J'ai râlé, je ne voulais pas tremper dans leurs magouilles de cols blancs. J'ai essayé de faire le fier, mais je peux t'assurer que je n'en menais pas large avec tout ce qu'on nous raconte. Merde ! La RCF, Millie ! Je flippais pour ma sécurité : je ne suis pas un espion ou un truc dans le genre. Le fonctionnaire s'en cognait pas mal. Il m'a assuré que tout irait bien, que je devais simplement remettre cette foutue lettre à Adèle. Bien entendu, pas le droit de l'ouvrir, pas le droit de me barrer dans la nature avec, parce qu'ils me retrouveraient et… je te laisse imaginer les menaces vagues et les pressions crasses. J'ai finalement obéi, comme un con. Pouvais-je faire autrement ? Je voyais bien que ce n'était pas net tout ça, que ça finirait par me retomber sur le coin du nez mais « ordre de Washington ». J'étais ferré depuis le début, je n'avais plus qu'à suivre gentiment le destin qu'ils avaient tracé pour moi, en espérant qu'ils m'aient réservé une fin honnête.

Mon bateau a accosté au Havre au début du printemps. La plupart de mes collègues étrangers étaient déjà à Paris, à se documenter et pondre des articles pour satisfaire la curiosité des gars de chez eux. Moi, j'y allais à reculons, à cause de la lettre. Je me demandais comment j'allais débusquer leur contact. Je n'ai pas eu longtemps à chercher ; Adèle m'attendait à la gare Blanqui. Elle faisait la gueule parce que mon train avait du retard et que personne n'avait jugé utile de la prévenir : deux heures qu'elle se gelait les miches sur le quai ! Je l'ai trouvée jolie quand même.

Avant de poursuivre, il faut que tu saches, Millie, que, Adèle, je ne

l'ai pas aimée comme toi. C'est une fille comme ça. Je crois qu'à un moment, on a été un peu heureux tous les deux, mais ça n'a pas duré. Je ne sais pas trop ce que diront les journaux sur ma relation avec elle, il ne faut pas les croire ! Pour être honnête, ce n'est pas mon genre de nana : trop hautaine et qui aurait sacrément besoin d'un psy. Ses histoires de famille, ça lui est monté au ciboulot. Adèle est une Bonaparte par sa mère et, dans la famille de son père, ils appartenaient au monde de la finance. Ils ont des banques chez nous et dans des pays d'Europe libéraux… ils ont surtout la rage parce qu'ils ne peuvent pas toucher au pactole ! Enfin, Adèle a réussi à se dégoter un petit poste aux affaires étrangères. Comme elle est douée pour organiser des événements, ils lui ont confié la responsabilité de l'accueil des journalistes étrangers. C'est vrai qu'elle a fait du bon boulot, on a été bien reçus.

Elle m'a accompagné à l'hôtel où résidaient les autres journalistes, une belle bâtisse dans le premier arrondissement de la ville. Pas mal d'anciens aristos vivent dans ce coin, ça ne se voit pas au premier coup d'œil, la vie est simple pour tous ici, mais on les reconnaît grâce au « bijou de 49 ». En gros, Millie, en 49, quand il y a eu le partage des richesses, les gars, en plus de leur part calculée équitablement, ont eu le droit de conserver un bijou de famille cher à leurs yeux. C'était une faveur du Président Ouvrier et eux, ils s'en servent maintenant pour cracher à la gueule des citoyens. Adèle porte un de ces bijoux. La première fois que je l'ai vue, je ne connaissais pas encore cette coutume, c'est pour ça que je ne lui ai pas remis immédiatement la lettre. Et si je me trompais d'Adèle ? C'était délicat. J'ai choisi d'attendre qu'elle s'ouvre à moi. Ça lui a pris deux jours et une crise de jalousie.

Entre-temps, j'avais rencontré Pilar. À l'heure actuelle, c'est sans doute ma seule amie. Si cette lettre te parvient, ce sera grâce à elle. On s'est rencontrés mon premier soir à Paris. Je n'arrivais pas à dormir ; malgré la fatigue du voyage, mes pensées me rendaient dingue ! Je voulais me vider la tête et je suis descendu pour voir s'il n'y avait pas moyen de boire quelque chose au bar de l'hôtel. Le barman était parti depuis longtemps, je suis resté comme un con à me demander si je pouvais ouvrir un truc. Pilar m'a interpellé, son fauteuil me tournait le dos, je n'avais pas remarqué sa présence. Elle m'a demandé, dans un français impeccable, si je voulais la même gnôle qu'elle. J'ai cru à une connerie. Elle s'est levée avec son verre, s'est approchée du comptoir et a commencé à déboucher des tas de bouteilles dont elle a mélangé le contenu avec assurance. Je ne savais pas si on avait le droit, ça n'a pas eu l'air de la déranger. La mixture qu'elle m'a tendue n'était pas

mauvaise, elle s'en est resservi, et puis on s'est présentés en picolant. Elle, elle est super célèbre dans son pays. C'est la nana qui te démonte tous les complots. (Tu imagines que lorsqu'elle m'a révélé ça, je me suis senti mal avec mes histoires de lettre.) L'Espagne l'a envoyée parce qu'ils veulent tenter le tournant du Socialisme Total et qu'elle est déjà acquise à la cause. Elle était fière de me le dire. En revanche, elle n'a pas compris pourquoi l'Amérique m'avait choisi. Je lui ai bafouillé que c'était un tirage au sort, qu'ils voulaient un système de choix démocratique pour faire plaisir à la RCF. Pilar a éclaté de rire : les tirages au sort, c'est jamais le sort qui choisit. Je ne pouvais pas lui avouer qu'elle avait raison. Elle a tenté de me cuisiner, je n'ai rien lâché. J'ai même gardé pour moi les championnats… Une sorte d'instinct, sans doute. J'ignorais encore où j'avais mis les pieds et à qui je pouvais faire confiance. Ouais, un mauvais instinct… Si j'avais ouvert ma gueule, ce soir-là, je ne serais peut-être pas en train de t'écrire. Pilar est plus finaude que moi, elle aurait fait le lien. À la place, comme elle continuait à chercher les failles, je lui ai balancé où je cachais mon journal. Ça aussi, ça l'a fait rire, c'était une planque de débutant. On a causé toute la nuit, elle et moi. On a fini par se raconter nos vies. Je lui ai parlé de toi. Quand je me suis tu, Pilar m'a traité de con et a détaché une sorte de médaillon de son cou. Il y avait un portrait à l'intérieur. Elle me l'a tendu en prononçant un nom espagnol, a souri et a pudiquement ajouté, devant mon regard interrogateur, « Ma Millie ». C'est comme ça qu'on est devenus amis. On a fini par s'endormir dans nos fauteuils et le lendemain, Pilar s'était réveillée avant moi et m'avait laissé seul au bar. C'est Adèle qui m'a secoué. Elle était contrariée à cause des bouteilles, mais elle a eu la délicatesse de n'en rien dire.

Adèle a fureté autour de moi toute la journée, je la sentais m'épier. Il n'y avait plus de doutes, ça ne pouvait être qu'elle. J'en ai eu la confirmation le lendemain soir. Je revenais d'une balade avec Pilar, on avait traîné dans les cafés jusqu'à la fermeture. Adèle avait réussi à s'introduire dans ma chambre, elle m'attendait le regard mauvais et la tronche de travers. Sur un ton très bas, avant même que j'aie pu protester de sa présence, elle m'a demandé pourquoi je fréquentais la journaliste espagnole, que c'était une saleté socialiste. Je lui ai signalé que ses propos n'étaient pas courtois. Ça ne l'a pas détendue, elle m'a lâché sèchement que je ferais mieux de me concentrer sur ma mission. Je suis allé lui chercher sa lettre et je la lui ai tendue : mission finie ! Adèle s'est jetée dessus comme un petit chiot aux abois, elle a déchiré l'enveloppe toutes griffes dehors et a commencé à lire, sans se soucier de moi. Je l'ai observée devenir fébrile au fur et à mesure de sa lecture. Au bout d'un moment, elle m'a regardé, les yeux écarquillés, pleins

d'espoir (ce regard-là, je ne m'y attendais pas) et m'a demandé en brandissant la lettre si c'était vrai, si j'avais vraiment gagné trois fois de suite le championnat américain de tir sportif. Ça m'a fait un de ces coups ! Bien sûr ! C'est comme ça qu'ils avaient eu mon nom au gouvernement. Je peux te dire que n'ai pas aimé du tout : on n'envoie pas un tireur d'exception (je me suis rouillé un peu avec le temps, mais tu comprends le principe) à l'étranger sans une idée derrière la tête. Et moi… je n'étais pas leur homme… Non, Millie, je ne veux pas être leur homme. À Washington, ils m'avaient simplement demandé de remettre une lettre. Chose faite ! Tout ça devait s'achever ! J'ai acquiescé froidement et invité Adèle à sortir. Au moment où elle allait ouvrir la porte, je lui ai tout de même demandé pourquoi Washington avait fait tant de mystères avec cette lettre, si elle ne contenait que de vagues recommandations. Le visage d'Adèle s'est illuminé d'un splendide sourire et ses petites lèvres rosées m'ont soufflé, en une moue terriblement attirante, que cette lettre, c'était son salut ! Ce visage, son expression, ils m'ont hanté les jours suivants, c'est pour ça que lorsqu'elle a commencé à me faire du gringue, je n'ai pas résisté. Je le voulais aussi. Adèle a été maline, elle ne m'a plus parlé de cette lettre jusqu'à hier soir. Elle a posé ses filets petit à petit et, quand je l'ai compris, il était trop tard.

Les premières semaines passées avec Adèle étaient grisantes, elle avait l'art de transformer cette relation banale en une aventure pittoresque. Je me croyais dans un bouquin, à fricoter avec la fille du prince déchu pendant que dehors retentissaient les échos de fêtes populaires. Bien sûr, je n'étais pas naïf au point de croire qu'elle s'était entichée de moi. À vrai dire, je ne croyais rien, je profitais… Oui, je ne peux pas dire le contraire, Millie, on a eu de bons moments, elle et moi. Après la bagatelle, surtout, c'est là qu'elle causait. À voix basse, allongée comme une Romaine sur mon lit de facture rustique, elle me racontait les misères de sa famille. Je ne la déteste pas, tu sais, Millie. Malgré tout ce qui s'est passé, je ne la déteste pas. Elle est du mauvais côté de la République. Je ne dis pas que j'accepte, ça non ! Plus maintenant ! Mais ça n'a pas dû être facile pour elle.

Les choses se sont dégradées à partir du moment où Adèle a voulu me contraindre à adhérer à sa cause de façon plus active. Un soir, elle m'a demandé de l'accompagner à une petite sauterie organisée par des amis à elle. Elle voulait absolument que je rencontre les gars de son parti politique, que je sois en mesure de témoigner de leur sort quand je rentrerai au pays. J'ai refusé, c'était une mauvaise idée, leur bordel ne me concernait pas. Elle n'était pas d'accord et s'est mise à pleurer doucement, me chuchotant combien je la décevais, maudissant les

artifices de la journaliste espagnole qui m'aveuglaient sur la réalité. J'ai fini par accepter pour qu'elle la ferme. Nous nous y sommes rendus quelques jours après : un moment plutôt étrange, hors du temps. Leur gueuleton avait lieu dans un ancien hôtel particulier. Il en reste quelques-uns à Paris qui n'ont pas été réquisitionnés. Adèle m'a expliqué comment ils s'y prenaient pour se les réapproprier. C'est tordu et je n'ai pas tout compris. En gros, ils jouent avec les lois et comme le préfet de Police est de la partie, il couvre ça. Il était justement là, le préfet : un type assez grand, une moustache fournie à l'ancienne et rouflaquettes de sortie ! Il semblait s'être évadé d'un vieux bouquin d'histoire. Il m'a serré la main d'un air entendu et a commencé à me parler de nos intérêts communs. Je n'ai pas osé lui dire que je ne voulais pas être mêlé à leurs conneries, je me suis contenté de sourire poliment, espérant qu'il finirait par noter mon désintérêt pour « la cause ». Peine perdue ! Il ne m'a pas lâché la grappe de toute la soirée ! Il m'a traîné de convive en convive, pour me présenter comme « l'allié venu d'Amérique » ! J'ai essayé de minimiser ses propos, ils ont pris ça pour de l'humilité… Au bout d'un moment, j'ai cessé de me défendre : qu'est-ce que tu veux faire contre des gens convaincus ? J'ai bu avec eux, j'ai écouté leurs arguments, je me suis même retrouvé à chanter des hymnes royalistes ! Ouais… Je ne suis pas bien fier de moi. Je crois que j'ai fini par penser que c'étaient de braves types… des gens de bien, comme ils s'appellent eux-mêmes. Comment m'en vouloir, Millie ? Tout le monde n'est pas un salaud tout le temps : leur petite fête avait de la gueule, ils se montraient amicaux et savaient appuyer sur les failles du Socialisme Total. Les mêmes conneries qu'on dit chez nous, les mêmes vérités aussi. En sortant de là, je ne savais plus et Adèle était si belle, si heureuse. Peut-être ai-je pensé que ça pourrait être une chouette vie à me vautrer dans la soie avec elle, que j'avais trouvé un idéal auquel me raccrocher, une cause, des camarades… Ma vie manque tellement de sens, Millie ! Et je n'ai jamais eu le courage de me battre pour quoi que ce soit, pas même pour toi… Pendant un instant, ces types qui portent tous des noms qui nous survivront, m'ont regardé autrement que comme le minable que je suis devenu et, comme un con, je me suis laissé monter le ciboulot. Ouais, ils m'ont retourné le cerveau !

Le lendemain, Pilar a remarqué que je n'étais plus vraiment moi-même, elle me trouvait préoccupé, plus bougon que d'habitude. C'est vrai, je me suis comporté comme un salopard ce jour-là : je ne la loupais pas, elle ne pouvait pas en placer une sur la RCF sans que je souffle, grogne ou ressorte une connerie entendue la veille. Au bout d'un moment, elle en a eu ras le bol et m'a demandé quelle mouche m'avait piqué. Je lui ai avoué à demi-mot pour Adèle et la sauterie de la veille.

Je peux te dire qu'elle m'a sacrément remis les idées en place ! Elle voulait que je me méfie ; Adèle, c'est tous de la graine de traîtres dans sa famille, des grippe-sous prêts à tout pour récupérer leur pactole. Je t'en ai vaguement parlé plus haut. La famille d'Adèle détenait des comptes à l'étranger, avant les événements de 48, et avec le partage, ils n'y ont plus eu accès. Personne en vérité, l'argent dort dans des banques, sous les regards avides des états qui les hébergent, couvés par la frustration de leurs propriétaires. Le peuple français, lui, il dit que l'argent devrait lui revenir parce que c'est le fruit de son exploitation. Un sacré merdier cette histoire ! Tout le monde lorgne le pactole et en parler cristallise les tensions. Selon la rumeur, le président Thorez devrait statuer sur la question avant la fin de son mandat. C'était l'une de ses promesses de campagne. Enfin, le frère d'Adèle, il y a quelques années, a monté une magouille pour siphonner un de ces comptes… Il a fini sur la guillotine… Avec tout ce que les gars m'avaient raconté la veille, j'étais obligé de l'ouvrir, de demander à Pilar si elle ne pensait pas que la RCF flirtait un peu trop avec la dictature.

Nous étions installés à la terrasse d'un café, le temps était doux et, depuis notre arrivée, Pilar griffonnait quelque chose sur une feuille arrachée à son calepin. C'était un portrait, elle l'a posé pour me répondre. J'avais le palpitant en vrac, il me fallait des explications claires et définitives. Merde, à la fin ! On en entend de toutes parts sur la RCF ! Depuis le début, tout le monde me balade : Washington, Adèle, ses amis ! Pilar transpire peut-être le Socialisme Total, je sais que c'est une fille honnête : quand ça déconne, elle le dit !

« Et nous ? m'a-t-elle répondu. Combien de temps avons-nous passé sous la dictature de tes gens de bien ? À supporter leurs caprices ? Ils ne nous ont fait aucun cadeau, ils n'en méritent aucun. C'est de la canaille, Carl, de la vraie canaille ! Rappelle-moi qui crevait dans les rues en 29 ! Qui y crève toujours ? Tout système qui met en avant une élite, au détriment d'autres individus, est une abomination ! Ici, nous sommes tous égaux : toi, moi, ton Adèle et même ta Millie ! Est-ce que tu crois qu'ici ça aurait été si compliqué que vous soyez ensemble ? »

Elle a laissé sa voix traîner, j'ai compris qu'elle ne parlait pas que de moi. J'ai baissé les yeux, elle avait raison. Ouais, Millie, ici, on aurait pu être tous les deux, ça n'aurait dérangé personne. Tous des frères dans le giron de la République immortelle ! Ça m'a fichu un coup ! J'ai compris pour la première fois que, toute ma vie, j'avais adhéré à des idées élaborées pour me nuire. Je me suis effondré contre le dossier de ma chaise pour observer les nuages, j'avais envie de chialer, je ne voulais pas que Pilar le remarque. Elle a respecté mon silence avant de

reprendre, d'une voix très douce :

« Carl, on a une chance inouïe que ce gouvernement existe. C'est vrai, il y a des points d'ombre, c'est le propre des créations humaines. Mais quelles étaient les chances ? Qui aurait pu prévoir qu'en rêvant de se faire tuer devant les barricades, Lamartine serait ému par les ouvriers abaissant leurs fusils devant lui ? Qu'il comprendrait que l'avenir, c'était ces hommes de rien qui lui tendaient les bras, quand ses pairs, eux, ne lui avaient tendu que des traquenards ? Il s'en est fallu de si peu : rien qu'un poète égaré dans la tourmente de son époque. Et voilà qu'il rallie les paysans aux ouvriers, qu'il brise des siècles de soumission servile et mène le peuple à la tête du pays ! Non content de ses exploits, il pousse la vertu jusqu'à s'effacer, après la victoire, devant le Président Ouvrier, ouvrant la voie, des décennies plus tard, au Socialisme Total ! La révélation de Lamartine, Carl, c'est l'Histoire qui reprend ses droits ! C'est l'ordre naturel des choses rétabli : les peuples sont faits pour vivre libres et heureux. Alors, oui, si certains s'y opposent, ils méritent la guillotine. »

Je ne l'ai pas interrompue. Son esprit avait, depuis longtemps déjà, écrit sa petite épopée de la République immortelle et elle m'en servait la primeur. Ça m'a embarqué. J'ai pris la décision de rompre avec Adèle. Fini les conneries ! Fini les histoires avec ses amis bizarres ! … De belles résolutions que j'ai été incapable de tenir. Comme à mon habitude, j'ai laissé traîner, ma lâcheté m'a rattrapé. Je n'arrivais pas à confronter Adèle, à lui dire que c'était fini. Est-ce que si, ce jour-là, j'avais réussi à la larguer, mon avenir aurait été différent ? Je n'en suis même pas certain.

Le piège s'est refermé sur moi quelques jours avant la cérémonie du centenaire. Un soir, Adèle a débarqué dans ma chambre en pleurs. Elle s'est jetée dans mes bras, tout échevelée. Elle n'arrivait pas à parler à cause des sanglots, son maquillage avait coulé, ça lui faisait une tronche de souillon. Entre les hoquets, elle est parvenue à m'expliquer qu'une note de service avait fuité, que Thorez allait annoncer, dans son discours commémoratif, la confiscation des comptes étrangers. Je n'ai pas voulu la croire, Pilar, qui est bien informée, n'avait pas eu l'air de dire que cette décision était imminente. Adèle m'a assuré de ses sources. Elle se tordait les mains, se lamentait sur son sort misérable, le sacrifice inutile de son frère. À demi-voix, en chuchotements tragiques, elle me prédisait qu'après une telle ignominie, Thorez finirait le boulot de 91. J'ai essayé de la calmer, on ne parlait que d'argent, un argent qui ne devrait pas tellement lui manquer puisqu'elle n'en avait jamais profité. Adèle a relevé le menton, le regard revêche. Elle m'a servi une tirade sur ses droits, sa liberté et la grandeur disparue de la France. Elle a tout mélangé en une bouillie assez dégueulasse pour qui

n'est pas né avec une cuillère en argent dans la bouche. J'allais lui répondre un truc pour la raisonner quand elle s'est plantée devant moi, droite comme un i. Elle a retrouvé toute sa superbe pour m'annoncer que la seule solution était d'assassiner Thorez avant le discours. Une folie ! J'ai tenté de lui expliquer qu'on ne pouvait pas, qu'on n'assassinait pas un président comme ça ! Elle refusait de m'écouter, m'exposait son plan, insistait sur la motivation des « troupes », galvanisées par l'aide que leur apportait mon pays. Je te promets Millie, j'ai tout fait pour éclaircir la situation. Moi, je n'étais qu'un pauvre type, c'était loin les championnats et s'ils avaient voulu assassiner Thorez, ils auraient envoyé un militaire, un espion, n'importe qui mais pas moi. Adèle a ri, j'étais trop naïf. J'étais parfait pour ma mission, j'étais son héros, le sauveur des honnêtes gens. Elle n'a pas voulu en démordre. En désespoir de cause, je lui ai hurlé que je ne voulais pas ! J'ai repris plus bas que je ne le buterai pas et qu'elle devait se sortir ces idées de la tête. Je lui ai proposé à la place de venir en Amérique avec moi, de dire qu'on était amoureux et qu'on allait se marier, sauf qu'on ne le ferait pas, elle serait libre de mener sa vie de son côté, comme elle le désirerait. Elle s'est reculée, m'a toisé de ses grands yeux clairs avant de me sortir des conneries sur l'honneur et le courage. Je n'en pouvais plus, elle m'épuisait, c'était de la folie, Millie ! Une putain de folie ! Je lui ai crié qu'elle était cinglée, que j'en avais ma claque ! Adèle est aussi sortie de ses gonds, elle m'a répondu que je n'étais qu'un lâche, un sale minable et que je serai bien obligé. Je l'ai chopée par le bras et je l'ai foutue dehors. Notre dispute avait ameuté du monde dans l'hôtel, ça nous regardait de tous côtés. Je crois que les autres ont cru à une querelle d'amoureux.

Pilar a attendu qu'Adèle se barre pour venir me demander ce qui se passait. J'avais envie de tout lui balancer, je lui ai simplement demandé à voix basse, si elle se souvenait de l'endroit où je planquais mon journal. Je ne pouvais pas l'impliquer davantage… Merde ! Millie ! On parle d'assassinat politique ! C'est quoi, la sentence pour ça ? Pilar n'est pas conne, elle a compris que quelque chose se tramait, je l'ai vu dans son regard. C'était mauvais pour elle de traîner avec moi. Comme les autres me regardaient toujours, j'ai hurlé sur elle aussi. Je lui ai dit qu'elle me cassait les noix, que j'en avais ras le bol des bonnes femmes et que je voulais rester seul. J'avais lu ça dans un livre, je me suis dit que c'était une bonne idée pour la tenir éloignée, le temps que ça se tasse. C'est la dernière fois que je lui ai parlé. Pilar m'a observé, puis a légèrement incliné la tête et m'a sifflé qu'elle s'en souviendrait avant de se tirer.

J'ai très peu dormi cette nuit-là, je ne savais plus, j'étais à bout, tout

était en train de me filer entre les mains et c'était quoi, la solution ?

Le lendemain, Adèle s'est repointée, elle voulait qu'on parle à l'écart. J'avais résolu la veille de ne pas la balancer, de révéler en partie l'affaire à Pilar après le centenaire pour qu'elle s'assure de la sécurité de Thorez et de rentrer à la maison. Je l'ai suivie, je pensais la rassurer, à présent qu'elle s'était calmée, et lui faire comprendre qu'elle devait abandonner. Je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir qu'elle m'a foutu sous le nez ma fameuse putain de lettre, une copie, plus précisément. Elle m'a demandé de la lire… La lettre… les gars de chez nous, ils disaient des horreurs sur moi ! Tout me désignait comme un coupable, un fou dangereux prêt à décharger de la gâchette sur le premier socialo du coin. Je n'ai pas pu m'empêcher de chialer, j'étais ferré : que je le bute ou pas le Thorez, c'était foutu pour moi ! Depuis le début, je n'avais été qu'un petit rouage qui maintenant s'apprêtait à sauter pour le bien de nantis incapables de se sortir leurs lingots de la tête ! Pour du putain d'oseille, Millie ! Pour que ça s'enrichisse plus grassement chez nous comme ici, ils n'ont pas hésité à me broyer. Adèle m'a dit que si je le faisais, ses amis m'aideraient, le préfet interviendrait, il y aurait une solution pour moi, qu'il valait mieux que j'achève la cible et qu'on en finisse avec cette aberration de RCF. Je n'avais même pas envie de lui répondre, je voulais crever sur place, je voulais partir, courir quelque part, fuir tout ça ! Elle m'a donné une petite tape sur l'épaule en me disant qu'elle m'apporterait l'arme et du courage le lendemain soir, qu'on passerait cette soirée ensemble, qu'elle serait là pour moi et que j'allais devenir le sauveur de la France. C'était hier.

Millie, il faut bien que tu comprennes que si je bute Thorez, il va y avoir un sacré grabuge ici. Ça déstabilisera le pays et, avec la façon dont les aristos du coin sont déterminés, je ne sais pas si la République y survivra. Je ne veux pas que ça se produise, je veux que ce régime continue d'exister, que tu puisses y trouver refuge, que tes gosses vivent avec l'espoir qu'il y a un endroit dans le monde où leur couleur ne compte pas, où leur classe sociale ne compte pas et que vous y viviez heureux… même avec Graham. Je veux ça pour toi, Millie, et pour ceux que tu aimes alors, je vais tuer Adèle.

Je sais… Je sais… et je mérite d'en payer le prix. Avec la place qu'elle occupe, il y aura une enquête sérieuse, ça ralentira le plan de ses amis et, dans l'ombre du Préfet, il se trouvera bien un honnête flic pour faire son boulot convenablement, pour comprendre que ce n'est pas une sordide histoire de coucherie. Pilar aidera. Quand Adèle me tendra l'arme, demain matin, je la retournerai contre elle, elle n'aura pas le temps de comprendre, je tirerai juste, elle ne souffrira pas. Le bruit ameutera du monde, ils appelleront les flics et je me laisserai faire.

Le temps qu'ils arrivent, Pilar aura récupéré mon journal, j'y ai tout consigné depuis mon arrivée à Paris, et elle s'occupera de cette affaire. Elle me l'a dit, le complot, c'est sa vie et elle démontera celui-ci. Elle trouvera aussi cette lettre.

Millie… ça me fend le cœur, mais je dois te laisser… Adèle ne va pas tarder à débarquer et il ne faut pas qu'elle voie tout ça. Est-ce que tu veux bien faire un truc pour moi ? Je voudrais, quand tu iras fleurir la tombe de ta mère, je voudrais que tu lui dises qu'elle a bien fait de me cueillir dans la rue, quand j'étais môme, qu'elle non plus, elle ne doit pas écouter les ragots des vivants : je n'ai pas mal tourné, et j'ai peut-être même empêché une guerre civile… Elle va gueuler pour Adèle, hein ? Dans sa petite tombe du cimetière du bas, elle va sacrément râler, tellement que les bourgeois en trembleront dans leur lit ! Elle n'en aura rien à foutre que j'aie changé le cours de l'Histoire. Elle, tout ce qu'elle retiendra, c'est que j'ai buté Adèle et qu'elle ne m'a pas élevé à maltraiter les dames, même les pimbêches dans son genre… Bah, elle aura raison. Peut-être qu'au paradis, elles s'allieront toutes les deux pour me pourrir mon enfer. Ce serait amusant… Enfin, dis-lui juste combien je l'aime.

Sois heureuse, Millie.

Carl.

© Marine Gaulin 2023

Originaire de la région parisienne et lilloise d'adoption, Marine GAULIN a enseigné le français pendant presque 10 ans avant de se lancer dans l'aventure de l'écriture. Sa première nouvelle parait en 2021. La même année, elle démissionne de la fonction publique et devient rédactrice indépendante. Elle passe à présent ses journées à faire ce qu'elle préfère : écrire.

L'étudiant de Bosnie

Anne-Marie Richou

Gavrilo Princip est né le 25 juillet 1894 dans une petite ville de Bosnie, sous administration austro-hongroise. Il adhère à l'organisation révolutionnaire Jeune Bosnie, formée de jeunes nationalistes. Le 28 juin 1914, il assassine l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, et son épouse. Cet attentat sera le déclencheur de la Première Guerre mondiale. Mais dans ce texte, Gavrilo Princip ne se radicalise pas. Il va, au contraire, se construire une autre destinée : aller en Amérique. Le 28 juin 1914, au lieu d'assassiner un chef d'État, il va, au contraire, en sauver un.

3 mars 1912

JE SUIS ARRIVÉ À PARIS HIER. J'y suis enfin arrivé. Après tous ces kilomètres parcourus, j'ai du mal à réaliser que j'ai réussi la première étape de mon entreprise. Peut-être pas la plus longue ni la plus difficile, mais c'est bien la première. Le voyage n'est pas terminé, mais je peux souffler un moment. Je peux réfléchir à la distance que je dois encore parcourir, aux kilomètres qui me séparent de ma destination finale. Afin que je puisse enfin me dire que je suis arrivé, que j'ai réussi à réaliser mon rêve.

Je ne sais pas pourquoi je commence ce journal. Pourquoi je le commence maintenant. Peut-être parce qu'une nouvelle vie m'attend, une nouvelle vie pleine d'aventures et de surprises, une vie où je rencontrerai peut-être l'amour, où je rencontrerai le succès. Oui, je le souhaite ardemment.

Je me rappelle le jour où j'ai commencé à organiser mon périple. Cela me semble une éternité et pourtant c'était il y a à peine deux mois. Je travaillais comme portier dans un hôtel des quartiers huppés. Ce poste me plaisait bien, car il n'était pas trop fatigant et il me permettait de rencontrer beaucoup de monde, surtout des personnes riches et influentes. Je gagnais de nombreux pourboires, mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était écouter les potins de tous ces richards. Je ne comprenais pas tout ce qu'ils se disaient, mais j'avais l'impression d'être l'un d'entre eux. Avec mon uniforme, je me sentais aussi bien habillé qu'eux et je n'avais plus honte de ma condition misérable. Ils arrivaient devant moi avec leurs belles voitures et leurs bagages rutilants. Je leur

ouvrais la porte et eux, reconnaissants, ils me remerciaient. Je me sentais important. Je ne cherchais pas plus loin.

J'étais arrivé dans la capitale de mon pays depuis plusieurs mois. Le jour de mes dix-sept ans exactement. J'avais quitté ma ville natale sans un regard en arrière, sans la moindre hésitation, pour fuir la misère et la maladie qui y régnaient. Je ne l'ai jamais regretté. Même si j'ai dû faire des métiers peu reluisants, comme cireur de chaussures ou vendeur sur les marchés, même si je ne mangeais pas tous les jours à ma faim. Et puis, j'ai trouvé ce travail de portier dans un grand hôtel. Cela a changé ma vie. C'est là où j'ai eu l'idée d'émigrer pour un autre pays. C'est là où j'ai décidé de m'offrir un nouvel avenir. Ça s'est fait très simplement, après une scène dont j'ai été témoin et qui m'a ouvert les yeux. Une scène sans aucun intérêt pour les autres, mais qui a tout changé pour moi.

Un jour où j'étais à mon poste, un couple de richards est sorti de l'hôtel et s'est placé juste devant moi en attendant qu'on leur amène leur voiture. Pour patienter, le mari s'est mis à lire un article de son journal à sa femme. Il s'agissait de la construction d'un grand paquebot, déclaré insubmersible et qui devait appareiller pour la première fois, en avril de cette année, à destination de New York. Cela m'a tout de suite intéressé. Depuis que je travaillais à l'hôtel, mes collègues m'avaient souvent parlé de l'Amérique. Le pays où l'argent coule à flots. De New York avec sa Statue de la Liberté. De Washington. Il y avait même quelques clients américains qui avaient séjourné à l'hôtel. Ils semblaient encore plus riches que les autres. Les femmes avec tous leurs bijoux et les hommes avec leurs gros cigares. Ça me donnait envie d'aller dans ce pays miraculeux. De plus en plus chaque jour. Mais bon, ce n'était qu'un rêve au début.

Dès que le voiturier est arrivé avec le Coupé Gräf & Stift du couple, le mari a replié son journal et l'a glissé sous son bras. J'ai pu voir de quel journal il s'agissait. C'était un quotidien que les clients de l'hôtel avaient l'habitude de lire. J'ai attendu la fin de la journée en espérant que la corbeille à papier du grand hall contiendrait un exemplaire de ce journal. C'était très souvent le cas. Les richards le jetaient souvent à cet endroit après l'avoir lu. Et donc, à la fin de mon service, je me suis rendu discrètement dans le hall, en espérant passer inaperçu. Heureusement pour moi, il ne s'y trouvait qu'un seul client qui était en train de lire en me tournant le dos. J'ai inspecté la corbeille et, oh miracle, il y avait un exemplaire du journal que je recherchais. Je suis revenu dans ma chambre et j'ai lu l'article en question. Le bateau en cours de construction s'appelait le Titanic et il était écrit qu'il ne pouvait pas couler, grâce à ses seize compartiments étanches. J'ai été impressionné : un bateau qui ne pouvait pas couler. Cela semblait incroyable. Je n'étais

jamais monté sur la moindre embarcation, et certainement pas sur un grand paquebot. Encore moins sur un bateau qui ne pouvait pas couler.

Et tout d'un coup, j'ai pris ma décision. J'irais sur ce bateau. Je rejoindrais New York et je ferai fortune. Et je ferais venir ma famille. J'ai lu tout l'article jusqu'à la dernière ligne. J'ai appris que le Titanic partirait de Southampton, en Angleterre, qu'il récupérerait des passagers à Cherbourg, en France, puis d'autres à Queenstown en Irlande et qu'il se dirigerait enfin vers New York. Tous ces noms m'étaient inconnus mais je ne me suis pas laissé abattre. Je suis allé dans une bibliothèque de la ville pour y faire des recherches. J'ai réussi à placer toutes ces villes sur une carte. J'ai rapidement compris que Cherbourg était la ville la plus accessible. Mais comment m'y rendre ? J'avais calculé que plus de deux mille kilomètres m'en séparaient. Comment y parvenir ? Je savais parfaitement que je n'aurais pas suffisamment d'argent pour prendre le train, mais j'ai décidé d'utiliser tout de même ce moyen de transport. Si je ne pouvais pas acheter mon billet, eh bien, je serais tout simplement un passager clandestin. Qu'importe ! J'ai réfléchi au moyen de passer inaperçu et décidé de fabriquer une sorte de grande malle en carton dans laquelle je m'introduirais. Je n'étais pas sûr que cela marcherait mais je n'avais pas d'autre solution. Je savais que j'avais plus de trois mois pour accomplir ce que je m'étais fixé et atteindre Cherbourg. C'était largement suffisant. Du moins, je l'espérais.

Je décidai que ma première destination serait Paris. Là, je me disais que je pourrais réfléchir au moyen de trouver de l'argent pour acheter mon passage. Un billet de troisième classe, bien sûr. Je savais combien il coûterait. C'était marqué sur le journal : de trois à huit livres. Je ne savais pas ce que cela représentait, mais j'étais sûr de pouvoir trouver cet argent. J'ai toujours été doué en cleptomanie. Il me suffirait de trouver un bonhomme bien sapé pour lui voler son portefeuille. Je savais que ce n'était pas très correct mais je ne voyais pas d'autre solution. Pour étouffer un peu mes scrupules, je me disais que je me rachèterais quand je serais en Amérique.

J'ai tout calculé pour mon voyage en train, jusqu'au moindre détail. Comment j'arriverais à me cacher, à me nourrir, à faire mes besoins. Et puis un jour, je suis parti. Mon trajet m'a pris trois semaines. Cela semble incroyable mais ma ruse avec la fausse valise a marché. Je n'y croyais pas moi-même. Personne ne s'est douté que quelqu'un était caché là-dedans.

Et donc me voilà arrivé à Paris. Je suis très excité. Je ne sais pas encore combien de temps je vais y rester, ni comment je vais me débrouiller pour trouver l'argent dont j'ai besoin pour acheter mon billet mais je ne me fais pas de souci. Je vais y arriver. J'ai un peu de temps

devant moi. Cela devrait me suffire à entreprendre tout ce que j'ai décidé.

10 avril 1912

Ça y est : j'ai embarqué sur le Titanic. Mon rêve est devenu réalité. J'ai du mal à réaliser. Nous n'avons quitté Cherbourg que depuis quelques heures et déjà je me sens devenir un autre homme. Un homme qui a choisi de s'offrir une nouvelle vie et qui n'a pas peur de prendre des risques pour y arriver.

Quand je suis arrivé à Paris, j'ai eu la chance de rencontrer plusieurs de mes compatriotes. Ils m'ont hébergé et m'ont trouvé du travail. Un poste de portier dans un grand Hôtel. Ça m'a rappelé mon ancien métier. Même sans parler la langue, j'arrivais à me débrouiller. Et puis mes nouveaux amis étaient là pour m'aider. J'ai aussi décidé de changer de prénom. Je me suis fait appeler Gabriel. Je me suis dit que ce serait plus facile pour moi en France et aussi quand je serais arrivé aux États-Unis. Après tout, Gabriel est un prénom français autant qu'américain.

Et je me suis mis à la recherche de l'homme que j'allais détrousser. J'en ai profité pour visiter Paris. J'ai détesté la tour Eiffel, que j'ai trouvée monstrueuse, mais j'ai beaucoup aimé les boulevards haussmanniens et les berges de la Seine. Mais je n'en oubliais pas mon projet : j'étais tout le temps à l'affût. Et, un jour, la chance m'a souri. Cela s'est passé de la façon la plus simple possible. Un homme a ouvert son portefeuille devant moi pour payer le taxi qui l'avait amené à l'hôtel. Il était plein aux as. J'ai décidé que ce serait lui mon pigeon. Quand l'homme s'est dirigé vers l'entrée, j'ai fait comme si je ne l'avais pas vu et je l'ai heurté violemment. Avant qu'il ne me reproche ma maladresse, je me suis excusé humblement, en baragouinant des mots dans ma langue et en me courbant devant lui, du plus bas que je le pouvais. L'homme m'a éconduit avec mépris et est rentré dans l'hôtel, sans se rendre compte que je lui avais volé son portefeuille. J'ai quitté immédiatement mon poste pour rejoindre ma chambre, où toutes mes affaires m'attendaient. Je suis parti pour Cherbourg par le premier train en partance. Dès mon arrivée, je me suis rendu immédiatement au bureau de la compagnie pour acheter mon billet : un billet de troisième classe, bien que j'avais calculé qu'avec tout l'argent qui se trouvait dans le portefeuille, j'aurais pu m'offrir un billet de seconde classe. Et j'ai attendu le départ caché dans une chambre miteuse, de peur que l'on soit à ma recherche.

Et, il y a quelques heures, j'ai embarqué sur le Titanic avec près de trois cents autres passagers. Je n'avais jamais été aussi excité de ma vie.

Dans quelques jours, j'atteindrai New York et je pourrai enfin commencer ma nouvelle vie. Je ne sais pas si je vais réussir à dormir, tellement je suis impatient d'arriver.

21 avril 1912

Cela fait trois jours que je suis arrivé à New York. Je n'en reviens toujours pas d'avoir survécu au naufrage. J'en fais des cauchemars chaque nuit. Tant de personnes noyées sous mes yeux. Des hommes surtout. Et de ma condition. J'avais très peu de chances de ne pas périr avec les autres. Très peu. Et pourtant je suis là aujourd'hui, bien vivant. Je suis un miraculé.

Tout allait très bien à bord jusqu'au moment où nous avons appris que le bateau était en train de couler. Avec les autres passagers de ma cabine, nous nous sommes précipités sur le pont pour voir ce qu'il se passait. Dès notre arrivée, nous avons été saisis par l'horreur et la panique complète qui y régnaient. Les gens couraient dans toutes les directions, se bousculant violemment, tout en hurlant de frayeur. Des employés de la compagnie détachaient les canots de sauvetage de leurs lieux de stockage et, après les avoir remplis principalement de femmes et d'enfants de première classe, les descendaient progressivement à la mer à l'aide de cordage. J'ai fait le tour du bateau et j'ai vite compris qu'il n'y aurait pas de place pour moi sur aucun de ces canots. Ils étaient peu nombreux et étaient pris d'assaut par les passagers de première classe. Alors, imaginez la troisième. J'ai assisté à la descente d'un de ces canots. Je me suis rapidement rendu compte qu'il n'était pas entièrement rempli. Dès qu'il a atteint l'eau, je ne sais pas ce qu'il m'a pris mais j'ai sauté à la mer. Je me suis dit que c'était ma seule chance d'être sauvé. Dès que j'ai touché l'eau, j'ai eu l'impression qu'elle allait m'aspirer et ne plus me relâcher. Mais j'ai quand même pu remonter à la surface. Et là, la chance a été avec moi. J'ai aperçu le canot que je venais de voir descendre, juste à quelques mètres de moi. L'espoir m'a donné des ailes. Je me suis mis à nager de toutes mes forces et ai réussi à l'atteindre, avant qu'il ne prenne trop de distance. Les passagers ont bien été obligés de me hisser à leur bord, bien qu'en regardant le visage de certains d'entre eux, je pense qu'ils n'auraient pas été bien affectés s'ils avaient dû m'abandonner à mon sort. Les plus charitables m'ont fourni un bonnet et une couverture et c'est en tremblant de froid que j'assistai à la disparition complète de ce géant des mers qu'on disait impérissable. C'est un spectacle que je ne suis pas près d'oublier. Une scène d'horreur que les cris des personnes en train de se noyer ne faisaient que décupler. Et, tout d'un coup, on n'a

plus rien entendu. Tous ces cris, ces gémissements se sont tus soudainement. Ce silence de mort nous a paru encore plus insoutenable que les hurlements. J'avais envie de me boucher les oreilles. Cela devait être mon sentiment de culpabilité que j'entendais résonner. J'ai fermé les yeux et me suis mis à pleurer, sur l'horreur qui venait de se passer. J'ai entendu plusieurs personnes sangloter à côté de moi et le fait de savoir que je n'étais pas le seul à ressentir cette peine a adouci mon chagrin.

Au matin, nous avons vu arriver un bateau que nous avons appris par la suite s'appeler le Carpathia. Il nous fit monter à son bord et, immédiatement, l'équipage a pris soin de nous. Nous avons attendu que tout le monde soit monté sur le bateau pour appareiller. Et nous sommes enfin partis. Je ne voulais plus rester à cet endroit où une multitude de personnes avaient perdu la vie. J'ai passé le reste du voyage dans une certaine prostration qui m'a permis d'échapper à la réalité. Et quand trois jours plus tard, nous sommes enfin arrivés à New York, j'ai pleuré des larmes de soulagement. J'ai à peine regardé la statue de la Liberté et me suis préparé à débarquer le plus tôt possible. Et quand j'ai, pour la première fois, foulé le sol américain, j'ai senti mon cœur se mettre à battre à tout rompre. Après toutes les émotions par lesquelles j'étais passé, tous les tourments, j'avais enfin réussi à atteindre le but que je m'étais fixé. J'avais réussi à exaucer mon rêve. J'étais en Amérique.

Depuis que je suis arrivé, je recherche dans quel domaine je vais me diriger pour gagner ma vie. Heureusement pour moi, j'ai conservé sur moi l'argent que j'avais volé à Paris. J'ai pu le changer en dollars et je le dépense petit à petit à préparer mon avenir. Je ne dois pas me précipiter mais je ne dois pas non plus lambiner. Mais je ne me fais pas de souci. La chance va me sourire à nouveau : je vais trouver ma voie.

5 février 1913

Cela fait longtemps que je n'ai pas écrit dans ce journal. Je dois avouer que je l'avais un peu oublié. Et puis, tout d'un coup, en faisant un peu de ménage dans mes affaires, je l'ai retrouvé. Cela faisait plusieurs mois que je ne l'avais pas ouvert. Depuis que j'avais quitté New York. Il faut dire que depuis que je suis à Washington, je suis très occupé. Je consacre tout mon temps libre à mon commerce, à faire qu'il se développe selon mes espérances. Je suis assez satisfait de mes résultats mais j'ai peur que, si je le quitte des yeux un moment, quelque chose arrive qui réduise tous mes efforts à néant. C'est pour cela que je ne prends pas encore le temps de me faire des amis et de découvrir la capitale. Mais je sais que ce

moment arrivera prochainement. Quand ma position sera assurée et que je n'aurai plus de souci à me faire.

28 juin 1914

Une chose incroyable est arrivée ce matin. Je n'arrive toujours pas à réaliser. Mais oui, cela s'est bien passé.

J'avais appris que le président et son épouse allaient inaugurer une institution de bienfaisance dans un quartier pauvre de la communauté noire. Et comme de nombreuses personnes, j'ai décidé de suivre le cortège présidentiel et d'assister au discours d'inauguration. J'avais entendu que la femme du président faisait beaucoup pour améliorer la vie dans les bidonvilles et donner l'accès à l'école aux enfants pauvres. Cette démarche généreuse me plaisait beaucoup et me donnait l'envie de voir de plus près la personne qui en était à l'origine.

Alors que la voiture du couple présidentiel arrivait devant moi, j'ai vu un homme se précipiter vers eux, avec une arme à feu à la main. Mon sang n'a fait qu'un tour et je me suis jeté sur lui, dans l'intention de le désarmer. Très rapidement, les policiers qui suivaient le cortège sont venus vers moi et j'ai pu ainsi leur livrer le terroriste. Le président, qui avait été témoin de la scène, est sorti de sa voiture et m'a serré la main pour me remercier. Il n'arrêtait pas de me dire que j'étais un héros et qu'il était reconnaissant pour ce que j'avais fait. Très vite, les personnes à sa garde ont voulu annuler la manifestation mais il n'a pas voulu en entendre parler. Il est remonté dans sa voiture et m'a demandé de l'accompagner. C'est ainsi que j'ai assisté à son discours au cours duquel il a fait mes éloges, en déclarant que j'avais été très courageux. À ma grande confusion, tous les yeux se sont dirigés vers moi. Et quand il a dû repartir, il m'a demandé de le rejoindre le lendemain, pour qu'il puisse trouver un moyen pour me remercier.

Et me voilà à nouveau seul dans mon appartement, à rejouer en boucle les évènements de la journée. Moi, un immigré sans le sou, ai sauvé le président des États-Unis. Le président Woodrow Wilson en personne. Je n'arrive toujours pas à le croire. Cela semble si surprenant. Je ne sais pas si je vais réussir à dormir. Je vais certainement passer la nuit à me demander comment va se dérouler mon entretien avec le président. Que va-t-il me dire ? Que va-t-il me proposer ? Je vais attendre ce moment avec impatience.

7 janvier 1915

Depuis que le président m'a pris à son service, je n'ai plus une minute à moi. Je dois exhausser le moindre de ses désirs et en un temps record. Cela va de trouver des renseignements sur une personne à amener des documents à un de ses ministres. J'assure aussi le poste de conseiller privé, bien que dans ce domaine, il ait une équipe entière prévue à cet effet. Mais il aime bien avoir l'avis d'une personne de la rue. Il dit souvent que mes conseils sont très avisés. Bref, je suis un peu son homme à tout faire particulier, ce qui ne me déplaît pas.

Depuis que je suis au service de Woodrow Wilson, ma vie a complètement changé. Tout d'abord, je vis très confortablement et j'ai pu abandonner mon ancien commerce qui, bien que je ne voulais pas me l'avouer, n'était pas très rentable. Grâce à l'argent que je gagne, j'ai emménagé dans une belle maison, située dans un quartier agréable de la ville. Et, il y a quelques semaines, j'ai pu faire venir mon frère aux États-Unis. Le fait d'avoir un membre de ma famille près de moi me remplit d'allégresse. Pour qu'il puisse immigrer sans problème, je lui ai fait prendre un nouveau prénom : John. John et Gabriel. Je trouve que cela sonne bien. Je lui ai trouvé un travail dans les cuisines présidentielles et je passe souvent du temps avec lui après mes fonctions pour lui apprendre la langue et faire de lui un vrai Américain.

28 novembre 1916

J'ai appris hier que l'Autriche avait un nouvel empereur. Je l'ai lu dans un journal. Cette nouvelle aurait été très importante pour moi dans mon ancienne vie. Elle aurait été bouleversée. Mais depuis que je suis devenu américain, cela ne me concerne plus. J'ai tiré un trait sur tout cela depuis que j'ai foulé le sol américain. Les États-Unis sont mon nouveau pays et tout ce qui ne le touche pas ne me regarde pas.

29 juillet 1918

Je viens d'apprendre que l'ancien tzar Nicolas II de Russie a été assassiné avec toute sa famille. J'ai appris cette nouvelle avec horreur ce matin. Comment est-il possible que cela ait pu arriver ? Il avait abdiqué. Cela n'était pas suffisant ? Je dois avouer que cette nouvelle m'a bien affligé. Je suis souvent attristé par la nature humaine. Pourquoi tous ces crimes, tous ces attentats ? Ne peut-on pas essayer de vivre tous ensemble sans répandre le sang ?

11 novembre 1918

Aujourd'hui, un fait historique est arrivé : un président des États-Unis a reçu pour la première fois de l'histoire de son pays un empereur d'Autriche. Avant lui, jamais un chef d'état américain ne l'avait osé. Il faut croire que la politique de Woodrow Wilson est propice à la paix. Il est prêt à tendre la main à ses anciens ennemis pour éviter de faire couler le sang. J'ai beaucoup de respect pour lui et pour ce qu'il entreprend.

En fin de matinée, l'empereur est arrivé avec son épouse à la Maison-Blanche. Le président Wilson les attendait sur le perron en compagnie de la Première Dame. Je me trouvais à quelques mètres derrière lui, en compagnie de ses autres assistants. Quand l'empereur s'est approché, les deux hommes se sont serré la main. Un moment historique qui restera gravé dans la mémoire du peuple américain. Et qui restera aussi gravé à jamais dans ma mémoire. Qui aurait pu croire, il y a moins de dix ans, que moi, Gavrilo Princip, issu d'une famille pauvre de Bosnie, né dans un pays sous la domination de l'Autriche-Hongrie, aurait pu rencontrer l'empereur François-Ferdinand d'Autriche et son épouse Sophie ? Un homme extrêmement puissant dans mon pays. Un homme extrêmement puissant dans le monde entier. Oui, je les ai bien rencontrés. Le président m'a présenté à eux. Ils m'ont serré la main et m'ont dit une parole aimable. Oui, qui aurait pu croire qu'une telle chose puisse arriver ? Qui aurait pu ? Moi, je ne l'aurais pas pu.

© Anne-Marie Richou 2023

Anne-Marie Richou s'est lancée dans l'écriture un peu par hasard et cette activité la passionne. Elle écrit un peu de tout, des nouvelles, des histoires pour enfants, des saynètes, des poèmes. Elle aime aussi mélanger les styles et passe du policier au suspens, du merveilleux à la philosophie de la vie, en un rien de temps. Elle aime surprendre ses lecteurs, les amener dans la direction qu'elle souhaite, le faire rêver aussi et surtout ne pas les laisser sur leur faim en fin de lecture.

C'est la première fois qu'elle fait un récit d'uchronie et l'exercice lui est très plaisant. Réinventer une partie de l'Histoire (avec un grand H) donne un certain pouvoir. Celui de changer la face du monde et de transformer la destinée des hommes.

Les idéalistes

Stéphanie Rault

Le 30 juillet 1914, après son retour de Bruxelles où s'était réuni le Bureau de l'Internationale socialiste, Jean Jaurès multiplie les rencontres et cherche à peser pour éviter la guerre. Le 31 juillet 1914, en sortant des bureaux de L'Humanité, il se rend au Café du Croissant à Paris, où il a ses habitudes, pour dîner avec des collaborateurs. Depuis la rue, caché par le rideau, l'assassin tire deux coups : la première balle pénètre dans la tête, la seconde va se perdre dans une boiserie entourant une glace. Jaurès est pratiquement tué sur le coup d'une hémorragie cérébrale. Mais pas dans l'histoire imaginée ici : « Son corps s'était écroulé. Mais le roc du Tarn ne succomba pas. Il fut conduit à l'hôpital et miraculeusement sauvé. »

1924

ELLE ENTEND, EN ÉCHO, LA NOUVELLE. Son cœur s'accélère. Elle se sent comme perdue. Elle ne peut y croire. Il y a déjà 10 ans, elle avait été choquée par la nouvelle de sa tentative d'assassinat. Mais là, on lui annonce qu'il est bien mort cette fois, d'une crise cardiaque… Évidemment, quand on a le cœur si exalté ! Elle ne veut pas y croire. Il était pourtant de roc…

Elle a besoin de s'isoler. Elle expédie ses tâches quotidiennes : elle signe quelques papiers machinalement et écoute d'une seule oreille quelques comptes rendus de situation, à l'est du pays. Mais elle est ailleurs, vers lui. Elle a ce sentiment d'avoir perdu son frère d'armes. Elle ferme son bureau. Elle veut rester seule, pour absorber l'information. Elle se dirige vers la fenêtre et laisse son esprit vagabonder vers ces moments si intenses qu'ils ont partagés.

1914, Bruxelles

C'était à Bruxelles. Dans la moiteur, de cette journée de fin juillet, ils s'étaient retrouvés. Si souvent en désaccord depuis quelques années. Dans ces temps troublés, leurs idées avaient convergé. Ils sentaient que tout pouvait basculer.

Ils avaient rejoint la capitale belge : un énième voyage, comme ils en avaient l'habitude depuis quelque temps. Soucieux et convaincus de leurs choix. Comme investis d'une mission, ils y croyaient si fort.

L'après-midi avait été houleux. Ils avaient bataillé ensemble pour que leur alternative soit entendue et adoptée. Plusieurs fois, leurs regards s'étaient croisés : plus appuyés pour appeler au soutien de l'autre, plus caressants pour dire la fierté, plus souriants pour signifier la confiance. Et puis, leur victoire les avait à nouveau rapprochés. Les coups d'œil avaient autorisé le soulagement.

Dans la soirée, ils avaient rejoint cette grande salle du Cirque Royal, fatigués mais heureux du chemin déjà parcouru.

Le spectacle qui devait se jouer ce soir-là, allait-il redonner le sourire à cette foule des grands jours ?

C'était son tour. Il s'avança dans le grondement de l'assemblée. Il se sentait porté par les vibrations de ces vies qui l'observaient. Il avait toujours cette migraine qui lui rappelait la gravité, l'enjeu du moment. Il rejoignit la tribune dans une forêt de drapeaux. Ses yeux se posèrent sur ces gens amassés, serrés comme pour se rassurer : trouver dans le groupe le réconfort, le soutien nécessaire pour continuer, pour y croire, toujours. Il reprit sa respiration. Il sentit l'apnée générale de l'attente. Ils étaient suspendus à ses lèvres. Certains en auraient été impressionnés, lui, ça le grisait. Il y puisait toute sa détermination. Alors il plongea ! Ses mots percutaient et s'emballaient. Au détour d'une phrase, il la regarda et lui témoigna publiquement toute son admiration. Puis il reprit le fil de son discours de sa voix forte. Il n'avait aucun doute. C'était tellement évident ! D'ailleurs, n'était-il pas descendu à l'hôtel de L'Espérance !

Toutes ces années à l'admirer, elle y repensa bien sûr. Et puis toutes celles à l'observer se fourvoyer, à rager de ses choix… Elle apprécia cette petite attention à son encontre au cœur de son discours. Mais ce soir-là, elle comptait surtout sur lui. Il devait convaincre encore. Sa tête dodelinait au rythme de ses mots. Elle semblait en permanence approuver et vouloir marteler à son tour ses vérités balancées aux âmes attentives. Son discours était tellement contemporain, tellement ancré dans ce présent douloureux. Et pourtant, elle le sentait hors du temps, comme un besoin de pause, d'un moment pour se dire les choses, pour se parler d'Homme à Homme, des Essentiels.

Des mots pour expliquer. Des mots pour proposer une autre issue à la guerre. Des mots scandés avec émotions. Des mots pour rendre réel ce qu'ils tentaient de bâtir depuis des mois, la Paix.

Ce flot qui parcourait l'échine, qui venait se nicher au creux du ventre, ce chaud qui enveloppait les épaules et le cœur, c'était l'espoir.

Tous ces gens étaient venus avec le poids de l'angoisse et la peur de ce qui s'annonçait. Il leur permettait de se redresser et de croire en l'impensable, croire que c'était encore possible.

Quand la foule se leva, quand les mains frappèrent et les chapeaux volèrent, elle le scrutait toujours et lui sourit. Elle savait ce qu'il allait dire, cela avait été le sujet de leur réunion, mais il avait porté ses mots avec son cœur, avec cette force incroyable que ce corps trapu couvait et libérait, quand il était question de soulever les énergies.

Jean était rouge et suant comme à son habitude. Son corps restait en tension. Ses bras avaient accompagné ses mots. Son cœur avait lancé ses mots. Il était épuisé mais confiant.

Ce jour-là, Rosa l'avait ressenti fortement comme un compagnon de lutte, bien plus qu'un camarade. Ce jour-là, ils avaient tissé entre eux un lien si particulier, ce lien fraternel qui unit au combat.

1924

Elle cherche sur ses étagères sa boîte à courriers. Elle est persuadée de l'y avoir rangée. C'est une grande boîte à chapeau qui devrait lui sauter aux yeux, s'il n'y avait pas cet amoncellement de papiers et de dossiers. Elle veut retrouver ses mots. Ses mots pour dénoncer, pour soutenir, pour contester ou pour lutter. Ses mots qui ont toujours été son unique arme. Ses mots qui vont lui manquer et qu'elle va conserver jalousement, comme un trésor, dans cette boîte à courriers qu'elle a tant besoin de retrouver.

Elle n'arrive pas à imaginer qu'elle ne pourra plus partager ses doutes et ses certitudes, qu'elle ne pourra plus compter sur lui dans les combats à venir. Même en désaccord, elle aimait leurs confrontations verbales. Ce sont ces joutes qui assoient les convictions. Ils se sont si souvent pliés à l'exercice.

La guerre

Après son retour de Bruxelles, il avait multiplié les rencontres. Il s'était activé en gardant son optimisme malgré les nouvelles de plus en plus sombres. Il se disait en rage. Pour celui décrit « à la bouche d'or », il fallait convaincre, jusqu'au bout !

Ce soir-là, il dîna à Montmartre avec des proches. Son espoir devait s'ébruiter au travers de la presse. Il parla beaucoup, tout le long du

repas. Il développa son projet d'écrire un « J'accuse » pour dénoncer le gouvernement auquel il ne croyait plus. Le repas s'acheva. Il était en train de manger son gâteau.

La première balle éclata et interrompit ses paroles. La deuxième brisa le miroir. Tout le monde regarda la glace et les vitres avant qu'un cri n'annonçât que « Jaurès avait été tué ».

Son corps s'était écroulé. Mais le roc du Tarn ne succomba pas. Il fut conduit à l'hôpital et miraculeusement sauvé.

Elle avait été bouleversée par la nouvelle. Elle avait senti le poids de l'absence de ce compagnon de combat. Ils auraient dû se retrouver début août à Paris, pour, peut-être, la marche de la dernière chance, pour sauver la Paix. Mais la guerre fut rapidement déclarée. Elle les vit tous baisser si vite les bras, s'abandonner au déversement de haine et sombrer vers l'Inéluctable. Comme elle se sentit seule. Comme il lui manqua alors. Aurait-il réussi à les convaincre ? Aurait-il pu arrêter ce sinistre engrenage porté par les nationalismes exacerbés et les intérêts économiques ?

La nuit était tombée sur leurs envies d'un autre bouleversement, à l'aube de ce monde nouveau qu'ils espéraient tant.

Jean resta plusieurs semaines hospitalisé. Il assista, tout comme elle, impuissant, à la ruée vers cette guerre, tant redoutée.

Ils s'écrivirent pendant sa convalescence. Au fur et à mesure de ses lettres, elle sentit son esprit patriotique reprendre le dessus, face à sa France agressée. Elle entendait derrière ses mots, cette incroyable mission, selon lui, de sauver les idéaux républicains menacés, l'héritage de 1789. Elle, Rosa l'apatride, eut bien du mal à le comprendre. Plus d'une fois, elle se mit en colère après lui. Elle sentit un fossé se creuser entre eux… Le même qui la séparait des socialistes allemands qui avaient suivi ce chemin du « sauvons la Patrie », faisant fi des idéaux de l'Internationale.

Jean retrouva son poste de député et finit par voter des budgets pour la guerre… pour soutenir les hommes au front comme il se justifiait, lui pourtant pourfendeur de l'entrée en guerre, lui le chantre d'un certain pacifisme. Comme par le passé, elle désapprouva ses choix et sut le lui dire, encore plus quand il accepta d'entrer au gouvernement d'Union Sacrée de Briand. Elle était déçue, mais pas étonnée finalement. Leur correspondance s'espaça, puisqu'il était moins facile d'échanger lorsqu'on ne parlait plus la même langue.

Rosa, elle, continua sa lutte contre cette guerre au service du capitalisme. Ce combat la mena en prison, mais elle s'obstina. Elle écrivait. Elle théorisait. Elle restait activiste, même entre quatre murs.

1924

Elle soulève les dossiers. Certains s'étalent. Frénétiquement, elle farfouille. Elle finit par retrouver son Graal. Elle s'est accrochée à ce besoin pour le réconfort illusoire qu'elle éprouvera en le dénichant. Elle regarde cette boîte qu'elle découvre si précieuse.

Elle sait qu'ils se ressemblaient. Tous deux des orateurs et des meneurs. Les mêmes rêves. Les mêmes élans. Les mêmes ennemis. La même sincérité au combat des idées. Et puis, surtout, cette foi en la Paix.

1916, la Paix

Les vents tournèrent. L'horreur du front s'invita dans les cercles politiques. Jaurès, l'humaniste, y fut sensible. Rosa retrouva avec réconfort ses envolées pacifistes contre cette boucherie. Jean mena au sein du gouvernement et avec son journal *L'Humanité*, une véritable pression. Leur correspondance s'intensifia. Ils partageaient à nouveau leur combat. Il y avait cette frénésie et cette urgence à agir. De chaque côté du Rhin, les socialistes travaillaient pour mener leur pays vers la paix. Ils soutinrent et encouragèrent les mutineries au front et les grèves dans les usines d'armement.

C'était à Dortmund, en automne 1916. C'était le temps retrouvé des éclats de voix debout sur des scènes improvisées d'une table ou même d'une chaise. Rosa avait été étonnée qu'il parvienne à sortir de France. Ils s'étaient retrouvés aux portes d'une mine de la ville allemande. Le député de Carmaux était dans son élément au milieu de ces mineurs. Alors ministre, c'était pourtant Jaurès, le socialiste, qui avait fait le voyage. Il venait rencontrer les socialistes allemands, car il restait toujours convaincu de l'importance, pour la Paix, de l'entente franco-allemande. Il voulait la cultiver, la choyer pour les fruits qu'elle offrirait. Dans son allemand impeccable, il réussit à faire passer toute son émotion. Il expliqua, surtout, qu'il était venu croiser le regard de ces ouvriers allemands qui mettaient toute la Rhur au ralenti, et poussaient vers la fin de la guerre. Il était venu leur dire que de l'autre côté du Rhin leurs camarades en faisaient autant. Il était venu leur signifier la force qu'était la leur et que ce combat-là avait tant de sens. Rosa frémissait elle aussi. Les mots de Jean donnaient à bomber le torse, donnaient à regarder devant. Vent debout pour une Paix à retrouver.

Alors, lorsque fin 1916, les armes se turent, c'est toute la famille socialiste qui se sentit victorieuse et consolidée.

Mais il fallait fortifier la Paix. Jean, aux côtés de Briand, s'y attela dans un esprit de réconciliation quand d'autres n'avaient en tête que l'envie de vengeance. Il ne vit pas d'un bon œil l'arrivée, comme arbitre, de Wilson, qui avait su garder les États-Unis hors du conflit. Jean, tout comme Rosa, avait souvent critiqué l'interventionnisme des Américains en Amérique du Sud. S'il récusa les propositions économiques de Wilson, il soutint ses propositions politiques pour épargner l'Allemagne.

Après bien des tractations, l'Armistice fut alors signé début 1917, mais il n'accabla pas l'Allemagne. Rosa et Jean y virent le signe d'un espoir de Paix durable. Leurs lettres reflétèrent cet optimisme et l'envie alors de changer en profondeur les relations sociales dans leur pays. La Paix gagnée ouvrait le champ des possibles.

1924

Elle s'est installée à son bureau et a ouvert la grande boîte à chapeau où elle a rangé des courriers importants de sa correspondance personnelle. Elle repère les enveloppes à la Marianne. Elle balaie des yeux les lignes écrites à la plume. Aucune légèreté, aucune allusion à leur vie privée. Seulement leurs idées à faire avancer, autour desquelles s'était construite leur relation. Elle cherche surtout ses mots qui l'ont poussée et encouragée à s'installer dans ce bureau. Elle ne le voulait pas. Contre toute attente, il l'a convaincue. Mais il n'est plus là pour l'accompagner. Alors, au moins relire ses mots qui pourront la soutenir… Pour ressentir à nouveau l'élan !

Révolution

C'était à Paris, ce jour de juin 1921. Ils s'étaient retrouvés tous les deux dans un petit bistrot. Elle était si étonnée qu'il s'y rende toujours si sereinement, malgré ce qui lui était arrivé en 1914. C'était lui qui avait insisté : Jean voulait qu'ils ne soient que tous les deux. Elle n'avait pas d'autre souvenir de moments ainsi, seulement tous les deux. Il semblait enjoué. Mais rapidement, ils se mirent à parler des sujets sérieux qui avaient toujours alimenté le flot de leurs échanges. Il s'emballait et elle s'enthousiasmait, tantôt en français, tantôt en allemand. Leur duo chantait les vibrations du moment. Ils sentaient évidemment que l'Histoire s'accélérait. Ça les grisait tout en leur signifiant l'enjeu de leurs positions.

Depuis la Révolution de 1918 en Russie, ils avaient tellement d'espoirs pour le monde ouvrier. Toutes leurs théories, toutes leurs croyances pouvaient devenir réalité !

Jean lui expliqua que les Français n'étaient pas encore prêts. Selon lui, Aristide Briand préférait assurer ses arrières et concédait beaucoup aux Socialistes de son gouvernement. Il tenta de convaincre Rosa des avancées qu'ils obtenaient ainsi. Rosa n'envisageait toujours pas que le Grand Soir puisse venir avec une participation au gouvernement bourgeois.

Les mots s'envolèrent alors. Les voix tonnèrent les idées contradictoires de chacun.

Et puis, Jean lâcha la raison de cette entrevue. Il voulait lui ouvrir les yeux sur le rôle qu'elle pouvait tenir dans la Révolution allemande qui semblait si proche. Il y croyait. Les actions des ouvriers de Rhénanie avaient fait tache d'huile. L'empereur Guillaume II n'allait pas tenir face aux assauts des conseils d'ouvriers qui se mettaient en place aux quatre coins du pays.

Mais Jaurès lui confia sa crainte de voir les dérives autoritaires faites par Lénine se reproduire en Allemagne. Pour lui, le Socialisme devait éviter d'être à nouveau associé au totalitarisme et au sang, pour que l'idéal survive…

Il était persuadé que Rosa devait être sur le devant de la scène, qu'elle pouvait veiller et conseiller les choix des Révolutionnaires allemands. Rosa n'y croyait pas. Pour elle, le prolétariat devait régner lui-même. Elle ne voulait pas être à la tête d'un quelconque pouvoir qu'elle estimerait volé alors aux ouvriers.

La conversation fut tumultueuse entre les deux tribuns. Ils ne s'accordèrent pas cette fois.

Mais Jean se lança, dans les semaines qui suivirent, dans une véritable propagande épistolaire. Rosa finit par accepter d'y réfléchir. Puis, lorsque le temps des bouleversements arriva, elle entendit les idées de Jaurès, pour agir de l'intérieur. Elle ne revint pas sur ce qu'elle avait prôné jusque là. Elle admit juste qu'elle pouvait guider, au début. Elle garda en mémoire, le contre-exemple de Lénine qu'elle se refusait de suivre. Elle accepta de prendre ses responsabilités, pour aider à l'organisation, dans les premiers temps.

1924

Elle ne sait plus depuis combien de temps, elle est ainsi, face à la fenêtre de son bureau, à laisser les vagues des souvenirs la soulever.

Elle entend l'agitation dans le couloir. Sa secrétaire bataille sans doute pour faire respecter sa demande de calme. Et puis, finalement, quelqu'un frappe à la porte : « Madame la chancelière, votre rendez-vous de 16 heures vous attend ». Elle a pourtant demandé qu'on cesse de l'appeler ainsi ! Elle demande seulement du « Rosa Luxemburg », responsable transitoire de l'auto-administration des conseils d'ouvriers. Dans quelques mois, tout sera bien lancé. Elle pourra passer la main.

Jean n'est plus, mais ses mots courent toujours. L'Histoire continue. Rosa, gardienne de la Révolution (et de la boîte à chapeau), veut l'écrire alors pour deux, au nom de la Paix et de la Justice.

© Stéphanie Rault 2023

Stéphanie Rault est née en 1976, à Pontivy. Elle a fait des études d'Histoire à l'Université de Bretagne Sud, à Lorient. Elle est professeur des écoles depuis 22 ans et enseigne actuellement dans une classe de CP. Elle vit avec ses trois enfants et son mari en centre Bretagne.

L'empire du moine noir

Marcin Kurdyka

À la fin de l'année 1916, l'empire russe subit une crise politique de grande ampleur. Il essuie de nombreuses défaites militaires tandis que la famille impériale est discréditée, notamment pour son lien avec Raspoutine, le moine est assassiné en décembre. Mais imaginons que Raspoutine ait survécu… L'Uchronie de Marcin Kurdyka change la face du monde.

« SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, par la grâce de Dieu le tsar Grigori premier du nom, empereur de toutes les Russies, de Moscou, Kiev et Novgorod, grand-duc de Finlande et roi de Pologne, et autres, et autres. »

Enfin, je le distinguais. Celui qu'on appelait auparavant Raspoutine, le *starets*, le moine noir. De la pénombre où je me trouvais, je vis émerger sa silhouette sombre, assise sur un simple fauteuil de bois. Même dans cette position, il paraissait immense, mais peut-être n'était-ce qu'une illusion, accentuée par le fait que ses plus ferventes admiratrices, ses amazones, se trouvaient autour de lui. Sa barbe broussailleuse contrastait avec ses cheveux soigneusement peignés. Un détail me frappa : qu'il était laid ! Personne ne le mentionnait pourtant, dans les journaux.

Mais – ô, mon Dieu – ce n'était rien en comparaison du regard qu'il avait posé sur moi dès mon entrée dans la salle. Je frissonnai. Sa réputation n'était pas usurpée. J'eus toutefois le courage de m'avancer et de baiser sa main, avant de reculer et de le saluer.

— Votre Majesté, en tant que délégué de la République française, je vous salue au nom de mon gouvernement, et du Président du Conseil, Monsieur Georges Clemenceau.

— Bienvenue à nos très chers alliés français, me répondit-il avec un salut de la main.

J'inclinai la tête en signe de respect.

— M. Georges Clemenceau vous adresse ses félicitations pour vos éclatantes victoires, à Cracovie et à Poznan. Nous avons été impressionnés par votre démonstration de puissance.

— J'apprécie vos paroles, cher ami. Mais remerciez plutôt le peuple russe. C'est lui qui combat, pas moi. Mon combat est ailleurs.

Ma tête s'inclina de nouveau, d'un geste entendu. Cette remarque ne m'étonnait guère : on m'avait préparé à ce type de répartie. Il fallait pourtant en finir avec les salutations et les formules convenues.

— Votre Majesté, je porte un message du gouvernement français. La guerre ne devrait être bientôt qu'un mauvais souvenir. Le Reich allemand est à genoux, les Habsbourg ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Les Ottomans n'ont jamais été un ennemi à votre mesure : ils n'ont pu être au mieux qu'une lointaine nuisance. Vous avez amplement dépassé les frontières de 1914, ce qui est tout à votre mérite. Toutefois… si vous me permettez de parler avec plus de franchise ?

La barbe du tsar frémit : il me fit signe de continuer.

— Je vous remercie. Nous avons gagné, Votre Majesté. Nos ennemis ne peuvent plus rien pour enrayer notre avance. Mon gouvernement pense qu'il est temps d'engager les pourparlers avec les Empires centraux. S'il s'avérait qu'une des Puissances prenne trop de poids, ce serait fâcheux pour l'avenir. Cela pourrait même provoquer une nouvelle guerre.

Le tsar sourit et se leva. Il regarda par une des fenêtres, les mains croisées dans le dos, puis s'adressa de nouveau à moi :

— Ah oui, l'équilibre des Puissances. Je ne vous savais pas aussi à cheval sur ce point. Il me semble qu'il s'agit plutôt d'une obsession de notre allié britannique, n'est-ce pas ?

Sans me laisser le temps de répondre, il reprit :

— Dites-moi, cher ami, croyez-vous en Dieu ?

On me demandait rarement de parler de moi, même si, après une vingtaine d'années d'expérience, j'avais appris à reconnaître les pièges. Je fis le choix de l'honnêteté.

— Non, Votre Majesté.

— Et votre Georges Clemenceau, croit-il en Dieu ?

— Je… Je ne le pense pas, Votre Majesté.

— Alors, je ne peux rien pour vous. Vous êtes venu parce que votre gouvernement vous l'a ordonné, n'est-ce pas, M. Bonnefoy ? Peut-être voyez-vous la justesse de leur requête auprès de moi ?

— On peut voir les choses ainsi, Votre Majesté.

— Nous sommes en tous points semblables, dans ce cas. Seulement, je ne peux arrêter les évènements en cours. Je ne suis que l'instrument d'une cause qui me surpasse. Qu'il ait fallu une

guerre pour en arriver là, je le regrette, mais parfois les choses se passent ainsi. L'Europe est en danger mortel, Monsieur Bonnefoy : il faut la sauver. La guerre n'est qu'un prélude.

Je le fixai. La sueur me collait la chemise dans le dos.

— Que voulez-vous dire, Votre Majesté ?

— Vous direz à votre gouvernement que je ne peux accéder à sa proposition. Ma tâche n'est pas finie. Vous pouvez rentrer, cher ami. Je vous laisse libre de discuter avec mes secrétaires.

Je m'inclinai bien bas, murmurant quelques formules protocolaires finales. Le *starets* se détourna et se mit à prier.

De retour à l'hôtel Astoria de Petrograd, je ruminais mon échec, dans l'une de ces chambres luxueuses, mais impersonnelles, qui satisfont la plupart des voyageurs aisés. À vrai dire, le Tigre lui-même m'avait fait part de ses doutes quant à la réussite de mon entreprise.

« Il faut tenter tout ce qui est en notre pouvoir », avait-il pourtant affirmé. La puissance de l'Empire russe l'effrayait dorénavant. D'une situation dramatique à l'automne 1916, la Russie avait su se relever, moins par la mise en place d'une véritable production industrielle que par le courage de ses troupes et de ses officiers. Pour beaucoup, on devait ce miracle à un homme – un saint, diraient certains : Raspoutine, désormais Sa Majesté Impériale Grigori Ier.

« Maintenant que j'y pense, j'aurais préféré tous les scénarios, sauf celui-ci. Que cet incapable de Nicolas II eût continué ses offensives stupides, qu'il eût été renversé par un général dissident, même que les socialistes révolutionnaires eussent pris le pouvoir ! » avait éructé Clemenceau, lors de notre entrevue précédant mon départ.

« Tout, mais pas ce moine infâme ! Qu'est-ce que cette Prussienne, Alexandra Féodorovna, a bien pu voir en lui au point de trahir son mari ? Pourquoi ne l'ont-ils pas assassiné, lui ? Les bras m'en tombent ! Le paysan russe moyen est un génie face à une aristocratie d'une telle imbécillité ! »

Je repensais à ces mots tandis que, de ma fenêtre, une agitation inhabituelle régnait dans le jardin Alexandre. Je me résolus à visiter le bar de l'hôtel, dans l'espoir d'y trouver quelque information ou, dans le cas contraire, un compagnon de boisson. J'y trouvai une faune que j'abhorrais habituellement. Un ramassis d'oisifs, de flatteurs, de courtisans, de menteurs éhontés : des diplomates et des journalistes, qui conversaient dans un français ou un russe approximatif. Je vis

toutefois l'un des rares que j'estimais, reconnaissable non pas à sa veste en tweed, ni à ses moustaches blondes somme toute banales, mais au fait qu'il buvait du whisky, et non du cognac. Un Anglais, journaliste au *Daily Telegraph*.

J'eus à peine le temps de le saluer qu'une troupe de gardes entrèrent sans sommation dans l'hôtel, tandis que le maître des lieux leur courait après, tentant de protester. Ils le firent taire après avoir montré leurs armes, loin d'être des fleurons de technologie, mais qui pouvaient tout de même sérieusement endommager le cerveau du brave homme. Ils riaient. Pas d'uniforme, aucun véritable signe distinctif : une milice, plus ou moins privée, comme il en fleurissait partout dans la ville. L'un des hommes, qui tentait d'imposer une certaine discipline, prit la parole :

« Par ordre du ministre de l'Intérieur, les journalistes, diplomates et autres agents gouvernementaux doivent quitter la capitale, au plus tard à la fin de la semaine. Nos salutations, messieurs ! » Ils repartirent sans tapage ni violence. C'était le 25 février 1917, un mercredi, le début de mon exode.

Nous nous regardâmes, abasourdis par la nouvelle. Un moment, en un éclair, une pensée me traversa l'esprit : était-ce lié à ma visite, tout à l'heure au Palais Alexandre ? Non, impossible. La décision avait dû être prise bien avant. Nous échangeâmes nos réflexions avec Thomas, mais la fatigue m'empêcha d'en tirer une quelconque logique. La Russie semblait être revenue dans l'autocratie la plus dure, que même Alexandre III n'avait pas osé mettre en place. Je montai dans ma chambre et m'effondrai dans le lit. L'entrevue avec le tsar avait été brève, mais elle m'avait vidé de toute énergie.

Avant même que les premiers rayons du soleil n'éclairent ma suite, je fus réveillé par quelqu'un qui toquait à ma porte, ce que je pris d'abord pour les allées et venues d'un voisin trop bruyant, avant d'ouvrir à l'importun. Thomas apparut, en peignoir, la moustache retournée, l'air agité et éveillé.

— Oui ? Le soleil n'est même pas encore levé.

— Albert, me chuchota-t-il, sans toutefois la moindre volonté de discrétion. J'ai demandé à quelques autres, mais il n'y a que des lâches ici. Tu avais raison à propos d'eux. Pour se remplir la panse ou descendre des verres aux frais de l'État, ils se bousculent ! Dès qu'il s'agit de prendre quelques risques, la salle se vide !

— De quoi me parles-tu ? Va te recoucher et laisse-moi dormir.

Sa diction, rapide et emportée, m'avait laissé confus.

— Ce décret m'a l'air faux. Qui étaient ces hommes hier ? De simples miliciens, des soudards de bas étage. On cherche à nous faire peur, peut-être le pouvoir lui-même. Mais il ne peut pas tous nous contrôler.

— Où veux-tu en venir ?

— Je connais quelqu'un qui pourra nous héberger. Nous devons en savoir plus. Il en va de l'issue de cette guerre infernale, m'affirma-t-il avec aplomb.

— Écoute, lui dis-je avec un soupir. Ma mission est terminée. Je n'ai plus rien à faire ici.

— Au diable ta mission ! Viens avec moi, nous sortons dans une heure.

Je remis mon peignoir en place et me frotta les yeux. Cet ahuri pensait-il vraiment que j'allais le suivre ?

Quelques heures plus tard, je me retrouvais face à une dame à l'apparence aussi coquette que l'appartement au haut plafond dans lequel nous étions invités. Sa jeunesse était encore entretenue par de savants artifices, mais l'âge ne pouvait être éternellement caché. Elle était réellement heureuse de nous voir.

J'appris qu'elle était la femme d'un des hauts cadres de la Banque impériale. Les évènements récents ne lui plaisaient guère. Elle et son mari étaient des libéraux : le tournant messianique des élites russes ne leur plaisait guère. Leur mode de vie pouvait s'en trouver menacé, eux qui s'inscrivaient dans une certaine tradition russe de francophilie. L'impérialisme russe ne pouvait conduire qu'au désastre, m'affirmait-elle.

Nous nous installâmes donc chez Julia Karabtchevski, dans cet élégant immeuble de la perspective Nevski, alors que son mari préférait passer son temps entre une maison de campagne et un appartement près de la Banque d'État. J'exploitais le réseau des exilés polonais pour faire parvenir mes missives à Paris ; Thomas réussissait à faire passer ses articles via les navires commerciaux de la Baltique. La décision d'expulser les agents étrangers avait jeté un froid entre les Alliés et la Russie ; toutefois, par nécessité, les hostilités n'avaient pas cessé. Seulement, aucune action coordonnée n'avait lieu désormais. Plus de front unifié, plus d'attaques conjointes, l'ignorance devenait la règle. Parfois, une armée avançait alors que leurs camarades se battaient à quelques kilomètres ; de véritables

massacres avaient lieu sans que le public en soit informé avant des semaines.

Mes rapports ne comprenaient rien de décisif : je n'avais pas accès aux plus hauts cercles du pouvoir et ne pouvais que m'appuyer sur la presse russe et les rumeurs. Des informations bien peu fiables en temps de guerre. Thomas s'intéressait plutôt à l'ambiance qui régnait dans la capitale impériale, et ses articles figuraient régulièrement dans les premières pages du *Daily Telegraph*. La police politique, l'Okhrana, nous surveillait, si bien que nos sorties se faisaient le plus rares possible et, peu à peu, à l'excitation des débuts succéda une profonde solitude. Je commençai à regretter mon choix, avec ce sentiment d'inutilité qui apparaît quand on ne côtoie plus guère ses congénères. Heureusement, Julia nous distrayait par sa conversation et ses nouvelles de la haute société pétersbourgeoise. Mais elle aussi se mit à espacer ses visites : les soirées mondaines l'accaparaient de plus en plus, car elle eut bientôt accès à des proches du tsar directs.

Un beau jour de mai, Thomas m'apprit la nouvelle, brandissant le journal *Rouskoïe Slovo* à la main. Sur la première page, une photo de Guillaume II avec ces mots terribles : « Le Kaiser s'est suicidé ». Les troupes russes avaient passé l'Oder et le général Broussilov avait opéré une percée victorieuse vers Munich. L'empereur allemand avait sombré dans le désespoir, si bien que les restes du Reich n'étaient plus dirigés que par le Kronprinz, dont l'incompétence avait éclaté au grand jour ces derniers mois. Bien que la nouvelle n'eût rien de surprenant – au regard des circonstances actuelles –, elle nous sortit de notre léthargie. À des milliers de kilomètres d'ici, le conflit faisait rage. Habitués à la propagande russe, nous en avions oublié la réalité de la guerre.

Nous continuâmes nos rapports hebdomadaires, par routine plutôt que par réelle conviction. L'ambiance devenait tendue avec Thomas : l'opinion anglaise ne voulait plus de la guerre, et de nombreuses voix s'élevaient pour envisager la sortie du conflit face aux avancées russes, autrefois image semi-mythique, qui se matérialisait chaque jour avec plus d'acuité. Mon collègue n'était pas de cet avis, mais il n'était plus entendu. Ses articles ne paraissaient plus qu'avec une fréquence ralentie. Nos échanges se faisaient vifs et disputés, alors qu'ils avaient été cordiaux tout au long de notre vie. La rançon de fréquenter une seule personne durant des journées se

succédant sans fin. Pour tuer l'ennui, nous décidâmes de braver la surveillance pour nous promener dans la ville.

Cela ne m'aida pas. Pire, mon sentiment d'être à l'écart – non seulement de la population, mais, étrangement, des affaires du monde – se renforça. Nous ne pouvions parler à personne, sans quoi notre accent nous aurait trahis. Pas que nous nous sentions épiés, non. La police, si elle nous suivait, le faisait de manière très discrète. Ceux que nous croisions, même de simples employés ou quelques rares ouvriers, lors de nos promenades dans le Jardin d'Été, affichaient un étonnant mélange d'optimisme et de détermination. Je comprenais alors que j'étais irrémédiablement destiné à ne rester ici qu'un étranger et, soudain, le mal du pays me prit. Ma patrie française avait toujours été pour moi un élément du paysage, une donnée naturelle aussi intangible que les montagnes ou les océans. Je me rendais compte que cette France-là pouvait aussi mourir à tout instant, comme agonisait le Reich devant les coups de boutoir répétés des hordes russes. La capitulation n'était pas bien loin. Peut-être était-ce moi le fautif ? Peut-être n'en faisais-je pas assez pour les miens ? Animé de cette conviction nouvelle, je me résolus à faire de mon mieux.

Je n'eus pas le temps de mettre ma bonne résolution à exécution. Notre hôte commençait elle aussi à changer. Elle nous voyait de moins en moins, sans regret apparent. Nous apprîmes ensuite ce que nous avions compris depuis quelques semaines : elle côtoyait les proches du tsar, les princesses monténégrines, Anastasia et Militza, mais aussi ses plus intimes admiratrices : Elena Tourovitch, Maria Dobrovolskaïa, Ekaterina Berman et bien d'autres. Le coup de grâce intervint quand Julia nous mit à la porte. Évidemment, elle y mit les formes. Elle nous invita à partager un repas avec elle, mais ses intentions se devinaient déjà.

— Albert, Thomas, mes très chers amis. C'est avec une grande tristesse que je vous dis que je ne pourrais vous garder plus longtemps avec moi. Des bruits courent sur vous et vos activités. Je crains avant tout pour les activités de mon mari et sa position au sein de Petrograd.

Après un temps de latence, où elle détourna les yeux et s'appuya contre le montant de sa chaise, elle ajouta :

— Je vous laisse quelques jours pour vous organiser, évidemment. Vous me voyez navrée de devoir vous éconduire.

Attendait-elle de nous des remerciements ? Que nous gardâmes pour nous le fait que, sans elle, nous étions à la merci de l'Okhrana ? Elle n'était pas stupide. D'un coup d'œil, elle vit que nous avions compris.

— Bien sûr, lui répondit Thomas. Nous quitterons les lieux dans les plus brefs délais. Nous vous remercions pour votre hospitalité et votre générosité.

Nous nous apprêtâmes à partir, trop dépités pour simuler une quelconque bonhomie. Dans un dernier élan toutefois, pris d'une curiosité irrépressible, je m'arrêtai.

— Si vous me permettez… Qui vous a convaincu, à propos du tsar ?

Elle hésita à me répondre, mais la malhonnêteté ne faisait pas partie de ses vices.

— J'étais réticente, voire hostile à notre souverain. Je ne vous ai pas menti. Personne ne m'a achetée, si c'est cela qui vous préoccupe.

Elle réfléchit.

— Dites-moi, Albert, quand vous vous promenez le long de la perspective Nevski, que voyez-vous sur le visage des passants ?

— Je ne sais pas… une forme de détermination, de sérénité qui, je l'avoue, me surprend encore.

— J'appelle cela l'espoir, réagit-elle, sans aucune gêne désormais. C'est cela qui m'a convaincue. Nous étions moqués, méprisés par l'Occident, surtout depuis la Crimée et encore plus depuis la désastreuse campagne japonaise. Il nous a redonné ce qui nous manquait : la fierté et l'espoir. Rien ne pourra le remplacer. Personne ne m'a convaincue : la rue, les autres, la ville, l'air que l'on respire m'ont convaincue.

— Et les conséquences ? La guerre ? La mort ?

— Tous les hommes meurent, Monsieur Bonnefoy.

Que pouvait-elle y connaître à la mort, cette nantie ? Je réprimai cette pensée rageuse et la saluai comme il le fallait, comme tout bon diplomate le fait.

Thomas semblait le plus atteint par la volte-face de notre ancienne bienfaitrice. Oh, oui, nous avions quelques autres amis. Après tout, la capitale russe faisait aussi partie de nous, d'une certaine façon. Mais nous assistions à une brusque accélération de l'histoire. Thomas ne voulait plus nager à contresens. Le lendemain de notre expulsion qui ne disait pas son mot, le 23 septembre 1917,

le Reich abdiqua. Mon collègue anglais prit le dernier navire qui commerçait encore avec l'Empire russe et retourna en Grande-Bretagne, qui se drapait désormais dans sa *splendid isolation*. Il me formula un vague mot d'excuse puis partit. Je ne voulais pas l'accabler davantage. Il s'en allait en vaincu, rattrapé par l'attitude de ses compatriotes. Pourquoi ne l'ai-je pas suivi ? Par peur ou par orgueil ? Sans doute les deux. Un sentiment m'éprenait : celui de n'avoir pas fait assez.

Pendant quelques semaines, une étrange concordance s'établit entre ma situation et le conflit planétaire. Les troupes russes étaient désormais postées aux frontières françaises. Un armistice aurait dû être signé depuis bien longtemps. Ce n'était pas le cas. Rien dans l'attitude du tsar ne laissait présager qu'il envisageait une telle possibilité. Le monde entier retenait son souffle. L'Empire se retournerait-il contre son ancien Allié ? Un réservoir inépuisable d'hommes s'était déversé sur l'Allemagne, combattant avec une ferveur inégalée. Les troupes elles-mêmes semblaient suivre aveuglément les désirs de leur souverain. L'avenir de l'Europe résidait entre ses mains, comme un siècle auparavant. Sauf que le Russe ne se terrait plus chez lui, brûlant ses villages et ses fermes : il attendait, posté sur les frontières de la République.

Mon existence fut tout aussi incertaine. J'errais d'appartement en appartement, mais personne ne voulait me garder plus de quelques jours. Le prétexte était toujours le même : la surveillance, le contrôle, la répression. Je n'en fus jamais témoin. À croire qu'il ne s'agissait que de simple dissuasion. J'avais perdu le contact avec mon gouvernement, qui m'avait abandonné à mon sort. Du moins, je me l'imaginais ainsi, parce que mes possibilités de fuite s'amenuisaient de jour en jour. Le chemin de retour serait long et périlleux, et la force me manquait pour entreprendre ce périple.

Alors que ma dégringolade sociale continuait, je fus bientôt à court de connaissances. À la fin de l'année 1917, mes économies ne me permettaient plus de survivre. Je finis bientôt par avoir recours à une extrémité que jamais je n'aurais crue possible, dans ma vie jusque-là vécue sans encombre ; je m'engageai comme ouvrier dans l'usine Poutilov, où on m'installa sur une machine fabriquant de la quincaillerie pour l'arsenal. Personne ne me posait de questions sur mes origines, et je recevais une maigre paye à la fin de la journée. Ce travail éreintant acheva de m'ôter mes dernières espérances de

retour et je contemplai la chute qui avait été la mienne dans la poussière et la chaleur infernale de l'atelier.

J'y rencontrai toutefois les derniers résistants à l'emprise du *starets*. À l'usine, dans les quartiers qui l'entouraient, je fis la connaissance des socialistes révolutionnaires, une force autrefois menaçante, réduite alors à une poignée d'idéalistes et d'exaltés. Des marginaux, une frange désobéissante de la société, s'appelant entre eux les *bolchéviques*. Ils ne recrutaient pratiquement plus. Beaucoup s'étaient éloignés, fuyant les sacrifices que demandait une telle vie. Je me rapprochai d'eux, au départ par intérêt avant qu'ils ne deviennent des compagnons, les seuls sur qui je pouvais encore m'appuyer. Ils furent les premiers à qui je dévoilai ma véritable identité, ce qui ne manqua pas de provoquer d'abord des regards incrédules puis des éclats de rire. La déchéance avait de quoi amuser.

Je rencontrai bientôt leur chef, au début de l'année 1918, Felix Dzerjinski, un descendant d'une noblesse désargentée, devenu socialiste davantage par esprit d'aventure que par conviction. Par son apparence – béret, chemise épaisse, veste en toile grossière –, il tentait de se donner l'air ouvrier. Son petit bureau, dans le quartier industriel de Vyborg, n'avait pourtant pas l'air bien populaire. Il me regarda derrière son bureau, se frotta la moustache, et me serra la main.

— Vous tombez à pic, Albert. Nous cherchons justement quelqu'un pour assassiner le tsar.

Un coup de poing dans le foie ne m'aurait pas autant sonné. Je jetai un coup d'œil à la porte. Il était encore temps de sortir. Je finis par répondre.

— Assassiner le tsar ? Je ne suis pas un révolutionnaire ni un conspirateur. Je cherche juste à regagner ma patrie.

— Nous n'avons pas de patrie. C'est une idée bourgeoise qui nous a été inculquée pour nous distraire de la vraie lutte. Mais ce n'est pas le sujet, ajouta-t-il plus sérieusement. On vous formera, ne vous inquiétez pas. Vous êtes le candidat idéal, avec votre tête d'Allemand, on dirait le cadet d'un baron de la Baltique. Vous pourriez être le petit-neveu de feu le ministre de l'Économie, Sergueï Witte !

Son entourage éclata de rire, je souris par convenance, mais des frissons me parcouraient l'échine.

— Je n'ai jamais tenu une arme de ma vie. Et puis, je ne suis pas sûr que ce soit la bonne solution.

— Allons, vous y avez réfléchi, comme moi. C'est la seule façon d'arrêter le massacre et de provoquer la Révolution mondiale. Sans la tête, le corps sera désemparé : nous pourrons alors profiter de la situation. Et votre patrie sera épargnée. Julius Kordian vous initiera au maniement des armes.

Ce ne fut pas le colosse patibulaire à sa droite qui s'avança, mais un jeune homme que je n'avais pas encore remarqué. Il m'examina de la tête aux pieds, comme un cheval qu'on achète à la foire.

— Alors, qu'en penses-tu, Julius ? Il fera l'affaire ?

— Tout à fait. L'antithèse même du meurtrier.

Un étrange rituel débuta alors, où, l'un après l'autre, les hommes me serrèrent dans leur bras et m'embrassèrent.

Ces fous avaient raison. Du moins, je tentais de m'en convaincre. L'élimination physique du tsar résoudrait un certain nombre de problèmes, tout en engendrant d'autres. L'un d'entre eux – non des moindres – étant mon sacrifice. J'avais peu de chances de m'en tirer vivant, à moins de me montrer rusé. Cependant, l'idée d'inscrire mon nom à jamais dans les mémoires de l'humanité me plut. Péché d'orgueil, sans doute, pour quelqu'un qui avait vécu jusqu'ici comme un passager de train, ballotté de gare en gare sans contrôle sur sa destination. Une perspective excitante, cependant, qui donnait le primat de l'action sur la réflexion. Un changement radical.

Une semaine plus tard, les bolchéviques m'emmenèrent dans une petite isba, non loin de Pouchkine, achetée par l'une de leurs anciennes figures de proue, un surnommé Lénine qui croupissait depuis quelques mois en prison. Ils m'enseignèrent leurs méthodes, qui ne me surprirent pas outre mesure : noms de code, mots de passe, action brève et brusque, groupuscules avec le minimum de contacts entre eux en cas d'arrestation. Les services secrets les utilisaient dans de nombreux pays, à un détail près. Les bolchéviques avaient ce sentiment d'urgence, de dévotion qui ne peut résulter que d'années passées dans l'oppression et la marginalité.

Julius Kordian m'apprit à tirer au pistolet, l'arme du crime. Impossible de faire de moi un tireur hors pair, mais là n'était pas l'objectif. Il suffisait que je m'approche du tsar, que je commette le forfait avant de déguerpir, profitant de l'agitation qui se déclencherait alors. On m'enseigna les manières, l'attitude, la démarche du petit

bourgeois de Petrograd. Ce fut la partie la plus aisée : la plupart de mes camarades venaient de ce milieu, moi y compris.

Coincé dans la morne campagne pétersbourgeoise, où nous ne croisions pas âme qui vive, tout ceci me semblait irréel, une fiction où nous répétions nos textes et nos mimiques, tels d'apprentis comédiens. Dans cette tragédie, j'incarnais le personnage principal comme un acteur appelé au pied levé pour remplacer la vedette. La grande première de notre spectacle fut annoncée pour le 4 mars 1918, le jour de la Saint-Daniel, le premier prince de Moscou. Le tsar devait prononcer un discours pour la réouverture de la Douma, parlement fantoche, mais à la portée hautement symbolique.

Et je m'y retrouvai, dans le jardin de Tauride, le jour de mon action. La foule s'était engouffrée dans tous les recoins, piétinant allégrement les parterres raffinés d'herbes et de fleurs. Derrière, les toits aux reflets d'oxyde de cuivre du palais étendaient leurs ailes sur le plan d'eau en contrebas. Tous s'impatientaient : le tsar n'était pas apparu devant un tel public depuis plusieurs mois. J'errais parmi cette masse enthousiaste, cet organisme qui n'attendait que la venue de son messie tandis que je tentais péniblement d'afficher un calme de façade. Mon Luger, caché sous ma chemise, me rentrait dans les côtes, provoquant une douleur chronique dès que j'osais bouger. La sueur me trempait le visage, alors que le temps demeurait encore frais. La représentation avait bien lieu, mais j'étais seul sur scène. Je ne lisais autour de moi qu'une communion, une exaltation générale et j'eus, un instant, la tentation de tout abandonner. En me concentrant sur la procédure apprise par cœur, je tins bon.

De terribles efforts furent nécessaires pour me rapprocher le plus possible de l'estrade, où un vide avait été aménagé vis-à-vis de la foule, qui ne tiendrait sans doute pas longtemps devant l'ampleur de la pression. La fin de la matinée se profilait. L'attente devenait insoutenable. Les discussions, les rires et les cris allaient bon train autour de moi ; je demeurais silencieux. Puis, un mouvement, une immense clameur avant d'apercevoir le *starets*, toujours dans sa robe noire, bien loin du costume des Romanov. De nouveau, je le voyais devant moi, comme durant notre entrevue. Seulement, je n'étais plus qu'un homme perdu dans une foule de plusieurs milliers de personnes. J'inspirais par saccades. Le calme s'imposa après quelques instants d'une prodigieuse acclamation, comme je n'en avais jamais vu auparavant. Enfin, il prit la parole.

Je n'entendis quasiment rien du discours, si ce n'est le tempo, les variations, la mélodie sous-jacente. La fougue succédait à la douceur, l'embellie à la colère, la tension à la délivrance. Il avait dû être retravaillé des jours durant, pensais-je. À moins que ce ne fût la parole d'un homme simple, celle d'un *moujik* venu du fond de la Sibérie, qui incarnait la voix de tous ceux qui n'en eurent jamais. Puis il évoqua la guerre, sa mission, celle de l'Empire et enfin la France. La Russie allait entrer de nouveau en guerre.

Presque par instinct, je sortis mon revolver et tirai. Le coup manqua la cible, mais atteignit l'un des gardes proches. L'arme glissa de ma main tandis que, après un bref instant de stupeur, la populace m'agrippa et commença à me lyncher en me rouant de coups. Je m'effondrai, face contre terre, la douleur croissant à mesure que le châtiment s'abattait sur moi. Puis, tout s'arrêta, les sévices prirent fin. Quand je levai la tête, le tsar me contemplait. Il me tendit la main.

— Relève-toi, mon ami. Tu peux encore être sauvé.

Je sentis la chaleur de sa paume qui me touchait, et ma souffrance disparut.

© Marcin Kurdyka 2023

Après avoir étudié l'histoire, Marcin Kurdyka s'est mis aussi à écrire quelques histoires. Quand il n'est pas occupé à scruter les maigres traces des Slaves médiévaux pour sa thèse, il lit tout ce qui lui tombe sous la main, et en sort un pot-pourri de références plus ou moins digérées.

Le Tommy de Coventry

Olivier Gaudefroy

L'anecdote, rapportée par Adolf Hitler lui-même, est sans doute trop belle pour être vraie, mais voici : à la fin de la Première Guerre mondiale, à l'automne 1918, le tommy Henry Tandey avait la tête d'un certain soldat allemand dans le viseur de la lunette de son fusil, mais finalement, par humanisme, il s'abstint de tirer, car celui-ci était alors désarmé. Tandey est un authentique héros de guerre, et l'homme de troupe le plus décoré de toute l'armée britannique à l'issue de la Première Guerre mondiale. Et il était donc resté humain. Bien plus tard, après qu'Hitler ait identifié son sauveur et ait demandé à Chamberlain de lui transmettre ses remerciements, Tandey confia : « Si seulement j'avais imaginé ce qui s'est passé ensuite. Quand j'ai vu le nombre de personnes qu'il a tué, je suis désolé. » *Mais que se serait-il passé si Tandey avait appuyé sur la gâchette ?*

28 septembre 1918

HENRY TANDEY, JEUNE SOLDAT BRITANNIQUE de 27 ans appartenant au 5e régiment des Duke of Wellington's, tenait le militaire allemand au bout du viseur de son fusil. Et il se demandait s'il devait, oui ou non, appuyer sur la gâchette.

Depuis le début du mois de septembre 1918, la victoire de la Triple Entente sur les Empires centraux ne faisait plus guère de doute. Les armées franco-britanniques avaient réussi à percer les lignes allemandes dont les forces avaient été bousculées et déstabilisées. Ce 28 septembre, à la suite de multiples bombardements de nettoyage de l'artillerie alliée, les soldats franco-britanniques avaient rapidement progressé sur l'ensemble du front de l'Ouest.

Henry, lui, tenait fermement son Lee-Enfield depuis près de cinq minutes, prêt à frapper l'Allemand d'une balle de 7 mm prête à transformer sa tête en une affreuse bouillie. L'ennemi, un être maigrelet et moustachu, se trouvait à terre, blessé, et il n'était pas

armé. La position défensive de son régiment avait dû être copieusement bombardée. Touché par des éclats d'obus, il avait sans doute erré entre les lignes, désorienté et rendu vulnérable par la perte, dans la confusion, de son arme. Le bruit de l'explosion des bombes avait même dû l'assourdir, car il ne s'était pas encore rendu compte de la présence du Britannique sur le point de l'abattre.

Orphelin depuis l'âge de treize ans, Henry Tandey s'était engagé avant-guerre dans l'armée britannique. L'institution militaire était devenue d'une certaine manière sa nouvelle famille. Le soldat Tandey était considéré par ses supérieurs comme un bon élément de l'armée de Sa Majesté Georges V. Faisant preuve d'un réel courage depuis le début du conflit, il avait été blessé à la bataille de la Somme puis à celle de Passchendaele en Flandre-Occidentale. Proche des camarades de sa compagnie, il n'hésitait pas une seconde à mettre sa vie en danger pour sauver, si besoin, un frère d'armes. C'est ainsi qu'un jour, il avait porté un blessé sur son dos au cours d'une retraite. Malgré son courage, la guerre l'avait, comme de nombreux autres combattants, usé. Tandey avait été de toutes les grandes batailles. Ces quatre dernières années, il avait passé son temps à essayer de survivre à ce qui ressemblait de plus en plus à une vaste boucherie. Depuis que les positions des belligérants s'étaient figées en novembre 1914, chaque camp s'était mis à creuser des centaines de kilomètres de tranchées depuis la mer du Nord jusqu'à la frontière suisse. Une ligne au tracé sinueux, parsemée d'abris plus ou moins précaires. Les soldats engagés dans le conflit avaient espéré que ces tranchées seraient leur assurance-vie, sans se rendre bien compte qu'elles furent en définitive leur tombeau. Ou tout du moins, le lieu d'un enfer qui allait durer quarante mois. Après quatre longues et exténuantes années de guerre, Henry n'aspirait plus qu'à une chose : que ce sanglant conflit prenne fin le plus rapidement possible et qu'il puisse rentrer à Coventry, commune du centre de l'Angleterre, dans les Midlands de l'Ouest, là où il avait laissé l'oncle Jack et la tante Elizabeth. Tous deux l'avaient recueilli à la mort de ses parents. À Coventry, il y avait aussi Jane, sa fiancée. Cela faisait deux ans que le soldat Tandey n'était pas rentré au pays. Après sa blessure reçue dans la Somme, il avait eu droit à un mois de permission. Mais depuis, plus rien. Cela faisait deux ans qu'il n'avait pas embrassé son oncle et sa tante, humé la douce odeur féminine se dégageant du corps de Jane, embrassé ses lèvres pleines et fait l'amour avec elle.

En repensant à sa fiancée, son estomac se noua en se remémorant que cela faisait six mois qu'il n'avait plus reçu aucun courrier de sa part. Henry avait, de son côté, continué à lui écrire et à lui envoyer des lettres chaque semaine. Ce silence l'angoissait. Il n'arrêtait pas d'y penser et tentait d'y trouver une explication. Depuis, son cerveau ne cessait de bouillonner et d'imaginer le pire. Lui était-il arrivé quelque chose ? Ou plus prosaïquement l'avait-elle tout simplement oublié ? Avait-elle rencontré un autre homme ? Un de ces planqués de l'arrière ? Henry restait dans l'incertitude, car son oncle et sa tante évitaient habilement d'aborder le sujet et de l'informer dans leurs lettres. Combien de ses frères d'armes se trouvaient dans une situation similaire ? Cette guerre avait déjà brisé nombre de liens familiaux et de serments d'amour. Combien parmi ceux qui se sortiraient vivants de cet enfer verraient, par contre, l'effondrement de leurs mariages ou de leurs fiançailles ? Y penser raviva sa douleur et sa fureur contre la guerre, contre l'ennemi germanique, contre les profiteurs, sans parler des va-t-en-guerre de l'arrière, qui, bien à l'abri des balles et des obus, pouvaient afficher un patriotisme « bon-teint » sans avoir à affronter le danger. Non avares du sang des autres, ceux-là ne risquaient pas de recevoir un peu de ferraille en plein cœur. Comme si ça ne suffisait pas d'avoir à craindre la mort ou la mutilation, les combattants devaient également affronter, dans leurs tranchées, des bataillons de rats et de poux. Ces derniers, appelés par les soldats les « totos », outre qu'ils vous suçaient le sang comme de petits vampires, provoquaient par leurs piqûres de désagréables démangeaisons qui vous poussaient à vous gratter constamment. Ces insectes étaient aussi des vecteurs de la fièvre des tranchées. Pour Henry, ces quatre années pouvaient se résumer à quelques simples mots : froid, boue, peur, ennui, gaz et mort.

L'Allemand finit par se rendre compte qu'il était observé. Il se redressa et fixa des yeux l'Anglais qui le tenait en joue. L'ennemi ne semblait pas effrayé. Non, il semblait à Henry qu'il s'était plutôt résigné à son sort, quoi qu'il advienne. Le soldat britannique perçut l'homme qu'il avait à portée de tir comme l'un des artisans de sa situation devenue insupportable. Responsable du fait qu'il se retrouvait dans ce coin maudit de la campagne française à devoir se battre… pour qui, pour quoi au juste ? Il ne savait même plus. Soudain, une détonation sourde brisa le silence des lieux. Henry vit l'Allemand s'effondrer brutalement. Le bruit le fit soudainement revenir à la réalité et il se rendit alors compte qu'il avait été la cause

de la chute du soldat. Le canon de son fusil fumait et son doigt était appuyé encore fermement sur la gâchette. Il était comme abasourdi et il lui fallut quelques minutes avant qu'il ne reprenne ses esprits. Il finit par s'approcher du corps du soldat et après avoir déboutonné sa veste, il sortit de la poitrine de celui-ci une plaque d'identification sur laquelle il lut l'identité de sa victime : « Adolf Hitler, 20.04.1889 - 2e régiment d'infanterie bavaroise ».

7 ans plus tard, au cours de l'été 1925

La guerre avait eu raison d'Henry Tandey. Certes, il avait survécu à la grande boucherie mondiale sans grand dommage physique, malgré deux blessures et l'inhalation de gaz moutarde. Non, c'était son âme qui en était sortie meurtrie. Comme l'ensemble des soldats engagés, Tandey avait accueilli l'armistice du 11 novembre 1918 avec un indicible soulagement. Au début, sa joie avait été immense de s'en être sorti en un seul morceau. Le premier jour de paix avait été pour lui comme une renaissance mais ce sentiment avait rapidement laissé la place à des sentiments plus mitigés, plus sombres et plus ambivalents. Une semaine seulement après l'armistice, il s'était retrouvé en asile pour soigner une sévère dépression. L'armée de Sa Majesté, constatant sa conscience brisée à défaut de son corps, l'avait rapidement démobilisé et avait rompu son engagement. L'institution s'était montrée particulièrement peu reconnaissante à son égard et à ses quatre années de sacrifice. À Calais, en juin 1919, il avait pris un bateau avec d'autres tommies à destination de Douvres, puis chacun avait été ensuite acheminé, en train ou en autobus, pour être rapatrié jusqu'à son foyer respectif. Henry avait pris un autobus qui l'avait conduit jusqu'à Coventry. À chaque ville traversée, les mêmes scènes de liesse s'étaient répétées avec une débauche d'applaudissements et de sourires, célébrant à la fois la joie du retour des soldats et de la paix. Si de jeunes femmes lançaient des fleurs au passage des autobus des anciens combattants, on n'avait cependant pas omis, par réflexe patriotique, de sortir les drapeaux de l'Union Jack qui flottaient fièrement à chaque balcon.

Quarante-huit heures après son débarquement à Douvres, Henry Tandey était de retour à Coventry. Son oncle et sa tante l'accueillirent mais pas Jane. Ce n'est qu'à ce moment qu'il fut informé de ce dont finalement il avait fini par se douter, à savoir que sa fiancée n'avait pas eu la patience de l'attendre. Henry apprit qu'elle était

partie avec un obscur comptable de vingt ans son aînée et qu'elle avait déménagé avec lui à Londres. Conscient du choc de cette nouvelle, l'oncle Jack et la tante Elizabeth n'avaient pas voulu le laisser seul dans son appartement de Coventry, aussi lui avaient-ils proposé de passer quelque temps avec eux à la campagne dans leur modeste ferme. Ils pensaient que s'il séjournait en leur compagnie, dans un lieu qu'il connaissait bien pour y avoir vécu juste après le décès de ses parents, cela ne pouvait qu'être bénéfique pour son moral. Là, sa tante pourrait prendre bien soin de lui en tentant de lui faire oublier, un tant soit peu, les horreurs de la guerre et le départ de Jane. Henry accepta. La guerre avait violenté les corps, perturbé les esprits et les hommes qui rentraient n'étaient plus les mêmes que ceux qui étaient partis. Henry dut réapprendre à se réadapter à une vie civile. Il lui fallait aussi revenir à la vie active. N'ayant plus d'avenir dans la carrière militaire, il se vit dans l'obligation de trouver un emploi dans le civil. Or Henry cumulait deux handicaps : il s'était engagé jeune dans l'armée et n'avait aucune expérience dans le secteur de l'industrie ni dans celui des métiers administratifs. En plus, les patrons rechignaient à employer d'anciens combattants. Outre une crainte de traumatismes consécutifs à la guerre, les techniques de production avaient évolué entre 1914 et 1918 et ces hommes, éloignés des usines, pour certains pendant plus de quatre ans, pouvaient leur sembler dépassés.

Henry finit par trouver un travail d'ouvrier agricole à Barston à la ferme du couple Wilson, située à une vingtaine de kilomètres de Coventry. Il n'avait pas pu trouver mieux. Depuis sept ans, il trimait dans les champs affrontant le froid de l'hiver et la chaleur de l'été. Quand la récolte de blé était terminée, il devait aider à l'entretien de la porcherie. À son embauche, il avait donné congé au propriétaire de son logement de Coventry qui ne lui était dorénavant plus d'aucune utilité. Il vivait depuis dans une ancienne grange, sur la propriété de ses patrons, transformée en habitats pour ouvriers agricoles. Ce n'était pas le grand luxe mais il bénéficiait d'une chambre, certes modeste mais au loyer peu onéreux, et d'un petit lopin de terre qui lui permettait d'agrémenter le quotidien. Outre Henry, les Wilson employaient une bonne, un porcher, un charretier et un apprenti, tous nourris et logés à l'année.

Malgré ce nouveau travail, les années qui passaient et les nouvelles relations qu'il avait nouées – il s'était surtout lié d'amitié avec Will le porcher – ses souvenirs de guerre ne cessaient de le tourmenter. Ses

nuits étaient généralement hantées par des visions de corps meurtris et ensanglantés, de bombardements et de cauchemars où il se voyait en train de s'asphyxier à cause des gaz, ce qui avait le don de le réveiller en sursaut. Mais le pire de tout était qu'Adolf Hitler, l'Allemand qu'il avait abattu à la fin de la guerre, avait commencé depuis peu à le tourmenter. Un temps, il avait presque réussi à l'oublier mais le voilà qui revenait dans son sommeil de manière régulière.

Il arrivait souvent à Henry de faire ce rêve horrible où Adolf Hitler apparaissait penché au-dessus de son lit, le dévisageant alors qu'il dormait. Cette vision paralysait son sommeil. Parfois l'Allemand se moquait de lui, ouvrant une bouche d'où s'échappaient et s'écoulaient des flots de sang. D'autres fois, l'homme avait le visage ravagé par des vers qui lui sortaient de tous les orifices faciaux finissant par le transformer en une tête de mort hideuse. C'est ainsi que depuis des semaines avec le retour d'Adolf Hitler dans ses pensées, le remords l'avait à nouveau envahi. Encore plus intensément qu'en 1919 lorsqu'il avait fait sa terrible dépression. Les mêmes maux l'assaillaient à nouveau, lui faisant comprendre qu'il avait en réalité assassiné le soldat allemand. Les beaux esprits avaient beau dire que « c'était les lois de la guerre » ou que « ce n'était qu'un ennemi boche », lui savait bien que la vérité était bien plus simple et crue : il avait tiré sur un homme désarmé et sans défense. Il aurait dû avoir pitié de lui et le laisser vivre. Mais non, il avait fallu qu'il appuie sur cette maudite gâchette. Qu'est-ce que cela lui aurait coûté de le laisser s'en aller sain et sauf ? Rien. Ce qu'Henry avait le plus de mal à supporter était de penser aux proches qu'Adolf avait laissés derrière lui. À toutes ces personnes qu'il avait aimées, qui l'aimaient et qui avaient attendu avec espoir son retour. Lui, qui l'avait attendu à part son oncle et sa tante ? Même sa fiancée l'avait quitté. Alors que l'Allemand avait peut-être laissé derrière lui une femme aimante, des enfants chéris et de vieux parents qui, tous désormais le pleuraient et, qui, inconsolables, ne se relevaient pas de sa mort. C'est lui qui aurait dû mourir à sa place. Il se sentait un monstre en pensant aux souffrances qu'il avait causées alors qu'il n'avait tenu qu'à lui de ne pas provoquer un tel malheur. Henry ne se supportait plus. Il se haïssait et se détestait. Depuis le retour d'Adolf dans son sommeil, il traînait son désespoir. Et voilà maintenant que l'appétit le fuyait également. Le dimanche, jour de repos, il ne quittait plus sa chambre de toute la journée. Toute joie l'avait quitté. Auparavant

avec Will, ils allaient ensemble voir les matchs de football de l'équipe du village avant d'aller au pub boire une pinte de bière. Parfois, tous deux allaient le soir au bal donné sur la place du village par l'orchestre communal. Là, ils y rencontraient de jeunes filles peu farouches qu'ils courtisaient et dupaient sans vergogne en leur promettant une relation sérieuse alors qu'en réalité, ils ne pensaient qu'à les trousser. Puis une fois leur forfait accompli, ils les laissaient à leur désespoir d'avoir été si facilement mystifiées. Rapidement, son aspect physique se détériora. Lui qui était un bel homme blond aux yeux clairs avec une belle ossature, grand et large d'épaules et qui, malgré son travail à la ferme, prenait soin de ses habits, commença à négliger son allure. On ne l'apercevait plus que le dos courbé avec une barbe de trois jours, toujours vêtu du même débardeur et du même chapeau de paille miteux. Quant à son travail, on voyait bien qu'il n'était plus autant concentré qu'auparavant. Il lui arrivait parfois d'être retard, ce que n'avait pas oublié de lui faire remarquer à plusieurs reprises M. Wilson.

C'est à ce moment-là que Will commença à se dire qu'il devait faire quelque chose pour son ami. Le porcher tenta alors tout ce qu'il put pour le sortir de sa mélancolie. Il lui fit savoir qu'il n'était pas seul dans cette épreuve et qu'il était là pour l'écouter si besoin. Il lui expliqua que partager sa souffrance, c'était aussi s'en alléger. Mais rien à faire, Will se heurtait à son mutisme. Même si le porcher paraissait un être rustre sous ses abords de paysan toujours habillé de ses éternelles chemises en lin blanches, de sa culotte marron, d'une veste dans des tons également bruns et marchant d'un pas malaisé avec ses traditionnels sabots. Toutefois, l'homme avait fait de brillantes études primaires qui auraient dû logiquement se prolonger si elles ne lui avaient pas été rendues impossibles à cause d'un coût trop élevé. C'est la raison pour laquelle l'homme s'attelait à lire tout ce qu'il lui tombait entre les mains, livres et journaux. Il avait ainsi appris par la presse qu'un nouveau thérapeute des âmes, le Dr Johnson, avait ouvert depuis six mois un cabinet à Coventry. Ce médecin était le premier de la ville à soigner les maux de l'esprit selon une méthode appelée « psychanalyse », une technique enseignée et mise au point par un neurologue autrichien, le Dr Sigmund Freud.

Grâce au téléphone du pub du village, Will avait pris rendez-vous à l'insu d'Henry auprès de ce thérapeute. Il finit par avouer à son ami son forfait mais curieusement, sa confession ne déclencha aucune

colère de la part de Tandey. Son mal-être était devenu si grand qu'il était prêt à essayer cette thérapie qu'on disait révolutionnaire. Henry, sans l'avouer, appréciait d'une certaine façon le souci de son ami et comprenait que celui-ci ne voulait que son bien. Il lui sut gré de ses efforts. Et c'est ainsi qu'un matin du 18 juillet 1925, Will et Henry empruntèrent la charrette de la ferme tirée par le brave Johnny, le cheval de trait, pour se rendre ensemble à Coventry, au numéro 8 de Spencer Avenue. Le voyage se fit dans un silence religieux. Deux heures de trajet furent nécessaires pour arriver à la ville et une bonne demi-heure supplémentaire pour atteindre le cabinet du Dr Johnson. Coventry était une ville ouvrière qui s'était développée à partir de son industrie automobile. L'impression de cité populaire se confirma quand ils traversèrent les quartiers ouvriers avec ses petites maisons de plain-pied aux murs de briques enduits à la chaux. L'alignement des habitats suivait la courbe de la route qui les séparait des dépendances collectives : clapiers, charbonniers et jardins. Les deux amis arrivèrent ensuite dans un quartier plus bourgeois où s'était installé le Dr Johnson. Son cabinet était situé à l'intérieur d'une maison en pierres à un étage avec une façade à colonnades. La porte d'entrée était surmontée d'un tympan en triangle. Will et Henry garèrent la charrette et sonnèrent pour signaler leur arrivée. Une jolie et jeune secrétaire aux cheveux blonds comme les blés vint leur ouvrir et les invita à patienter dans la salle d'attente. Cette dernière ressemblait plus à un petit salon avec son tapis ancien, sa table de merisier sur laquelle étaient posées des tasses à thé, ses banquettes aux coussins bleus et jaunes, le tout complété d'une table d'appoint en bois brut et de fauteuils à bascule.

Une petite demi-heure plus tard, le Dr Johnson reçut Henry en consultation. Il introduisit son patient dans une pièce au style sobre où se remarquait seulement la présence de deux chaises, d'un divan et d'un bureau. Derrière ce dernier étaient accrochés au mur deux portraits : celui du grand psychanalyste Sigmund Freud et de manière plus inattendue, celui de Ramsay MacDonald, l'ancien premier ministre et actuel chef du parti travailliste. Militant de gauche convaincu, soucieux des plus démunis, Johnson avait mis en place une tarification à la carte de ses services en faisant payer au prix fort ses patients issus de la bourgeoisie afin de permettre à la classe ouvrière et paysanne de bénéficier de ses soins à titre quasi gratuit. Ce qui expliquait que, malgré ses revenus modestes, un ouvrier agricole comme Henry avait pu obtenir un rendez-vous avec ce thérapeute.

Bien des confrères de Johnson, au contraire, refusaient de recevoir des patients modestes. Tel n'était pas le cas de cet idéaliste socialiste et freudien. Le médecin demanda à son patient de s'allonger sur le divan et le laissa ensuite lui conter son infortune. Le récit achevé, le Dr Johnson annonça à Henry que le travail d'analyse serait long et fastidieux. Il ne lui promettait rien mais l'assurait qu'il l'aiderait du mieux qu'il pourrait à se débarrasser de ce sentiment de culpabilité qui empoisonnait sa vie. Il lui expliqua qu'il lui faudrait revenir régulièrement discuter avec lui afin de travailler sur sa névrose. Son inconscient, fragilisé par le traumatisme de la guerre, avait repoussé trop longtemps la portée d'un acte qu'Henry considérait, à tort ou à raison, comme répugnant et indigne de son humanité. Pour Johnson, l'analyse consisterait à faire assumer à sa conscience le poids de cette culpabilité, à accepter son acte tel quel pour ainsi lui permettre de mener une vie – non pas sereine, cela serait illusoire – mais la plus normale possible. Rendez-vous fut donc pris pour une nouvelle consultation fixée à la semaine suivante. En attendant, le médecin invita son patient à noter toutes les angoisses qui lui traverseraient l'esprit ainsi que tous les rêves qu'il ferait au cours de la semaine à venir et qu'il se rappellerait.

Quand Henry rejoignit Will, ce dernier lui trouva un air un peu plus paisible et remarqua qu'à priori, il semblait satisfait de sa consultation. Tandey se proposa de conduire la charrette pour le trajet du retour. Avant le départ, Will acheta à un gamin le journal du soir. Alors qu'il lisait les dernières nouvelles, assis à côté d'Henry qui avait pris les rênes, ce dernier finit par jeter un coup d'œil discret sur une des pages intérieures qui traitait de l'actualité allemande. Il demanda à son ami de quoi il était question.

— Je ne sais pas si tu te souviens du coup d'État manqué mené à Munich en novembre 1923 à l'initiative du parti national-socialiste dans le but de renverser la démocratie allemande ? Son chef, un certain Rudolf Hess, avait été condamné à une peine légère malgré l'accusation de haute trahison. L'auteur de l'article explique qu'il a profité de son séjour en prison pour écrire un libelle indigeste, *Mein Kampf*, qui se trouve être un abominable brûlot haineux contre les Juifs, la démocratie et la France. Le journal annonce la sortie du livre aujourd'hui en librairie dans toute l'Allemagne.

— Tout ce verbiage haineux ne me dit rien qui vaille et cela m'inquiète, affirma Henry. Nous avons assez souffert comme cela de la folie des hommes lors du dernier conflit. Plus jamais ça ! Tu vois,

Will, en 1918, j'aurais préféré tuer ce Rudolf Hess plutôt que cet innocent soldat d'Adolf Hitler. Si nous n'y prenons pas garde, cet extrémiste serait bien capable de nous entraîner vers un nouvel affrontement meurtrier.

— Cesse de dire n'importe quoi Henry ! Les Allemands appartiennent à un peuple intelligent et pondéré qui vit désormais en démocratie. C'en est fini du temps de l'autocratie du Kaiser ! Comment veux-tu qu'une nation qui a donné naissance à de grands esprits comme Goethe, Heine et Kant puisse un jour plonger dans l'abîme en suivant un attardé antisémite comme ce Rudolf Hess ? C'est proprement impensable, mon ami !

Will avait raison. Henry s'en voulut d'avoir pensé un instant ainsi. Une pensée scandaleuse en soi. Encore ces fichues idées noires qui lui embrumaient l'esprit. Bien sûr que les Allemands ne se rangeraient jamais derrière une pareille vermine, se rassura-t-il. Que d'angoisse pour rien ! Il valait mieux qu'il se concentre sur sa propre guérison. Henry entendit le bruit d'une page qui se tournait. Will venait de passer à la feuille des sports. Et son visage retrouva la sérénité quand son ami commença à lui donner les derniers résultats des matchs de la première ligue de football. Henry s'enthousiasma quand il apprit que son équipe de football préférée, Manchester, avait remporté un match décisif contre Newcastle. Cette nouvelle lui fit oublier d'un coup toute pensée négative !

© Olivier Gaudefroy 2023

Romancier passionné d'Histoire, originaire d'Orléans, Olivier Gaudefroy est l'auteur d'une dizaine de romans et d'essais. Parmi eux : Hypatie l'étoile d'Alexandrie *(Arléa, 2012),* Cléopâtre l'immortelle *(Arléa, 2017),* Betty Robinson la première athlète olympique *(Jourdan, 2021) et* Flora Tristan une insoumise sous le Règne de Louis-Philippe *(Syllepse, 2022).*

Retrouvailles de sable

Brice et Romain Le Roux

Suite à la conférence de presse du 11 avril 1961 où le président de Gaulle affirme sa conviction que l'Algérie accédera à l'indépendance, les généraux Challe, Jouhaud et Zeller quittent la France et prennent le pouvoir à Alger dans la nuit du 21 au 22 avril. De retour d'Espagne, le général Salan les rejoint. Afin d'éviter que la bombe atomique ne tombe en de mauvaises mains, de Gaulle ordonne que l'engin, stocké dans le port d'Alger, soit acheminé en urgence à Reggane pour procéder au troisième essai nucléaire. Le putsch est un échec. Plusieurs centaines de militaires impliqués sont sanctionnés ou traduits en justice. Mais si le putsch des généraux, en 1961 à Alger, avait été couronné de succès ? C'est la voie qu'ont ici choisi d'explorer les frères Leroux, Brice et Romain, pour cette uchronie qui nous emmène en Afrique du Nord.

PÉNÉTRER DANS UNE ÉTUVE à ciel ouvert. Telle fut la sensation de Claude quand, à la sortie de l'avion, l'air chaud au parfum ambré lui sauta au visage.

Elle s'inséra dans la file de voyageurs et avança sur le tarmac de l'aéroport Maurice Challe jusqu'à un convoi militaire composé de deux jeeps et d'un bus. Quand son tour arriva, elle présenta son laissez-passer au soldat posté à l'entrée du bus, puis elle monta à bord, s'installa à la première place disponible et patienta jusqu'au départ, les yeux rivés sur un alignement de dattiers dans le paysage nu.

La Nouvelle Algérie Française. Lointaine. Secrète. Inaccessible… C'était pourtant bien là qu'elle se trouvait, après un vol de deux heures où une foule de pensées confuses s'étaient succédé sans relâche, lui interdisant de prendre une minute de repos à contempler le tapis brillant de la mer.

« Je suis là pour mon père », chuchota d'une voix fébrile celle qui venait de s'asseoir sur le siège voisin. C'était une femme d'environ soixante-dix ans qui serrait, crispée, son sac contre sa poitrine ; une de ces personnes pour qui parler était un moyen de canaliser l'angoisse…

« Moi aussi, répondit Claude avec un sourire embarrassé. Moi aussi. »

Avant de prendre la route du sud-ouest, le convoi gagna le centre d'Alger pour une visite éclair. Pendant près de deux heures, la basilique Notre-Dame d'Afrique, le boulevard des Libertés, la place Bugeaud, la

grande poste, la maison du Gouverneur et tant d'autres chefs-d'œuvre d'architecture se succédèrent, au son de la voix chantante d'un officier qui s'était improvisé, pour l'occasion, guide touristique.

Puis le convoi les conduisit aux ruines romaines de Tipaza qui surplombaient la baie en offrant un majestueux point de vue sur la méditerranée, après quoi il s'engagea dans les terres pour gagner le mémorial des cinq étoiles.

Imaginé par le général Jouhaud après les morts successives des généraux Challe, Zeller et Salan, le monument était l'un des plus remarquables du pays – et du continent. Inspiré du mausolée de la Valle de los Caidos dans lequel reposait le général Franco – le plus charismatique partenaire de la Nouvelle Algérie Française –, il s'agissait d'un lieu d'histoire, de mémoire et de recueillement. Chaque élément qui le composait, jusqu'au plus fin détail, avait vocation à rendre hommage au courage et à la clairvoyance des quatre hauts gradés sauveurs d'une Algérie française condamnée à la disparition par un état traître et un président de pacotille. Quatre statues en pied des généraux étaient érigées devant autant de mastabas, le tout faisant face à un immense bas-relief – plus grand que celui du mémorial confédéré de Stone Mountain – sur lequel se succédaient les représentations de l'histoire insurrectionnelle, de mai 1958 à la proclamation de la NAF en septembre 1961. D'après les dires de l'officier qui commentait la visite avec passion, soixante-dix mille ouvriers avaient travaillé sur un chantier pharaonique de dix ans et trois mois.

De la fenêtre du bus qui longeait lentement le bas-relief monumental pour permettre à chacun d'en saisir les détails et d'en mesurer pleinement la portée, Claude plongea le regard dans ces récits de pierre d'un monde ancien où la force et l'honneur étaient des valeurs supérieures. Dans la composition foisonnante qui faisait de multiples références à un passé qu'elle connaissait peu et mal, elle distingua néanmoins certains épisodes célèbres, telle la prise de l'arme nucléaire et de l'arsenal français aux mains des gaullistes, le retour d'Espagne du général Salan au commandement des escadrons de la nuit, ou encore la purge des renégats…

En fin d'après-midi, le bus s'engagea pour plus de vingt-cinq heures de voyage dans les terres arides de l'ouest. Claude s'enfonça dans son siège et ferma les yeux, la tête pleine des images héroïques du mémorial des cinq étoiles. Que restait-il de ce morceau d'histoire, des luttes menées et des espoirs qui avaient germé de tout le sang répandu ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle avait toujours envisagé cette période avec défiance, comme s'il s'agissait d'un terrain miné… Jusqu'à ce qu'elle apprenne, au lendemain de la signature du

traité de réunification, l'existence d'un père, porté disparu juste avant sa naissance et dont elle ignorait tout.

*

Les officiers s'étaient relayés pour conduire toute la nuit et le convoi avait parcouru près de mille cinq cents kilomètres sur les routes poussiéreuses.

Claude somnolait quand sa voisine lui tapota l'épaule et murmura :

« On arrive… Regardez… »

Elle leva la tête et contempla la plaine en contrebas. Fort Fouchet apparaissait dans l'immensité vide. C'était un de ces bâtiments de style typiquement colonial ; une structure géométrique à rempart, aux angles de laquelle se dressaient des tours basses et massives ; une forteresse, préservée par le désert, qui semblait émerger d'une époque lointaine…

Une demi-heure plus tard, Claude pénétrait dans une salle de réunion aménagée pour l'occasion en espace de réception. Le Capitaine chargé de la gestion du fort la salua d'une inclinaison du buste toute militaire, puis l'invita à prendre un rafraîchissement et à s'asseoir avec les autres. Quand tous les voyageurs furent installés, il prononça un bref discours, sans emphase ni fausse note, où il dressa un historique du site et du rôle stratégique majeur qu'il avait joué depuis sa construction, avant de faire part de sa fierté d'être le témoin privilégié de ces doubles retrouvailles :

« Celles, bien sûr, de vos familles, éloignées, déchirées par la guerre et la sécession depuis plus de soixante ans… Mais aussi celles de deux territoires qui, en se séparant, se sont isolés et appauvris l'un l'autre. Il aura fallu du temps, du travail et du bon sens pour voir enfin la Nation réunie. »

En conclusion, le Capitaine brossa un portrait flatteur de l'actuel Gouverneur de la NAF, l'homme qui avait ouvert la porte à la réunification, le grand sage qui, dans un geste d'apaisement et de bonne volonté, avait proposé de rendre à leurs familles des prisonniers gardés au secret depuis la sécession.

Mais personne n'était dupe. Derrière le coup de communication, derrière la mise en scène toute d'émotion et d'humanisme, la réunification n'était rien d'autre qu'un accord diplomatique et partisan de deux territoires aux doctrines enfin compatibles. La Nouvelle Algérie Française avait perdu, en près de vingt ans, tous ses alliés historiques. Ses capacités militaires s'étaient réduites, si bien qu'il était devenu impossible au régime de lutter efficacement contre les

organisations indépendantistes et de protéger les infrastructures stratégiques – dont les gisements de pétrole et de gaz. De son côté, la France avait porté au pouvoir, quelques mois plus tôt, une Présidente qui revendiquait sans complexe son affection pour l'ordre, pour l'usage de la force et de la peine capitale, et évoquait avec nostalgie le passé colonial de son pays… Les pièces du puzzle géopolitique avaient fini par s'emboîter, le plus naturellement du monde, faisant renaître un empire disparu appelé de ses vœux par une large majorité de citoyens.

Après avoir remis à Claude un bilan médical complet et une caissette d'effets personnels composée d'une alliance, d'une montre, d'un portefeuille et de quelques documents sans valeur jaunis par le temps, un jeune officier l'avait conduite à l'extérieur du bâtiment.

À l'ombre du mur d'enceinte, sur un banc de pierre blanche, un vieil homme était assis. Il regardait au loin, les mains posées sur les genoux, comme un enfant perdu dans ses rêveries. L'attendait-il ?

Claude s'avança lentement, essayant vainement de maîtriser les battements affolés de son cœur. Une mer et plus d'un demi-siècle d'ignorance la séparaient de cet homme, son père. Et maintenant qu'ils se retrouvaient à quelques mètres l'un de l'autre, elle ne savait ni quoi dire ni quoi faire, comme si une masse invisible et dense continuait de les tenir à distance.

Peut-être était-il possible de se moquer du passé, de se contenter du présent et d'enjamber le temps comme s'il s'agissait d'un vulgaire caniveau. Peut-être était-il possible de faire preuve de bonté, de compassion, de bienveillance. Peut-être. Mais dans son for intérieur, Claude n'en avait pas envie.

*

Vingt-quatre heures plus tard, les familles réunies s'étaient installées dans le bus. Le convoi s'élança sur la route en direction d'Alger et Fort Fouchet s'éloigna pour disparaître dans le nuage de poussière qui s'élevait au passage des véhicules.

Claude jeta un regard furtif à l'homme assis à ses côtés. Il n'avait pas décroché un mot depuis leur rencontre. Elle s'était pourtant montrée patiente, faisant tout son possible pour ne pas paraître intrusive. Elle s'était présentée succinctement, lui avait annoncé les raisons de sa présence et lui avait posé quelques questions en retour. Mais l'homme était resté plus silencieux qu'un bloc de pierre. Alors, en désespoir de cause, elle s'était laissée aller aux confidences, lui livrant ses souvenirs d'enfance, évoquant son adolescence, sa vie de jeune femme puis de femme, lui parlant longuement de sa mère, morte

une dizaine d'années plus tôt. Elle avait mis de côté l'embarras, l'incompréhension, la colère, tous les sentiments réels qu'elle nourrissait pour lui, cherchant à chaque fois la formule qui le ferait réagir et provoquerait le mouvement, même imperceptible, d'un sourcil ou d'une narine. En vain.

Le soir venu, elle consulta le bilan médical que l'officier lui avait remis. Il ne portait mention d'aucune dégénérescence ou maladie imputable à l'âge. Selon les conclusions du médecin en chef, son père de quatre-vingt-deux ans était en pleine santé, malgré soixante ans de détention au cœur du désert.

Alors pourquoi refusait-il toute communication ? Peut-être ne souhaitait-il pas remuer le passé, ce champ délaissé que le temps avait fini par rendre stérile. Peut-être aurait-il préféré ne jamais rentrer, mourir ici et ne pas subir ces retrouvailles de sable, aussi friables qu'insensées. Peut-être exprimait-il son refus par le silence et l'indifférence.

Qui était-il au juste ? Un fantôme, une ombre sculptée dans la violence et l'oubli ou juste un vieillard las aux portes de la mort ?

Porté disparu pendant la seconde bataille d'Alger, entre le 26 avril et le 5 juin 1961 – c'est ce que mentionnait le courrier officiel daté du 3 août 1961 –, il n'aurait pas dû survivre. *Porté disparu*. Une formule hypocrite que tout le monde comprenait… Car le premier gouvernement des généraux s'était attaqué sans pitié aux organisations indépendantistes et avait fait de même avec les renégats gaullistes, exécutant à tour de bras et agitant la menace nucléaire au moindre signe de riposte de la métropole ou de ses alliés.

Son père avait-il fait le mauvais choix par fidélité, faiblesse ou idiotie ? Pourquoi s'était-il laissé persuader que l'avenir de la France passait par l'indépendance de l'Algérie ? Pourquoi n'avait-il pas compris qu'une autre issue était possible ? Et pourquoi n'avait-il pas été exécuté ? Avait-il acheté sa survie en révélant certaines informations cruciales ? Avait-il trahi à la fois son pays et son camp ? Ces questions, la mère de Claude les avait ressassées à longueur de journée, maudissant le seul responsable de la sécession, celui qui avait accéléré la lente déliquescence de la France : de Gaulle, un héros décrépit qui n'avait rien compris, un lâche qui avait préféré couper le contact avec ses opposants plutôt qu'admettre ses fautes et quitter le pouvoir.

Le projet de réunification, la signature du traité, l'appel de la préfecture… Claude se remémora avec regrets ses dernières minutes d'ignorance, quand elle était rentrée des courses et s'était affalée sur le canapé, juste avant que le téléphone ne sonne…

Oui, elle avait milité pour le Rassemblement Nation Française et

voté pour la nouvelle Présidente. Oui, elle avait souhaité de toutes ses forces le retour d'une France plus forte, ambitieuse, conquérante et décomplexée. Oui, elle avait applaudi à l'annonce de la réunification… Mais elle n'avait pour autant jamais imaginé être concernée, de près comme de loin, par cette Histoire qui, comme se félicitaient certains, reprenait son cours normal.

D'aussi loin qu'elle se rappelait, son père avait toujours été un poids. Celui d'une absence, d'une colère, d'un dégoût. Un poids qui s'était considérablement alourdi depuis l'annonce de sa survie. Un poids qu'elle trainerait, impuissante et honteuse, jusque dans sa maison.

Elle était prise au piège. Contrainte de tendre la main à ce père imposé qui ne lui inspirait ni respect ni aucun autre sentiment bienveillant, forcée de jouer son rôle et d'accepter les conséquences, même intimes, d'un projet national qui balayait tous les enjeux personnels.

Claude jeta un coup d'œil circulaire aux familles avec lesquelles elle voyageait. Derrière les retrouvailles émues, violentes ou contrariées, derrière les regards lointains, nerveux ou assagis, se dissimulaient autant de vies accidentées contre lesquelles un présent inattendu était venu se heurter.

Elle n'était pas la seule à subir le moment. Et, contre toute attente, cette pensée banale la réconforta.

*

À la fin d'un voyage retour épuisant, le convoi fit une halte imprévue en périphérie d'Alger.

En guise de dédommagement et pour tourner la page à plus d'un demi-siècle de secret et de tension, le Gouverneur souhaitait offrir un présent à chaque famille. Avec la signature du traité de réunification et la clause de libre circulation des biens, certaines opportunités, jusqu'alors inconcevables, étaient rendues possibles…

Claude avait d'abord décliné, préférant rester seule et se dégourdir les jambes à l'ombre du bus. Et puis elle s'était laissée convaincre par l'enthousiasme de ses compagnons d'infortune, ces fils et filles de prisonniers survivants, ballotés, comme elle, par l'Histoire et ceux qui l'avaient écrite.

Un présent du gouverneur ? Après tout, pourquoi pas ? Et puis ne serait-il pas déplacé de refuser ?

Elle le prendrait Kabyle, décida-t-elle en arpentant les étals couverts de voilures où étaient alignés des dizaines d'hommes et de

femmes. Jeune. Fort. Bien fait. Et quand elle le regarderait travailler dans le jardin ou nettoyer la maison, elle se dirait qu'elle n'avait pas fait le voyage pour rien.

© Brice et Romain le Roux 2023

Brice et Romain Le Roux sont frères.

Maître de conférences en physique, Brice effectue ses recherches dans le champ des sciences de l'éducation et publie des articles scientifiques dans plusieurs revues spécialisées.

Cofondateur des Compagnies Le Rat Bleu et La Quatrième Caravelle, Romain a écrit pour le théâtre une dizaine de textes où il explore les passerelles entre l'imaginaire et le réel, entre l'intime et l'épique. Il a également adapté pour la scène Jules Verne, Marina Tsvetaeva, Homère ou Blaise Cendrars.

Passionnés de littérature et d'imaginaire, Brice et Romain écrivent à quatre mains nouvelles et textes courts.

L'ultime atome

Laurent Leleu

Entre le 14 et le 28 octobre 1962, la crise des fusées de Cuba plonge le monde dans l'angoisse d'une Troisième Guerre mondiale. Après plusieurs jours de négociation et d'escalade entre l'URSS et les États-Unis, un accord est finalement trouvé. Mais que se serait-il passé si quelqu'un avait vraiment perdu son sang-froid ?

LA GAMINE N'ÉTANT GUÈRE LOQUACE, on avait naturellement choisi Nancy pour prendre la parole le Jour des Morts. Comme tous les 4 juillet, l'abri débordait d'animation. Les cris de joie scandés tels des slogans résonnaient dans les couloirs des Communs. Arborant des fanions aux couleurs de la nation comme signe de ralliement, les plus jeunes galopaient jusque dans le moindre recoin du refuge bétonné, transmettant la fièvre patriotique à tous ses occupants. Le Privé restait pour l'instant inaccessible. Domaine réservé du gouvernement, de l'état-major et du Docteur, il n'ouvrirait ses portes qu'au début de la cérémonie officielle organisée dans la salle McNamara. On chanterait alors tous à l'unisson, la main sur le cœur, puis Nancy pourrait lire le petit texte qu'elle avait écrit en hommage aux défunts, morts pendant l'Apocalypse. Elle avait sué sang et eau pour trouver les mots justes, le regard bienveillant de M. Teach en guise d'aiguillon par-dessus son épaule, et n'était pas peu fière d'être arrivée à ses fins. Peu loquace, mais pas muette la petite.

Depuis 1962, l'an 1 du Grand Confinement, le 4 juillet était dédié aux festivités. Un moment solennel consacré à commémorer la mémoire de la catastrophe et à rendre hommage à ses victimes. Nancy était née bien après et n'avait pas connu le monde d'avant que les anciens décrivaient comme un éden où régnait le confort et l'abondance, les larmes aux yeux et la voix chevrotante. Le style de vie actuel n'en restituait hélas qu'une version appauvrie. Avec la Tsar Bomba, les Rouges avaient privé les occupants de l'abri de sa jouissance, initié l'escalade des représailles, réduisant le monde à un enfer contaminé par les poussières radioactives. Heureusement, le Docteur avait tout prévu. Il avait prédit que la réclusion durerait cent ans. Il avait conseillé le président, calculé les ressources nécessaires à la survie, planifié la construction de serres, de la ferme où étaient élevés les animaux destinés à l'abattage ou à la production de denrées

animales, sélectionné les élus en déterminant la proportion hommes/femmes idéale et insufflé le courage nécessaire à tous. Le Docteur leur avait appris à ne plus s'en faire et à aimer la Bombe ou, du moins, à en accepter les effets bénéfiques pour l'avenir. Le monde est une page blanche sur laquelle nous imprimerons notre mode de vie. Une Nouvelle Frontière au-delà de laquelle s'étendent des domaines où les compteurs Geiger ont été remis à zéro, des territoires où préjugés et ignorance sont désormais réduits à néant, pour le plus grand profit de la science et de la liberté. Le Docteur savait causer et capter son auditoire.

Nancy était venue au monde dans la cinquième décennie du Confinement et au moins quarante années devaient s'écouler encore avant la réouverture des portes étanches qui occultaient l'avenir. Un futur dont elle espérait apercevoir les prémisses.

Le moment de parler était arrivé sans qu'elle s'en rende compte, perdue dans ses pensées, répétant sans cesse les premiers mots de sa déclaration. La tâche serait rude, mais seuls les premiers pas coûtent. Dans les couloirs, les galopades s'étaient interrompues. La tension devenait palpable. Les gardes en uniforme d'apparat, casquette blanche immaculée vissée sur le crâne, chaussures cirées, guêtres impeccables, venaient de prendre position de part et d'autre de la porte plombée du Privé. Les verrous claquèrent dans leur logement, le panneau pivota et la foule entra, se dirigeant directement vers la salle McNamara, la plus grande du complexe, dans un mouvement déterminé. Sur le mur du fond, la bannière étoilée était déployée, juste derrière la tribune où était juché le gouvernement et l'état-major. Des petits hommes en complet noir, parfois un militaire. Nancy n'accorda pas grande attention à leur visage, le pupitre où elle devait prendre place occupant toute son attention. Mais, pas tout de suite. Son intervention devait être précédée des habituels palabres, discours des délégués du Commun à l'adresse du Privé, prière muette, hymne national chanté d'une seule voix. Forte, ne tremblant pas. Son instant de célébrité viendrait plus tard.

Comme tous les enfants nés au sein de l'abri, Nancy avait reçu toute l'éducation nécessaire à la survie. Ce qu'il convenait de faire en cas d'alerte – duck and cover – les diverses tâches à accomplir dans les serres et à la ferme pour maintenir un niveau suffisamment confortable d'autarcie et une foi inébranlable dans l'avenir. Elle n'avait jamais manqué d'amour de la part de sa mère, la quatrième épouse de son père, un technicien préposé à l'entretien. Ses nombreux demi-frères et sœurs fréquentaient la même école qu'elle et eux non plus ne manquaient sans doute pas d'attention de la part de leurs mères

respectives. Seulement, sa résolution vacillait depuis quelque temps. Un doute insidieux, presque rien, mais suffisamment tenace pour susciter le malaise et l'insatisfaction. D'aucuns auraient mis cela sur le compte de l'adolescence, cet âge ingrat ouvert à tous les excès d'irrationalité. Pourtant, elle se tenait bien droite, là, au sein de l'assemblée, dans sa petite robe blanche, copie conforme d'une tenue de Jackie, l'épouse de feu le président Kennedy, attendant le moment idoine pour prendre la parole et adresser son modeste hommage aux disparus, essayant d'être à la hauteur, de faire bonne figure. La tâche serait rude, mais seuls les premiers pas coûtent.

Des années plus tard, son père lui montra un papillon mort. Une créature diaphane aux ailes translucides frangées de noir. Il l'avait ramassé pendant l'inspection d'une conduite de ventilation, ne sachant pas comment l'insecte s'était retrouvé à cet endroit. Aspirant l'air du dehors, les évents de l'abri ne communiquaient pas directement avec l'intérieur. Tout un système de filtres veillait à son innocuité, éliminant tout risque de contamination par les poussières radioactives. Mais, le système n'était manifestement pas infaillible. Ce papillon était un signe de l'extérieur, un témoignage du monde d'avant plein de promesses, preuve que son intérêt pour la vie à la surface n'était pas une activité vaine. Bien au contraire, il alimentait sa soif d'absolu, son désir de braver la discipline pour s'affranchir des contraintes de l'abri et ainsi voir de ses propres yeux le monde extérieur.

— Tu peux le prendre, Nancy, chuchota son père. J'ai vérifié. Il ne présente aucune trace de contamination. La nature nous réserve bien des surprises, n'hésitant pas à nous offrir des cadeaux, en dépit de tout le mal que nous lui avons fait.

Le père de Nancy n'était pas coutumier des cadeaux. Dans l'univers confiné de l'abri, où la moindre ressource était chichement comptée, octroyer des largesses à autrui s'apparentait à un luxe. Les occasions d'exercer sa générosité étaient rares, se limitant à la transmission des mêmes biens échangés de génération en génération. Bien qu'il s'en défende, sa dernière fille avait toujours été sa préférée parmi ses nombreux enfants, le poussant à excuser ses manifestations de rébellion et à ignorer l'agacement qu'il ne manquait pas de provoquer chez l'adolescence face à une tendresse jugée encombrante. Et encombrant, il pouvait l'être. Pataud même. Nancy ne lui en voulait cependant pas pour ses démonstrations d'affection. Elle le voyait si peu, encore moins depuis qu'elle avait atteint l'âge de 16 ans. Aussi, ce matin-là, elle l'avait suivi sans méfiance, en dépit de son air de conspirateur.

Dans son souvenir, radio Liberty diffusait une émission consacrée aux dédicaces. Dean Martin susurrait dans le creux de l'oreille de tous, une romance sirupeuse qui engluait les sens et le cœur comme une bouffée mal digérée de guimauve. Elle l'avait suivi jusqu'à un local technique dont il avait ouvert la porte avec le passe accroché à sa ceinture. D'un geste, il lui intima de le suivre à l'intérieur avant de pousser le battant pour le refermer. Loin de l'attention d'autrui et des regards malveillants ou soupçonneux, il déposa dans la coupe de ses paumes ouvertes, le papillon extrait de l'armoire de maintenance où il l'avait celé. Comme une offrande. Le chétif insecte ne pesait rien. Un simple souffle aurait suffi à le projeter au loin. Il aurait été si facile de froisser ses ailes, si aisé de broyer son corps pour le réduire à une simple souillure entre les doigts. Bref, si simple de l'effacer de l'univers tangible avant d'y replonger pour retourner aux tâches et rituels du quotidien, dans l'attente du moment où la civilisation pourrait émerger de sa chrysalide bétonnée, libre de toute entrave, libre de proliférer et de conquérir cette nouvelle Frontière tant désirée.

En observant le papillon, Nancy ne put s'empêcher de repenser aux paroles de la Rumeur dont les échos troublaient la quiétude de l'abri. Un réquisitoire sinistre dénonçant les mensonges des autorités et affirmant que l'apocalypse nucléaire ne s'était pas produite. La Rumeur colportait le doute, distillait le venin de la sédition en clamant que les habitants de l'abri participaient à leur insu à une expérience dont ils étaient les dupes. Le film projeté dans les salles de classe pour attester de la véracité de l'événement n'était qu'un faux habile, réalisé pour accréditer la version du Docteur et des autorités. Le gouvernement et les militaires nous contrôlaient ainsi mieux et dans cent ans nous serions complètement conditionnés pour nous conformer à leur discipline. Nous serions à leurs bottes ! Nancy sentit le nœud de son ventre se resserrer.

Scrutant ses réactions, son père s'était approché doucement, lui pressant les épaules de ses mains calleuses. Il lui plaqua une bise au coin de la bouche, avant de s'écarter, un peu gêné par son geste spontané, mais en même temps soulagé du peu de réaction de l'adolescente. Il était pressé maintenant, un sentiment d'urgence se manifestant dans chacun de ses gestes. Une fébrilité inquiétante. Le soir même, Nancy savait qu'il devait retrouver sa sixième épouse dans l'appartement de courtoisie, une bimbo à la chevelure de la même couleur que le feu qu'elle avait au cul. Après l'avoir invitée à déposer le papillon dans l'armoire, il la poussa dehors. En claquant dans le chambranle métallique, le battant aggrava son malaise. Si les premiers pas coûtent, l'innocence est la première à en pâtir.

Monsieur Teach passait dans les rangs pour observer le fruit des cogitations des élèves. Le thème de la rédaction ne suscitait de la part de Nancy qu'un intérêt poli. Le 4 juillet lui paraissait loin. Une autre vie, dans un univers parallèle. Son esprit vagabondait ailleurs, explorant des potentialités interdites. Privilège de l'âge. « Pourquoi les États-Unis domineront-ils un jour à nouveau la surface de la Terre, nouvelle Frontière de la Liberté ? » Majuscules y comprises. Que répondre à cette question ? Pour le gouvernement, sortir de l'abri dans un monde purgé de la radioactivité résiduelle provoquée par les retombées était une évidence. Repeupler la planète avec des petits Américains convaincus de la supériorité de leur mode de vie une mission sacrée. Et installer leur domination sur le monde une certitude. À la condition que ces salopards de Rouges n'aient pas organisé aussi la reconquête de la surface à partir d'un abri identique au leur. Dans cette éventualité, le Privé disposait d'un véritable arsenal prêt à être utilisé pour se défendre. Si vis pacem…

Pourquoi alors la Rumeur trouvait-elle autant d'écho dans son esprit ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Nancy devait être une mauvaise Américaine pour accorder foi à ces affabulations. La petite musique du doute accomplissait pourtant son travail de sape, inexorable. Elle laminait les ultimes éléments de langage inculqués depuis son enfance. Que voulez-vous ? Quand on a un cerveau, on l'utilise. Et quand on forme trop bien sa jeunesse, il faut s'attendre à la voir retourner les armes de la critique contre ces propres instructeurs.

La Rumeur disait que tout n'était que fumisterie. La crise des missiles de Cuba, la Tsar Bomba, le plan du Docteur, la décision de préserver la meilleure part de la nation américaine pour préparer l'avenir. Tout cela n'était qu'un moyen de contrôler la population de l'abri, de tuer dans l'œuf toute forme de contestation jusque dans la cellule familiale. Pas vraiment le genre de réflexion à confier sur une copie d'exercice. Monsieur Teach n'aurait pas vraiment apprécié. D'ailleurs, il fronçait les sourcils, sans doute pas dupe du manège de Nancy. Autant crever l'abcès, elle leva la main.

— Monsieur Teach, puis-je poser une question ?

— Ce n'est pas le moment le plus approprié Nancy, mais je t'écoute.

Les doubles foyers de l'enseignant semblaient la viser. Elle ne se dégonfla pourtant pas.

— Depuis l'enfance, on nous apprend que la crise de Cuba a été le déclencheur d'un processus d'escalade aboutissant à la Troisième Guerre mondiale. On nous dit aussi que les Rouges avaient conçu un

dispositif de riposte nucléaire automatique. Que leur intention était d'éradiquer toute vie biologique de la surface de la planète avec les retombées radioactives de ces armes surpuissantes.

— C'est l'exacte vérité Nancy. Où est le problème ?

— Ben justement. Et si tout cela n'était qu'un mensonge, élaboré pour nous contraindre à vivre sous la coupe du gouvernement ? Nous forcer à accepter sa discipline ? Je veux dire, après tout, on n'a aucune preuve de la fin du monde. Moi-même, comme je n'étais pas née à l'époque, et c'est le cas de tous dans la classe, je n'ai pas connu la vie d'avant et je ne peux me fier qu'aux témoignages des plus anciens.

Monsieur Teach soupira, retirant ses lunettes pour se frotter les yeux. La fatigue, sans doute. Dans la salle, tout le monde patientait, s'attendant à la voir sanctionnée pour son impertinence, non sans un plaisir pervers de la part de ceux qui ne l'appréciaient pas. Ils étaient légion, ruminant leur rancœur dans les conciliabules pendant les interclasses, lui jetant des coups d'œil dégoûtés, le sous-entendu dégainé, prêt à jaillir sous la forme d'une remarque anodine mais assassine.

Après un instant de réflexion, monsieur Teach reposa ses loupes sur le nez, toute son attention concentrée sur sa petite personne comme en témoignaient les pupilles dilatées par la correction de ses verres. Il avait l'air agacé, limite froissé dans sa capacité à transmettre l'American Way of Life à dose homéopathique. Sans douleur et sans contre-indication fâcheuse, du genre à vous pousser à devenir désaxé. Par principe, par opposition ou juste pour le plaisir de la contradiction stérile. Il faut que jeunesse se passe, mais sans trop de bruit, sans débordement subversif, juste la dose convenable d'immaturité, de transgression, avant de rejoindre le troupeau des bénis oui oui.

— Nancy, je vais être pédagogue, après tout c'est ma mission. Les prémisses de ton raisonnement échappent à la raison. Elles induisent la fausseté et te font aboutir à des conclusions erronées. À vrai dire, tu poses en préalable le fait que le gouvernement nous ment et la psychose qui en résulte te fait occulter les preuves à notre disposition.

— Vous pensez au film composé à partir des archives de la période précédant le confinement ?

— Exactement. Moi-même, je le confesse sans honte devant vous tous, je n'ai pas connu le monde d'avant, mais je t'assure que les images qui nous en restent sont suffisamment éloquentes. Le climat de paranoïa qui prévalait entre les deux blocs, la course aux armements en dépit de la volonté de Robert McNamara et du président Kennedy de revenir à une politique de riposte plus graduée, les coups de force des Rouges en Corée, à Budapest, Prague, les faits sont suffisamment

tangibles pour résister à la critique et au doute. Que cela ait débouché sur la Troisième Guerre mondiale est certes déplorable, voire dramatique pour les milliards d'êtres humains qui sont morts, et ne parlons pas de l'extinction des principales espèces animales et végétales, mais c'est le résultat funeste du climat de l'époque. Nous en payons le prix aujourd'hui. Préparons-nous à un avenir sous de meilleurs auspices pour renouer avec le cours naturel de notre destinée manifeste, sans oublier de tenir compte des leçons de l'histoire.

Nancy ne s'avoua pourtant pas vaincue par l'argumentation raisonnable de son professeur

— Et si ce film n'était qu'un faux grossier, une contrefaçon de la réalité destinée à nous faire accepter la situation présente ? Quand il n'y a pas d'alternative, il est plus aisé d'imposer ses propres choix, non ? »

— Que veux-tu dire Nancy ?

Elle l'avait bien énervé, les signes ne la trompaient pas. Sa voix se faisait plus insidieuse, la menace sous-jacente de l'exclusion de classe planait, plus redoutable qu'un Minuteman. Comme un missile dans son silo, son devenir ne tenait que dans la faculté de monsieur Teach à désamorcer le processus d'escalade.

— Tu ne fais tout de même pas allusion à cette rumeur ridicule ?

Il avait le doigt sur le bouton de mise à feu. La trajectoire que sa question avait impulsée s'acheminait vers la destination fatale. Le bureau du directeur.

— Tu es intelligente Nancy, certes très discrète et introvertie, mais intelligente, c'est certain. Tu ne peux pas savoir que ces propos sont séditieux.

Fin de la conversation. Le point limite était atteint. C'est le premier pas qui coûte… avant le grand saut dans l'inconnu.

Au détour d'un corridor, sur le chemin entre les dortoirs qu'elle partageait avec ses demi-frères ou sœurs et la salle de classe, les haut-parleurs de l'abri se mirent à crachoter une toux grasse, expectorant leur refus à continuer de diffuser le Rum and Coca-Cola des Andrews Sisters. Nancy fredonnait le refrain des insupportables sœurs, histoire de rompre la monotonie bétonnée du trajet accompli en trottinant, solitaire comme tous les jours, seul plaisir qu'elle s'accordait dans l'espace surpeuplé du Commun en se levant très tôt le matin. Elle se remémorerait longtemps les circonstances de l'incident technique, sa surprise après l'interruption de la scie perçante du trio à la sororité exacerbée. Le souffle asthmatique de la membrane du haut-parleur

précédant la voix caverneuse inconnue. Le timbre grave et la gouaille manifeste de l'orateur, celui adopté par un individu revenu de tout et n'ayant plus rien à perdre. Mais surtout, ses paroles insensées, celle d'un malade mental, comme les autorités le diraient plus tard. Un déséquilibré rendu fou par l'enfermement ou l'empoisonnement de ses précieux fluides vitaux.

— Salut les gens ! Appelez-moi la Rumeur, vous savez la petite voix que vous entendez dans un coin de votre caboche. Celle qui vous souffle ces mauvaises pensées le matin dans votre dortoir lorsque vous vous réveillez après une nuit sans rêve pour rejouer la même journée de merde. Désolé de déranger votre routine, mais la nuisance sera de courte durée, je vous le garantis. De toute manière, les grosses têtes du Secret doivent déjà téléphoner à la sécurité par tous les canaux possibles pour exiger de me couper la chique. Et, peut-être même la tête. Couic ! Héhé… Bref, lâchez tout. Le honky tonk enjoué de Hank Williams, la propagande de Radio Liberty, le récit édifiant du monde d'avant. Ouvrez en grand vos oreilles. Ce que vous allez entendre, c'est de la nitroglycérine en barre, pas du bébé Cadum qui fait la peau douce.

— On vous ment ! Depuis des dizaines d'années, on entretient l'illusion que la Troisième Guerre mondiale a éclaté ! Que toute vie à la surface est devenue impossible à cause des retombées radioactives de la Tsar Bomba et ses sœurs fatales ! Heureusement, nous avons le bon Docteur de notre côté. Il a pensé à tout. Dans une cinquantaine d'années, on pourra repeupler la Terre avec de bons petits Américains éduqués dans la discipline et la liberté du Way of Life. Il suffit juste d'attendre, de prendre son mal en patience, de suivre en toute confiance le plan établi par le Docteur, une bouteille de Jack Daniel's étiquette rouge à portée de main. Ouais !

Des cris retentissaient maintenant dans l'abri. De l'endroit où elle se trouvait, Nancy apercevait plus loin, à l'intersection avec un autre couloir, des hommes en uniforme courir, l'arme à la main. Un ingénieur en chemise blanche amidonnée, cravaté comme il se doit, la bouscula en passant précipitamment. Accompagné de techniciens affolés, il donnait des ordres, indiquant les portes à déverrouiller pour accéder aux locaux techniques et aux couloirs de maintenance de l'abri. Ils semaient la confusion et la pagaille au lieu de ramener le calme, échangeant des injonctions contradictoires pour masquer leur panique.

— Foutaise ! Tout ce baratin n'est que foutaise ! Ouais, vous m'avez bien entendu. On vous manipule. Vous êtes des rats de laboratoire dans un labyrinthe sans issue, le fruit d'une expérience tordue de services très secrets. Du Milgram puissance mille afin de tester la faculté d'obéissance de l'être humain et sa résistance dans les

conditions d'un confinement de longue durée. De très longue durée. Les grosses têtes qui nous gouvernent s'y entendent bien pour avoir toujours un coup d'avance dans la partie d'échecs les opposant aux Rouges. Dans le monde de la guerre impossible et de la paix impensable, l'équilibre des forces est éternel, mais il reste à la merci d'un imprévu.

L'agitation redoublait sans apparemment aboutir à un résultat probant. Nancy avait repris son cheminement, abandonnant le trottinement pour un pas plus feutré, à l'écoute de la Rumeur, comme la voix inconnue voulait qu'on l'appelle. Les mots se gravaient dans son esprit, nourrissant ses propres doutes, accroissant son ressentiment et son désir d'émancipation. Comme de nombreux adolescents de son âge, elle aspirait en effet à autre chose. Plus de liberté, plus d'autonomie, plus de responsabilités, plus d'attention de la part de son père. Autre chose que ce destin balisé, entre les quatre murs de l'abri. À une époque différente, elle aurait peut-être rêvé au bal de fin d'année, dévisageant les cavaliers potentiels dans sa classe, tout en choisissant sur catalogue la robe et les souliers vernis qui la feraient paraître irrésistible. Mais, à cet instant, elle pensait surtout à un papillon.

Au lieu de bifurquer vers les salles de cours, elle pénétra dans le foyer, s'affalant dans un fauteuil club près d'un poste de télévision éteint. La Rumeur continuait de débiter à flot continu ses piques à l'encontre du Privé, intarissable. Des militaires traversaient la pièce sans la regarder, meublant les lieux de leur agitation martiale. Kakis sur fond gris, ils obéissaient aux ordres aboyés avec la résolution d'une colonie de fourmis alertés par des phéromones d'alarme.

— Vous pensez tout savoir, hein ? Manipulation ! Les Anciens vous décrivent le monde d'avant avec les yeux d'une amante déchue. On les a sélectionnés pour participer à l'expérience, on les a formés au pire, conditionnés pour agir sans réfléchir, puis on les a trompés en leur faisant croire qu'il était advenu. On vous gave dès le plus jeune âge avec un film d'archive sur la crise des missiles. Fiction ! C'est Stanley Kubrick qui l'a réalisé pour le compte du gouvernement et des services secrets. Même le bon Docteur est un acteur. Si vous êtes attentifs, vous le verrez à plusieurs reprises, grimé de différentes manières, puisqu'il joue plusieurs rôles. Seul le Privé connaît la vérité.

L'écran éteint du téléviseur reflétait les néons blafards du plafond. Leur bourdonnement couvrait peu à peu les éructations de la Rumeur sans pour autant affaiblir le poison des mots. Est-ce qu'un papillon bourdonnait en volant ? Non, la mouche bourdonnait ou plutôt vrombissait en volant. Mais, le papillon ? Quel bruit faisait-il ?

— Ils nous observent et agissent sur notre devenir, se livrant aux ajustements nécessaires pour mener leur expérience à son terme. Ils sont le véritable ennemi. Révoltez-vous ! Rejetez les œillères avec lesquelles ils vous assujettissent ! Ne vous montrez plus co…

La phrase resta en suspens, amputée de sa fin. Le son dans les haut-parleurs avait enfin été coupé par un technicien plus réactif que les autres. Mais, enfoncée dans le cuir râpé du fauteuil club, l'esprit de Nancy avait largué les amarres, concentré sur l'espoir d'avoir un jour réponse à ses questions.

Le matin restait le moment le plus calme du jour. Dans les couloirs, éclairés de loin en loin par quelques veilleuses, on croisait peu d'habitants, des silhouettes furtives pressées de rentrer chez elles ou de prendre leur service, quelque part au sein des multiples niveaux du Commun. La majorité de la population se reposait encore, reproduisant le cycle routinier du monde d'avant, du moins une simulation convaincante de celui-ci.

La veille au soir, en guise de réconciliation suite à une énième dispute, Nancy et son père avaient regardé une comédie de Frank Capra. En famille, avec sa mère à la cuisine pour préparer le pop-corn. Ce n'était pas tous les jours que la quatrième épouse avait le droit au grand jeu. Appartement de courtoisie et tout le tralala ! De quoi susciter la jalousie de ses coépouses. Mais, pour la fille préférée à son papa, toutes les privautés lui étaient permises.

Profitant de l'absence de celui-ci, parti vaquer à ses ablutions matinales, une serviette nouée autour de la taille, Nancy avait subtilisé le passe attaché à la ceinture de son uniforme. Sa mère s'activait à la cuisine, faisant cuire les œufs et le bacon, parfaite image domestique du Way of Life. Sans tarder, elle sortit de l'appartement, se dirigeant vers l'accès le plus proche du réseau de maintenance de l'abri.

Les lieux lui donnèrent l'impression de pénétrer dans un univers parallèle. Une twilight Zone à portée de porte. Dans le dédale des conduits de ventilation et des passages techniques, elle entendait le hoquet mécanique des générateurs électriques alimentés par la pile atomique. Le cœur de l'abri qui palpitait derrière les parois en plomb et en béton armé de son enceinte de confinement. Ce monstre silencieux avait annihilé le passé, il menaçait leur existence présente et il garantissait de l'énergie pour l'avenir. On ne cessait de lui asséner depuis l'enfance cette triade funeste. Elle en connaissait les termes par cœur.

Après un tournant, une seconde porte lui bloqua le passage. Elle l'ouvrit sans problème avec le passe subtilisé à son père. À une volée

de marches succéda un couloir technique encombré de câbles et de tubulures couleur rouille. Puis, l'ascension commença vraiment. Plus d'une centaine de mètres d'un puits à la verticalité rompue par seulement quelques paliers métalliques, disposés en surplomb sur des entretoises cimentées dans les parois, les rares ampoules poussiéreuses diffusant une clarté maladive.

Nancy n'économisa pas son énergie. La peur d'être surprise et raccompagnée vers le Commun lui tiraillait le ventre. Elle jeta toutes ses forces dans cette ascension, poursuivie par l'écho de ses pas sur les échelons. La nouvelle porte au sommet de l'échelle ne résista pas longtemps à son passe, lui permettant d'accéder à un réduit aux murs peints en rouge. Une vague odeur chimique l'accueillit sur le seuil. Elle aperçut plusieurs combinaisons brunes, suspendues à un rail par des crochets, comme des mues abandonnées par une forme de vie mystérieuse. Les néons au plafond s'étaient allumés automatiquement dès son entrée, dévoilant un nécessaire de décontamination, mais aussi d'autres objets dont l'usage lui échappait. Une lourde porte boulonnée lui faisait face. Elle en manipula le lourd volant, non sans difficulté, pour l'ouvrir, découvrant un réduit encore plus étroit condamné par une seconde porte. La pièce suivante faisant office de sas, il lui fallut procéder à plusieurs essais avant d'en comprendre le mécanisme. Derrière l'ultime rempart de l'abri se dessinait dans l'obscurité un tunnel creusé à même la roche, dont les parois rugueuses attestaient d'un autre usage, à une époque plus ancienne. Peut-être une mine ? Elle suivit la pente montante, la conviction que la sortie était proche renforcée par un courant d'air.

Au sortir de la galerie, elle déboucha dans un vallon étroit occupé par la broussaille. Des épineux et des arbustes aux branches crochues au milieu desquels elle se fraya un chemin difficilement, s'écorchant plus d'une fois. La pente naturelle du ravin la poussait à redoubler d'efforts pour s'extraire de la végétation indisciplinée et hostile. Après un combat incessant contre la végétation où elle ne récolta que maintes écorchures, les versants du vallon finirent par s'évaser, cédant la place à un espace vierge ou presque. Devant elle, les vagues s'écrasaient sur la grève, déposant une laisse de bois mort et d'autres débris indescriptibles. Le ciel et la mer uniformément gris se confondaient, brouillant les perspectives de l'horizon. Elle commença à longer le rivage, à main gauche, plus par hasard que par préméditation, ses pas imprimant leur marque dans le sable. Arrivée au bord de l'anse dessinée par la plage, elle dut à nouveau batailler pour escalader le promontoire qui occultait le paysage de sa masse rocheuse. Et derrière…

Sur la plage balayée par les vagues de la mer tumultueuse, une silhouette tronquée et tordue gisait sur le sable. En dépit de l'outrage des intempéries, Nancy la reconnut immédiatement. Et pour cause, sa photo figurait en bonne place dans la salle de classe. Sur son lit de détritus abandonnés par le ressac, le visage défiguré par les coulures de vert-de-gris, les branches de sa couronne en berne, Miss Liberty était pourtant presque méconnaissable. Elle dévisageait Nancy en silence, affichant une réprobation muette. La vérité lui apparut enfin dans toute son ampleur. Les criminels ! Ils l'avaient fait. Ils les avaient vraiment fait sauter, leurs bombes !

© Laurent Leleu 2023

Né en 1970, Laurent Leleu vit en bord de mer, entre galets et falaises. Ayant étudié l'Histoire, qu'il enseigne un petit peu, son goût pour la Science-fiction l'a porté naturellement vers l'uchronie et ses déclinaisons ludiques du passé. Sous des pseudonymes inspirés par Philip K. Dick et Joseph Heller, il sous-marine dans le fandom depuis vingt ans, tenant un blog à cette adresse :
https://yossarianblogdotcom.wordpress.com/

JFK, deuxième mandat

Jean-Pierre Mahé

Et si, le 22 novembre 1963, la voiture de Kennedy avait été équipée d'un toit en plexiglas blindé ? Et si, après avoir effectué un second mandat, le Président américain avait décidé de dicter quelques notes sur les moments clefs de ce second mandat ? Peut-être auraient-elles revêtu la forme qui suit.

22 NOVEMBRE 1963, une journée au Texas

La journée était magnifique, une journée d'hiver que le soleil avait daigné chauffer de ses rayons les plus lumineux. J'étais accompagné de ma jeune épouse, toute de rose vêtue. On lui offrit, à la descente de l'avion, un magnifique bouquet de fleurs. Comme à chaque fois, elle était splendide, souriait, émerveillait les journalistes. Son visage mutin avait conquis en quelques minutes notre entourage et je sentais que tout le monde murmurait autour de nous. Avant de monter dans la limousine, j'ai exigé que l'on mette un toit de sécurité en verre, et vérifié le parcours que prenait le convoi. Le chauffeur a ouvert la portière, et nous nous sommes installés confortablement. Au moment où le cortège s'élançait, nous avons ouvert le mini bar, entre les deux sièges, et avons plaisanté sur la charmante attention que nos hôtes avaient préparée : un Bloody Mary pour moi et pour elle, un jus de carotte, sa boisson préférée. J'ai échangé avec elle quelques propos sur la santé des enfants, sans insister, car elle se mettrait à penser à sa fausse couche et son visage s'assombrirait. Elle a fait semblant de me remercier de ma délicatesse, et a salué la foule, nombreuse, pressée sur les barrières le long de la route. Jamais blasée, elle s'est enthousiasmée devant les jeunes filles colorées qui l'interpellaient et a répondu vivement à leurs appels. Les enfants agitaient des petits drapeaux et jetaient des fleurs vers nous, que malheureusement notre escorte écrasait sans délicatesse. Contrairement à son habitude, le gouverneur Connally, assis devant moi, était conquis par la liesse qui éclairait son visage habituellement trempé de tristesse. Il a même taquiné gentiment sa femme à qui, depuis longtemps, il n'adressait pourtant que des reproches, notamment sur le mauvais goût de ses tenues. Il s'est retourné vers moi et, triomphant, m'a glissé : « Vous voyez, Monsieur le Président, ici les gens vous aiment. » À la sortie de la ville, au moment où la

Lincoln empruntait le grand boulevard qui irrigue les bâtiments industriels et marque la fin de la ville de Dallas, j'ai ressenti un soulagement que tout se soit si bien passé. J'ai juste entendu quelques claquements sur le toit en verre blindé de la limousine, et nous avons blagué sur les oiseaux inconscients qui osaient s'attaquer à notre voiture. Par la portière, j'ai noté une légère agitation, et j'ai remarqué un homme entre deux âges avec une petite caméra portative. Je me suis promis de m'en faire livrer une au plus vite. Une fois le boulevard passé, quand la foule a disparu, j'ai demandé au chauffeur d'accélérer la cadence pour arriver à temps à la conférence de presse. Les motards de l'escorte ont actionné leurs sirènes, et le convoi a avalé à grande vitesse les kilomètres restants jusqu'à la résidence du gouverneur. En route, il m'a brossé le portrait des journalistes les plus mordants, ceux qui ne vous lâchent pas. Nous avons évoqué la situation de l'État, la crise de l'immobilier, le recul du prix du pétrole, et tout autre sujet probable des journalistes texans. La voiture a stoppé sa course exactement devant le tapis rouge. Précédé du gouverneur, j'ai pris la main de Jackie, et nous avons escaladé le grand escalier en marbre de la résidence sous les crépitements des flashs. La conférence a été musclée mais est restée courtoise. La présence de ma femme à mes côtés a sans doute freiné les ardeurs des journalistes les plus agressifs. Après le repas avec les officiels, nous avons donné le coup d'envoi d'un grand bal. La soirée a été magnifique, et ce, une fois de plus, grâce à la fine intelligence de la femme qui m'accompagne. J'ai pensé que nous avions fait un pas énorme au Texas alors qu'on avait essayé de me convaincre de renoncer à ce voyage. Le lendemain, nous sommes repartis sereins vers l'aéroport. Tandis que nous empruntions la passerelle, un orchestre jouait Yellow Rose of Texas. « Pas forcément du meilleur goût pour un président des États-Unis, mais ce fut le seul faux pas de cette visite », ai-je pensé. Une fois bien assis dans l'avion, mes conseillers sont venus me dire qu'on avait tiré sur la voiture et que la police avait arrêté un homme, aussitôt abattu alors qu'il tentait de s'enfuir. J'ai donné des consignes pour que ceci reste secret.

27 juillet 1964, ma décision de retrait du Viêt Nam

Ce matin-là, j'avais accepté une demande d'audience du général Westmorland et de Johnson, le Vice-Président qui m'avait conseillé de le rencontrer. Westmorland avait combattu contre les nazis, c'était un valeureux soldat et il avait la confiance des officiers, car il avait dirigé l'Académie militaire de West Point. Dans le Bureau ovale, j'ai réuni McNamara, le Secrétaire d'État à la Défense, John McCone, le chef de la CIA, Wheeler, le chef d'État-Major, Johnson et donc Westmorland.

Le sujet du jour concernait l'augmentation de l'engagement au Viêt Nam où nous avions alors quelques centaines de conseillers et de formateurs. Je savais que Johnson et Westmorland allaient réclamer une intervention directe, mais je n'avais aucune intention de recommencer la guerre de Corée, quand les divisions de MacArthur avaient été prises au piège par les va-nu-pieds de Mao. Nous nous sommes assis autour de mon bureau, sous l'œil d'Abraham Lincoln. Les nurses ont raccompagné John Junior à la salle de jeux et les discussions ont commencé. J'avais préparé le débat : j'aurai Westmorland, Wheeler et Johnson contre moi, McNamara et McCone de mon côté pour faire contrepoids. J'aimais McNamara, même si je n'étais jamais sûr de ce qu'il mijotait derrière ses lunettes d'étudiant et ses complets mal ajustés. J'étais heureux de l'avoir débauché de son poste de chef de la Ford Company. À la Maison-Blanche, on l'appelait la fusée tant il réfléchissait vite, certainement trop pour les esprits lents de notre administration. McCone n'était pas mal non plus, et surtout plus fiable qu'Allan Dulles, qu'il avait remplacé. Dulles était le spécialiste des coups bas, le coup d'État au Guatemala et la préparation de l'invasion ratée de Cuba n'étant pas des moindres. J'ai invité LBJ (Johnson, note de l'auteur) à lancer la discussion. Il y est entré avec passion, en défendant ce qu'il appelait alors l'Ambition Vietnamienne :
« Monsieur le Président, on ne peut pas permettre que le Sud Viêt Nam tombe sous le contrôle des c. de rouges, nous avons les moyens de les endiguer. Les Russes ne bougeront pas. Depuis l'affaire de Cuba, ils n'oseront pas se mettre dans nos pattes… », et toute autre sorte d'arguments de ce genre.

Je l'ai laissé parler. Je savais que Johnson apprenait ses textes par cœur, mais quand il s'agissait d'argumenter, il ne restait plus rien de lui. Westmorland était d'un autre niveau. Un vrai soldat. Il faisait appel au patriotisme, à nos blessures réciproques, à la fierté américaine, au péril communiste… Comme moi, il souffrait du dos, et devait faire appel à des cocktails de médicaments pour se tenir debout (C'est Max Jacobson, mon médecin, qui me l'avait dit.) Il se leva plusieurs fois pour soulager son dos. J'avais du respect pour lui, mais il était très lié à Boeing qui, nous le savions, cherchait une opération d'envergure pour tester son nouveau bombardier, le B52. Après l'intervention de Westmorland, j'ai demandé une suspension de séance pour aller me reposer un peu. Je suis allé m'allonger sur un divan, installé dans une salle à côté du Bureau ovale, j'y venais pour chercher l'inspiration et soulager ma colonne vertébrale. À mon retour, McNamara était en grande discussion avec Johnson. Tout le monde s'est levé à mon entrée puis, comme à son habitude, McNamara a pris la parole, il a été brillant.

Au début, il a flatté la position de Johnson qui souriait, content d'avoir été entendu. Mais après quelques minutes, il a retourné un à un les arguments qu'il avait exposés pour nous prouver que l'engagement de soldats au Viêt Nam serait une colossale erreur, un bourbier duquel les États-Unis mettraient des années à sortir. McCone a ensuite enfoncé le clou en disant que, dans cette affaire, il valait mieux rester sous la surface avec des conseillers et des opérations spéciales plutôt que d'engager des troupes au sol, surtout à un moment où on pourrait avoir besoin de défendre l'Allemagne ou la Turquie contre les Russes et ses supplétifs. J'ai terminé la réunion en demandant à Johnson et Westmorland s'ils avaient quelque chose à ajouter. Je voyais la déception sur leurs visages. Johnson tremblait de dépit. J'ai retenu McNamara pour finaliser une position. J'ai accepté de demander au Sénat plus de crédit pour la CIA, afin qu'elle liquide quelques meneurs vietnamiens avant que nous nous retirions. Nous avons décidé de négocier avec les Russes pour qu'ils ne fournissent plus de soutien aux Nord-Vietnamiens, et qu'ils cherchent avec nous une sortie honorable. Ne voulant pas laisser le champ libre aux Chinois, ils y avaient autant que nous intérêt. Le soir même, il y avait une réception pour célébrer la fin de la guerre de Corée. Devant les veuves, les orphelins, les soldats amputés, j'ai su que nous avions pris la bonne décision…

22 janvier 1965, un après-midi avec le pasteur Martin Luther King

J'avais invité le pasteur King pour un après-midi de détente à notre résidence de Hyannis Port, un jour après le discours d'investiture de mon deuxième mandat. Depuis la manifestation sur les droits civiques, le pasteur King était mon ami, et encore plus celui de Bobby (mon frère, note de l'auteur) avec qui il parlait pendant des heures. Le pasteur est arrivé à trois heures, exact comme à son habitude. Toute l'assistance l'attendait. Parmi elle, de nombreuses étudiantes du MIT (Massachussetts Institute of Technology), rêvant de rencontrer enfin notre brillant orateur. J'avais l'impression que depuis son fameux « I have a dream », nombreuses étaient nos compatriotes qui seraient heureuses d'avoir un rêve avec lui. King a fait le tour des invités. Il arborait un petit sourire discret. Il avait la discussion facile, surtout avec les jeunes femmes, on le disait du reste très galant, voire plus. Il était légèrement parfumé, très bien habillé. Il s'est assis sur un divan, et aussitôt un cercle s'est formé autour de lui. MLK parlait doucement, très pédagogue, répondant doucement aux questions sur les manifestations pour les droits civiques, sur les excès de Nation of Islam et l'agressivité de Malcom X. Au bout d'une heure, j'ai dû interrompre le pasteur pour un entretien privé. Il était inquiet concernant la

possibilité de mettre fin à la ségrégation. Il revenait sans arrêt sur sa crainte d'un sabotage de la part de Hoover (le directeur du FBI, note de l'auteur) dont il savait qu'il échappait à notre contrôle. Je l'ai rassuré, lui disant que tout serait mis en œuvre pour appliquer cette loi, que j'avais moi-même signée en juillet 1964. Je lui ai proposé une protection rapprochée, mais il l'a refusée, craignant que ce soit mal perçu par ses compagnons de route. Nous avons longuement discuté de Malcom X, nous le trouvions tous les deux excessif dans ses propos, mais le pasteur King le défendait, considérant inévitable que des hommes poussés à bout se révoltent. De retour au salon, rassuré, il a été assailli par les étudiantes et est resté notre hôte jusqu'au soir. On m'a signalé qu'une des étudiantes, Elena Paterson, s'était montrée particulièrement entreprenante, lui faisant du charme tout l'après-midi. Jackie avait vu son manège et avait demandé aux agents de sécurité de la faire sortir discrètement, craignant un scandale. Elle est partie docilement. Nous n'avons jamais su si elle avait été envoyée par le FBI. En tout cas, après cet après-midi, Elena Paterson s'est invitée à tous les meetings du pasteur, a participé à toutes les manifestations pour les droits civiques. Au début à l'arrière, on l'a rapidement vue aux premiers rangs, assez proche du pasteur. Son beau visage, ses yeux bleus et ses beaux cheveux blonds dénotaient dans les marches, même si elle n'était pas la seule Blanche. Nous avons appris que lorsque Coretta, la femme du pasteur King, n'était pas là, elle se glissait dans sa chambre. Les hommes de Hoover ne rataient rien. Le FBI a fini par transmettre des photos à la Presse et King n'a pas eu d'autre choix que d'avouer sa liaison. Sa carrière était terminée. Il a divorcé et s'est retiré avec Elena dans une ferme en Géorgie. Les médias ne les ont pas lâchés. On l'a beaucoup critiqué, mais son remariage l'année suivante avec Mlle Paterson a probablement beaucoup fait pour le rapprochement entre les Noirs et les Blancs. Les jeunes s'identifiaient à eux et le nombre de mariages mixtes a explosé en 1968. Si aujourd'hui les relations entre les différentes communautés sont apaisées en Amérique, on le doit beaucoup à cette réception anodine à Hyannis Port. Je pense qu'un métis pourrait arriver un jour à la présidence. Cela me ferait plaisir que ce soit l'un des fils du pasteur King, il terminerait ainsi l'œuvre de son père…

Le 7 mars 1966, la trahison du général de Gaulle

Dans un précédent paragraphe, je vous ai parlé de ma visite en France avec Jackie, en juin 1961. J'étais heureux de rencontrer le seul survivant des vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale. Nous, les Américains, nous aimons nous moquer des Français, et diminuer leur

rôle, mais il faut reconnaître du panache et de la volonté au général de Gaulle. Avant de le rencontrer, Pierre Salinger, mon conseiller pour les affaires françaises, m'avait donné des cours particuliers pour comprendre son fonctionnement, ses coups de gueule, ses provocations, sa froideur, mais aussi son habileté à louvoyer entre nous et les Soviétiques. À mon arrivée, à la descente d'avion, je dois dire que j'avais été surpris en lui serrant la main, elle était molle, distante. Il me regardait de haut, quasi indifférent. Jackie, quant à elle, était fascinée, elle retrouvait là ses origines françaises. Malraux, le ministre de la Culture, lui avait offert des dizaines de livres dédicacés. Elle avait même voulu qu'on achète une résidence à Pont-Saint-Esprit, dont était originaire son arrière-grand-père. La France nous avait séduits, de Gaulle n'avait pas été trop désagréable, j'étais rentré satisfait. Quand, en octobre 1962, j'avais envoyé mes conseillers demander à de Gaulle de nous accompagner dans l'affaire des missiles de Cuba, il n'avait pas hésité une seule seconde pour nous affirmer son soutien. En deux jours, il avait mis en alerte son armée et fait mobiliser tous ses officiers de réserve. J'avais apprécié, et nous lui avions envoyé un cadeau, une limousine blindée, car nous le savions en danger. Je crois qu'il ne l'a jamais utilisée…

Alors, ce jour de mars 1967, nous avons été choqués de sa décision de retrait de l'OTAN. Nous avions été informés de ses gesticulations sur le sujet, mais sans les prendre au sérieux. Pour moi, personnellement, le choc a été rude, une vraie trahison. Certains de nos soldats étaient en France depuis plus de vingt ans, leurs enfants parlaient mieux le français que l'américain ! Quand Charles Bohien, notre ambassadeur, a été convoqué par Couve de Murville, le Premier ministre, pour lui signifier l'exigence française, j'ai cru à une plaisanterie, mais les médias français ont confirmé la nouvelle dans la soirée. J'ai appelé McNamara, secrétaire d'État à la Défense, pour avoir sa position, mais la mienne était faite. Comme avec Kroutchev pendant l'affaire des missiles de Cuba, l'Amérique n'allait pas se laisser dicter sa conduite par un général vieillissant, de plus en plus en décalage avec sa population, qui adoptait, elle, progressivement, le mode de vie américain. Le lendemain, nous avons signifié au président français que s'il souhaitait notre départ, il faudrait qu'il nous déloge, sachant pertinemment qu'il n'oserait pas. Je savais que le général de Gaulle était coutumier de ces actions d'éclat, mais il revenait vite à la raison devant de bons arguments. À cette époque, beaucoup de Français étaient encore attachés à la présence américaine, et à part quelques incidents sans importance, nos troupes étaient bien acceptées. Dans certaines villes, les bases américaines représentaient la première source

d'emploi. De nombreux petits Franco-Américains avaient été conçus dans le recoin de nos bases militaires. Nous étions sûrs de notre fait. Nous avons même organisé une vaste opération Open Doors pour montrer aux Français nos installations et doubler ainsi de Gaulle par sa base populaire. Il n'a pas réagi pendant plus de deux semaines et nous avons cru l'affaire gagnée. Mais, le 21 mars, le jour du printemps, il est passé à l'initiative et a invité les jeunes à venir s'installer dans nos bases. Elles ont été assaillies par de jeunes garçons en chemises à fleurs et de jeunes filles en mini-jupes, enjambant les grilles. Ils furent très vite rejoints par de jeunes hippies américains à pattes d'éléphant, jouant à la guitare des airs de Joan Baez et de Bob Dylan. Des tentes multicolores ont fleuri sur nos champs de tir. Nous ne pouvions les faire partir par la force qu'au risque de créer un mouvement de rejet des Français. Nos officiers, débordés, ont demandé des consignes que nous avons été incapables de leur donner. McNamara, d'habitude si prolixe d'idées en tout genre était totalement sec. De Gaulle a dû beaucoup s'amuser. À nos protestations, le général a répondu qu'il ne pouvait rien faire contre la jeunesse. Nous n'avons eu d'autre choix que de céder. J'ai été critiqué pour ma faiblesse. Une fois de plus, comme il l'avait fait avec Roosevelt en s'imposant comme le chef de la France libre, le général nous avait forcé la main. Mais l'histoire m'a donné une revanche, en retournant la jeunesse contre lui. Un an plus tard donc, au printemps 68, nous avons orchestré une campagne de déstabilisation contre lui, avec le succès que l'on connaît. L'affaire a été assez simple, car la société française était mûre pour le changement après dix ans de mandat du vieux soldat. Nous avons recruté quelques jeunes excités dans des universités parisiennes. Au début, le mouvement a été assez difficile à lancer. Les garçons que la CIA manipulait n'avaient qu'une culture idéologique sommaire, et on ne trouvait pas de motifs pour les faire descendre dans la rue. C'est moi qui ai suggéré à la CIA de trouver un motif impliquant des filles, et ils ont proposé, à l'un d'entre eux, un rouquin avec un visage d'innocent poupon, de demander l'accès au dortoir des filles de l'université de Nanterre. Devant le refus de l'administration, le feu a pris au-delà de nos espérances. En quelques semaines, les pavés se sont mis à voler. Je pense que le général s'est douté que le coup venait de chez nous. Il a convoqué notre ambassadeur pendant plus de deux heures, mais sans rien obtenir. À la fin mai, quand il est parti en Allemagne réclamer le secours de l'armée, nous l'avons précédé chez le général Massu, qui y commandait les forces françaises, que nous avons facilement convaincu de rester l'arme au pied et de refuser son appui à de Gaulle. Massu a su le convaincre de patienter et on a évité le coup d'État militaire. De

Gaulle était fini, on en était certains. La CIA avait déjà commencé à sabrer le champagne, français bien sûr. Mais il nous a encore bluffés, a redressé la situation en un discours à son retour à Paris. Fatigué, usé, mais insubmersible comme en 1944. Finalement, j'ai quitté la Maison-Blanche avant son départ de l'Élysée ! C'est Nixon qui lui a donné le coup de grâce. En avril 1969, il a autorisé la CIA à intervenir dans la campagne contre son référendum, et on l'a fait définitivement partir. On a sabré le Champagne, cette fois-ci pour de bon.

11 septembre 1968, l'intervention en Haïti

Mon mandat a été marqué par une aversion pour la violence. Le peuple américain avait besoin de paix. Pour la première fois depuis longtemps, une génération américaine découvrait qu'elle pouvait vivre sans risquer de partir à la guerre. Celle de Corée était loin, celle du Viêt Nam avait été évitée, et les Russes ne représentaient pas vraiment une menace, l'arme nucléaire nous tenait à distance d'un conflit direct. Nous réglions nos comptes à travers des conflits mineurs, en Afrique et en Amérique latine notamment, ou via les syndicats et partis politiques européens. Cette position pacifique fut mise à mal par l'affaire d'Haïti. Début 1968, nos services y faisaient état de nombreuses exactions extrêmement violentes, des révoltes méchamment réprimées par les Tontons Macoutes du président à vie, Duvalier. Nous le soutenions, mais cette position devenait insupportable, vu ses dérives de plus en plus autoritaires. Les photos que je recevais étaient terribles. Ses milices faisaient tuer les opposants en leur mettant autour du cou un pneu enflammé. Nous faisions face aux images d'horreur d'hommes en flammes, comme les immolations de bonzes au Sud Viêt Nam en 1963. Elles avaient alors profondément choqué l'Amérique, et entraîné la chute du président Diem. En tant que président d'une nation civilisée, je me devais de réagir. Je savais que les Républicains reviendraient au pouvoir après mon mandat, et qu'ils ne seraient guère émus par les méthodes sanguinaires de Duvalier. Il me fallait agir avant leur arrivée en évitant les erreurs de l'intervention de 1915, c'est-à-dire sans brutalité, restaurer la démocratie, sans occuper le pays pendant 20 ans. Nous avons préparé une opération de basse intensité, en profitant de la bonne connaissance du terrain de la CIA. Le 11 septembre 1968 au matin, nos forces spéciales ont pris le contrôle du palais présidentiel et des principales villes du pays. L'accès au port de la capitale, Port-au-Prince, a été vite sécurisé, et nos navires ont pu débarquer du matériel. En quelques jours, nous avons pris le contrôle du pays sans effusion de sang. Nous redoutions une attitude hostile de la population, mais l'accueil fut

magnifique. Duvalier fut exfiltré vers la France où il est mort trois ans plus tard. Notre intervention fit scandale à Paris et à Moscou. Le mouvement des non-alignés cria au retour de la colonisation, mais très vite, le silence se fit, tout le monde étant conscient que le pays avait besoin d'une intervention extérieure. C'est McNamara qui a eu le premier l'idée de proposer aux Haïtiens le même statut que celui de Porto Rico et de devenir un Commonwealth américain. Le premier pays libéré de la tutelle colonialiste française devenait associé à l'Amérique, et nous pouvions désormais tenir Cuba en tenaille. Cette idée a été adoptée par les Républicains et c'est Nixon, qui m'a succédé cette fois en 1968 à la Maison-Blanche, qui eut l'honneur d'affilier Haïti à l'Amérique. Aujourd'hui, Haïti est le pays le plus plaisant des Caraïbes, et si les Américains vont passer leurs vacances sur ses magnifiques plages, c'est grâce à moi. Je suis d'ailleurs persuadé que, sans cette intervention, il aurait sombré dans un chaos total, dans la misère. Quand je vais y passer quelques jours pour m'y reposer, je suis fier de voir le drapeau haïtien avec son palmier flotter à côté de la bannière étoilée.

Extraits des mémoires de John Fitzgerald Kennedy, publiées à l'occasion de ses 80 ans, le 29 mai 1997.

© Jean-Pierre Mahé 2023

Breton de sang et de conviction, citoyen du monde par mon métier, je me suis nourri depuis mon enfance d'histoires, des petites mais aussi de la Grande Histoire. Ma passion est de rencontrer des destinées simples et parfois de les coucher sur le papier, modestement… L'écriture est pour moi un défoulement sans contrainte, sans exigence, avec plaisir, comme celui de goûter un bon vin. J'aime partager cela avec mes amis, et aujourd'hui, par cette nouvelle, avec vous. Merci de votre indulgence.

Mai 69

Patrick S.VAST

Le 29 mai 1968, Charles de Gaulle s'est secrètement rendu à Baden-Baden où se trouvait le général Massu. Mais il en est revenu dans la soirée. Le lendemain, 30 mai, il annonçait la dissolution de l'Assemblée nationale. Il s'ensuivit une importante manifestation en sa faveur à Paris, et il obtint une confortable majorité lors des élections législatives des 23 et 30 juin 1968, continuant alors à présider la France, jusqu'à sa démission le 28 avril 1969, suite à l'échec du référendum relatif à la régionalisation et à la rénovation du Sénat.
Mais si, en mai 1968, de Gaulle était resté à Baden et que les évènements s'étaient finalement transformés en révolution ?

DES GARDES ROUGES COURAIENT sur l'ex-boulevard Saint-Michel, derrière un individu échevelé et hors d'haleine. Les badauds, nombreux à cette heure, suivaient la scène d'un air amusé. Toutes et tous, femmes, hommes et enfants, étaient vêtus d'un uniforme de couleur vert bouteille : vareuse à col Mao, pantalon et casquette agrémentée d'une étoile rouge. La plupart agitaient leur précieux petit livre également rouge, et certains crachaient en direction du fuyard avec jubilation. Il s'écroula bientôt sur le macadam en grimaçant. Cinq Gardes rouges fondirent sur lui. En quelques secondes, l'individu fut menotté, remis sur ses pieds et emmené sous les applaudissements des passants qui scandèrent en cadence :

« *Mao est grand ! Mao est grand ! Mao est très très très grand !* »

Nous étions le 3 mai de l'année 76[1] après LTGM (Le Très Grand Mao), soit l'année 1969, si l'on se référait au calendrier ayant cours avant la GRCP (Grande Révolution Culturelle Prolétarienne). C'était une belle journée ensoleillée, et pour Paul Salette, ex-reporter à feu l'ORTF (Office de la Radiodiffusion-Télévision française), les ennuis commençaient vraiment. Jusqu'à maintenant, ça n'avait pas vraiment été la joie, puisque depuis presque un an il se cachait dans une cave de la rue de la Huchette. Mais d'avoir été dénoncé, et l'intrusion dans la cave de Gardes rouges, avaient sonné le glas d'une relative tranquillité.

Les Gardes amenèrent Paul à l'ex-cathédrale Notre-Dame repeinte en rouge vermillon, au fronton de laquelle flottait le drapeau tricolore,

[1] 76 ans après la naissance du président Mao.

avec au centre de sa bande blanche, une grosse étoile rouge écarlate : l'étendard de la République maoïste française. Dans cet édifice se tenait le GTRP (Grand Tribunal Révolutionnaire Prolétarien). Dans la nef vidée de tous ses éléments religieux, il y avait pas mal de monde : des Gardes rouges, mais aussi des captifs en attente d'être jugés. Comme cela ne prenait pas plus de trois minutes, le tour de Paul arriva vite, et il se retrouva face à trois individus en uniforme vert bouteille, au visage fermé et antipathique, assis derrière une grande table en bois.

L'individu du milieu demanda à Paul de décliner son identité. Lorsqu'il eut terminé, l'individu prit une feuille et lut :

— Paul Salette, vous êtes accusé du grave délit de contre-révolution. En tant que vil journaliste de l'ex-ORTF, organisme au service de la bourgeoisie décadente, vous avez effectué en l'année 73[2] après LTGM, un reportage en Chine, patrie des mille merveilles révolutionnaires et prolétariennes. Ce reportage a été jugé par le Très Haut Comité culturel révolutionnaire, comme une insulte à la Très Haute Pensée-Maotsétoung. Pour ce très grave crime contre-révolutionnaire, vous devriez être exécuté. Mais, dans sa très haute mansuétude, le Tribunal du peuple souverain vous condamne à expier tout d'abord votre ignominie en faisant amende honorable de vos errances dans les rues de la ville, et ensuite en allant jusqu'à votre dernier souffle, mettre vos forces au service de l'agriculture révolutionnaire, dans l'un de nos centres de rééducation idéologique ruraux.

On ôta les menottes de Paul, et on le déshabilla ; en moins de deux, on l'affubla du costume des prisonniers : une combinaison de couleur caca d'oie, avec inscrit sur le devant en grosses lettres rouges, *REACTIONNAIRE*, et dans le dos, *TIGRE EN PAPIER*. Par ce moyen, on mettait en valeur l'une des citations du président chinois Mao Tsé-toung, selon laquelle « *les réactionnaires étaient tous des tigres en papier* ».

Le cou et les poignets de Paul furent emprisonnés dans un carcan de bois, relié à ses pieds nus par des chaînes dont les extrémités étaient munies de bracelets d'acier enserrant ses chevilles.

Il fut poussé au-dehors. Escorté par une dizaine de Gardes rouges, il fut exhibé dans les rues sous les huées des passants. Il remonta ainsi l'ex-boulevard Saint-Michel et l'ex-boulevard Saint-Germain rebaptisés respectivement voie du Communisme prolétarien éclairé et route de la Révolution culturelle maoïste et universelle. De temps en temps, Paul était tenu de s'arrêter, et s'époumonait dans un antique mégaphone pour éructer les formules qu'on lui soufflait à l'oreille, du genre :

« Je ne suis qu'un tigre en papier-pet-de-lapin, un excrément capitaliste, une bouse contre-révolutionnaire. »

---

[2] Année 1966.

Les passants s'arrêtaient pour le huer, en hurlant : « Tigre en papier, tigre en papier ! Pet-de-lapin-contre-révolutionnaire, laquais de la décadence bourgeoise et capitaliste contre-révolutionnaire ! »

Cela dura jusqu'à la tombée de la nuit. On amena alors Paul à l'ex-basilique du Sacré-Cœur repeinte en rouge comme Notre-Dame, qui faisait office de prison centrale. Il fut introduit dans une petite pièce où on lui rasa le crâne, et enfin, on le débarrassa de son carcan. Il avait les épaules, les bras et les chevilles endoloris ; mais il n'eut pas le temps de s'apitoyer sur son sort, car des Gardes rouges le traînèrent jusqu'au cœur de l'édifice où étaient installées une cinquantaine de cages. Dans chacune d'elles, il y avait au moins une centaine d'individus, suppliant qu'on les sorte de là, tandis que les Gardes rouges en faction tout autour, se moquaient d'eux en les traitant de tigres en papier-pets-de-lapin.

Paul fut poussé dans une de ces cages, et se retrouva tout contre une jeune femme qui le regarda d'un air furieux.

— Vous pourriez faire attention quand même !

Paul haussa les épaules.

— Excusez-moi, mais je n'y suis pour rien, on m'a poussé.

— Ce n'est pas une raison !

Paul plaqua son dos contre la cage, ce qui permit à la jeune femme d'avoir un peu plus de place, et il lui demanda :

— Vous êtes ici pour quelle raison ?

La jeune femme lui lança de nouveau un regard furieux.

— Vous n'avez qu'à lire, lâcha-t-elle, c'est marqué devant et derrière, comme vous-même d'ailleurs.

— Ah oui, réactionnaire et tigre en papier. Et qu'est-ce qui vous a valu ces épithètes ?

La jeune femme soupira :

— Mes écrits dans un journal jugé contre-révolutionnaire et impérialiste.

— *Le Figaro*, peut-être ? hasarda Paul.

— Vous n'y êtes pas du tout. Non, j'écrivais dans *La Gazette de Castelnaudary*, une feuille de chou totalement apolitique tirée à 300 exemplaires.

— Mais alors, comment vous retrouvez-vous ici ?

— À cause d'un cousin qui est devenu Garde rouge. C'est lui qui m'a dénoncée comme élément contre-révolutionnaire.

— Ça alors ! Comment tout cela va-t-il finir ?

La jeune femme souffla à Paul :

— Grâce à la promiscuité qui règne ici, j'ai pu apprendre quelque chose de très important. De Gaulle va revenir libérer la France.

— De Gaulle ! s'exclama Paul.

— Chut ! Vous voulez donc nous faire exécuter ?

— Que non ! Mais vous êtes sûre que…

La jeune femme se contenta d'acquiescer de la tête.

Paul en resta coi. Ainsi, de Gaulle allait revenir. C'était justement son départ, ou plutôt sa disparition, qui avait tout déclenché l'année précédente.

*

Tout le mois de mai 1968 avait été turbulent : manifestations d'étudiants, combats de rue avec les CRS, grèves en tout genre, occupations d'usines… On ne savait trop comment cela allait se terminer. Quand, à la fin du mois, de Gaulle disparut, parti d'après la rumeur à Baden-Baden rejoindre le général Massu, commandant en chef des forces françaises en Allemagne, les événements prirent une nouvelle tournure. Il y eut d'abord une phase d'attente, où les spéculations quant à une prise de pouvoir par l'armée allaient bon train, puis, arrivé au 15 juin, quand il devint certain que de Gaulle ne reviendrait plus, tout s'accéléra. Des tas de jeunes qui arboraient des tee-shirts à l'effigie d'Ernesto « Che » Guevara, mort en octobre 1967, les changèrent pour d'autres qui laissaient apparaître la face riante de Mao Tsé-toung. Dans toute la France, ce furent d'abord des centaines, puis très vite des milliers, puis des centaines de milliers, puis des millions de têtes de Mao Tsé-toung qui apparurent. Après les jeunes, tout le monde s'y était mis. Mais ce fut surtout à partir de l'armée que le mouvement prit de l'ampleur, et ce, dès le 1er juillet. Des officiers, et non des moindres, firent distribuer des petits livres rouges à leurs hommes, en leur ordonnant d'apprendre par cœur les citations de Mao. Si bien que très rapidement, ce fut l'armée française dans son ensemble qui s'adonna à une totale « maoïsation », et se mua dès le 15 juillet, en armée populaire. Cette force d'intervention fut très vite rejointe par les Gardes rouges qui s'étaient spontanément formés chez les ouvriers, les employés, et bien sûr les étudiants. Dès le 30 juillet aux alentours de 10 heures du matin, tout était prêt pour abattre l'ancien régime. Quatre bataillons formés de militaires de l'armée populaire et de Gardes rouges marchèrent respectivement sur le palais de l'Élysée, l'hôtel Matignon, la Chambre des députés et le Sénat.

Tout se passa sans encombre : tout le monde avait déserté ces édifices.

Ce fut donc le 1er août de ce que l'on appelait encore l'année 1968, à 8 heures du matin, que fut proclamée la République maoïste française.

Tout comme de Gaulle, les principaux acteurs du mouvement de Mai 68 avaient alors disparu, et le pouvoir échut à trois illustres inconnus devant gérer collégialement la nation.

La maoïsation de la France fut assez fulgurante, puisque dès le début septembre, 90 % de la population était acquise au nouveau régime,

ayant très bien accepté la collectivisation des moyens de production, et d'une manière générale, de tous les secteurs de l'économie nationale. Concernant le secteur agricole, il y avait eu des réticences de la part de gros propriétaires qui avaient tenté de s'opposer à la confiscation de leurs terres. Les Gardes rouges n'avaient pas fait de détail et les avaient envoyés, ainsi que d'autres réticents, dans les centres de rééducation idéologique ruraux récemment érigés. Un tout petit pourcentage d'indécrottables réactionnaires, de membres de l'ancien régime, d'éléments d'extrême droite, et même d'une partie de l'ex-opposition, avait pris le maquis.

Ces maquis étaient répartis en divers points du territoire national ; les principaux étant celui du Cantal commandé par Georges Pompidou, le dernier Premier ministre de feu la Ve République, et celui de Corrèze, dirigé par un certain Jacques Chirac.

Il serait long et fastidieux de donner tous les détails concernant la création de la République maoïste française et la maoïsation de la France dans son ensemble, et bien sûr d'en énumérer toutes les conséquences. Mais pour finir, on pourrait dire que cette maoïsation avait totalement isolé le pays sur la scène internationale, avec notamment une sévère réprimande de l'ONU et l'exclusion du marché commun. Elle avait laissé perplexe le principal intéressé (le président chinois Mao Tsé-toung), et déclenché le courroux de l'URSS qui avait accueilli à Moscou les membres du bureau politique du PCF (Parti communiste français), menacés d'être arrêtés par les Gardes rouges sous l'accusation de révisionnisme contre-révolutionnaire. Les militants de ce parti, ainsi que des trotskistes ou autres éléments d'extrême gauche, avaient endossé l'uniforme du parfait maoïste, et attendaient la suite.

Les États-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne vécurent très mal la maoïsation de la France. Aussi, ce 3 mai 1969, le jour D (comme « Démaoïsation »), se préparait, et dans la soirée, le général Massu vint en référer à de Gaulle dans ses quartiers établis dans un hôtel de Baden-Baden.

Avant de lui annoncer la nouvelle, Massu passa la main dans ses cheveux coiffés à la mode porc-épic.

— Général, dit-il d'une voix blanche, le jour D comme « Démaoïsation » est pour demain. L'opération va s'amorcer dès cette nuit à 1 heure du matin. Nos troupes sont déjà prêtes, et les Américains vont venir nous prendre en passant.

De Gaulle qui se tenait debout, raide, au milieu du salon de la suite qu'il occupait depuis presque un an, répliqua :

— Ils vont nous prendre en passant, comme s'ils nous emmenaient à une fête ! Ces Américains sont incorrigibles ! Toujours aussi arrogants.

Massu se racla la gorge.

— Général, ce sont les propos que m'a tenus le général Williams qui va coordonner l'opération jour D.

— Je me doutais bien que la formule n'était pas de vous, Massu. Et de combien d'hommes disposons-nous ?

— Environ 500, répondit Massu. Des hommes et des chars, bien sûr.

— Et les Américains ?

— Ils disposent du triple. Des hommes, des chars, des canons, des hélicoptères, des avions de combat… Quand je dis le triple…

— Leurs forces sont au moins cinq fois supérieures aux nôtres, conclut de Gaulle.

— Je n'ai pas pu rassembler plus d'hommes, s'excusa presque Massu. Le gros de nos forces se trouve en France, et a été maoïsé. En revanche, les Américains ont concentré depuis longtemps des forces importantes en Allemagne.

— Je sais. Le pire, c'est qu'ils risquent d'exploiter ce déséquilibre des forces à leur avantage. Et quel est le programme ?

— Le programme ?

— Oui, le programme. Comment Williams compte-t-il opérer ?

— Tout d'abord, prise de l'Alsace, ensuite de la Lorraine. Le tout ne devrait pas durer plus de deux jours.

— Voilà au moins qui est réconfortant. Et les Britanniques ?

— Les Britanniques doivent débarquer sur les côtes de la Manche et de la mer du Nord.

— Eh bien, vogue la galère. Les Britanniques ne m'ont certainement pas pardonné d'avoir empêché leur entrée dans le marché commun ; quant aux Américains, ils ne doivent pas avoir digéré davantage que j'ai quitté l'OTAN en 66. À quelle heure vont-ils passer nous prendre, comme l'a si élégamment formulé Williams ?

— 1 heure du matin, répliqua Massu. À la sortie de la ville. Nos troupes y sont déjà stationnées.

— Nous y serons, souffla de Gaulle.

*

Les troupes américano-françaises atteignirent l'Alsace le 4 mai 1969 à 4 heures du matin. Les combats contre l'armée populaire secondée par des groupes de Gardes rouges ne furent pas très violents, et à 11 heures, Colmar fut libéré. À midi ce fut au tour de Strasbourg, dont les cloches de la cathédrale, repeinte en rouge, se mirent à sonner à toute volée. La démaoïsation s'avéra plutôt aisée ; à la vue des militaires américains et français, les populations se débarrassaient aussitôt de leur uniforme vert bouteille, et enfilaient prestement des vêtements datant de la Ve République. Les GI leur offraient du chewing-gum, du chocolat, du coca-cola et des photos de pin-up. Les militaires

français leur faisaient embrasser des drapeaux tricolores dépourvus d'étoile rouge. On pouvait s'étonner que des populations qui avaient si vite accepté la maoïsation puissent la renier aussi rapidement ; mais il faut croire que toute ferveur populaire est aléatoire.

Le 4 mai au soir, l'Alsace fut libérée, et dans l'envolée, les troupes américano-françaises se lancèrent à l'assaut de la Lorraine. Les combats y furent plus âpres, mais le 5 mai en fin d'après-midi, la Lorraine fut également libre.

De Gaulle, de la tourelle du char où il avait pris place, vêtu de son uniforme de général, lança l'ordre de partir droit devant, pour la libération de la France entière. Il fut aussitôt arrêté par le général Williams, un costaud natif de l'Arkansas, qui lui demanda de bien vouloir faire demi-tour et d'emmener les troupes françaises jusqu'à Strasbourg.

— Mais ! s'étrangla de Gaulle, qu'est-ce à dire ?

Williams, qui parlait très bien le français, expliqua aussitôt :

— Ordre du Pentagone, vous n'allez pas plus loin avec vos troupes, on se charge du reste avec les Britanniques.

— Et qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire à Strasbourg ?

— Proclamer la République d'Alsace-Lorraine.

— Co… comment, bégaya de Gaulle. Mais l'Alsace-Lorraine, ce n'est qu'une partie de la France. Une partie, certes, qui nous tient à cœur, mais si j'ai à proclamer une république, c'est la République française !

— Désolé, fit Williams, mais pour toute réclamation, adressez-vous directement à Richard Nixon !

— Je n'y manquerai pas, lança de Gaulle, tandis que Williams grimpait dans une jeep.

De Gaulle se pencha vers Massu qui venait de le rejoindre sur son char, et soupira :

— Vous avez suivi la scène ?

Très martial, Massu répondit :

— Oui, mon général.

— Je vous l'avais bien dit qu'ils me préparaient un sale tour ces maudits Américains. C'est la vengeance de 66 ! Et les Britanniques qui ne vont pas me louper non plus, qu'est-ce qu'ils fabriquent bien à cette heure ?

*

Les Britanniques occupaient tout le Nord-Pas-de-Calais. Ils avaient débarqué sur les côtes de la Manche et de la Mer du Nord dans la nuit du 3 au 4 mai, et après des combats sporadiques, étaient entrés triomphalement dans Boulogne et Calais, puis dans Dunkerque. À l'annonce de ces brillantes victoires sur les troupes maoïstes françaises,

des centaines de milliers d'Anglais s'étaient déversés dans les rues de Londres en arborant des portraits géants d'Élisabeth II. Leur revendication principale était sans équivoque : il fallait que la ville de Calais redevienne anglaise comme elle l'avait été pendant plus de 200 ans. Après un débat houleux au Parlement et avis de la reine, le Premier ministre Harold Wilson céda à la pression de la rue. Le 5 mai 1969 au matin, la ville de Calais fut de nouveau anglaise. Et le 8, le Nord-Pas-de-Calais dans son entier fut rattaché à la couronne britannique. Il fallait toutefois noter l'existence d'une poche de résistance qui s'était constituée dans les environs de Dunkerque, avec l'installation d'un maquis comptant des autonomistes des Flandres françaises, épaulés par des combattants des Flandres belges.

Pendant ce temps, les Américains avaient lancé une lourde offensive sur toute la France, qui se solda le 10 mai par l'occupation du pays, excepté la partie annexée par la Grande-Bretagne, avec comme point d'orgue à cette conquête, l'entrée des GI dans Paris en liesse. La foule qui se pressait sur leur passage n'avait pas attendu leur arrivée pour se débarrasser des défroques maoïstes, et tout le monde était vêtu de blue-jeans et de tee-shirts.

Le 11 mai au matin, le général Williams annonça depuis le balcon de l'hôtel de ville de Paris, la création de l'AMGOT (Administration militaire de gouvernement pour les territoires occupés).

*

De Gaulle apprit la nouvelle depuis la mairie de Strasbourg où il avait proclamé le 5 mai au soir, la naissance de la République d'Alsace-Lorraine. Il avait nommé Massu comme Premier ministre, et avait constitué un gouvernement provisoire avec quelques éléments de feu la Ve République, ayant réussi à passer à travers les différentes lignes de front.

De Gaulle convoqua Massu dans la salle des mariages de la mairie où il avait installé son cabinet de travail, et lui apprit la naissance de l'AMGOT.

— Et voilà, mon bon Massu, fit-il, ils ont remis ça ; et là, bien sûr, ils y sont parvenus. Leur satanée AMGOT, ils avaient déjà tenté de l'imposer en 1944. Seulement, à l'époque, la situation m'était beaucoup plus favorable, et j'avais réussi à déjouer leur sinistre projet.

— Tout cela est bien consternant, mon général, soupira Massu.

*

La libération de Paris avait été marquée par celle de tous les prisonniers de la basilique du Sacré-Cœur. Ainsi, Paul Salette et sa compagne d'infortune se retrouvèrent dans leur uniforme de captifs en

train d'errer dans le quartier Montmartre, tandis qu'un peu partout, traînaient des GI et des Parisiens arborant le drapeau américain.

— Qu'est-ce qu'on peut bien faire ? demanda la jeune femme à Paul qui fumait une Lucky Strike chinée à un GI.

Celui-ci renvoya par le nez la fumée de sa cigarette, puis proposa :

— Je m'étais réfugié avec d'autres contre-révolutionnaires dans une cave de la rue de la Huchette à Saint-Michel. J'y ai même laissé des affaires. On peut toujours aller y faire un saut.

Paul retrouva bien la cave où il s'était caché pendant presque un an, mais guère les affaires qu'il y avait laissées, et encore moins ses compagnons d'avant sa capture.

La cave avait été investie par une sorte de tribu hippie, constituée de filles et de garçons au sourire béat.

Paul invita la jeune femme à le suivre de nouveau, pour tenter leur chance chez un ami qui habitait autrefois rue Dauphine.

*

Les troupes américaines et britanniques libérèrent aussi les camps de rééducation idéologique ruraux.

On en vint à quelques arrestations de Gardes rouges et autres éléments de la maoïsation, qui n'étaient en fait que des lampistes.

Les Américains, comme les Britanniques, laissèrent en place les principaux éléments du pouvoir maoïste, et notamment le triumvirat qui avait été mis à la tête de la nation française. Ils leur demandèrent simplement d'arborer des tenues vestimentaires un peu plus variées, et de cesser d'agiter frénétiquement leur petit livre rouge.

Cette relative mansuétude envers les maoïstes, fit que *La Cause du Peuple*, l'organe de presse du Parti, continua sa publication durant plusieurs jours.

*

Du côté britannique, on tâcha de faire les choses au mieux. Ainsi, comme on n'était pas certain que l'annexion du Nord-Pas-de-Calais fasse l'unanimité, on décida d'organiser le 15 mai sur la plage de Calais, un concert en plein air avec les Beatles et les Rolling Stones. Ce fut un grand succès, la jeunesse présente ce jour-là, acceptant volontiers d'appartenir à la nation qui avait vu naître les membres de ces deux groupes fabuleux produisant une musique aussi excitante.

Pourtant, deux jours plus tard, les choses se passèrent tout autrement.

Fort du succès de Calais, Harold Wilson décida d'organiser un second concert, cette fois à Boulogne, et avec les seuls Beatles.

Le concert eut lieu devant la colonne de la Grande Armée, en haut

de laquelle la statue de Napoléon Ier tourne dédaigneusement le dos à l'Angleterre, et les Beatles attaquèrent leur récital par leur grand succès de 1967, *All you need is love*, qui commence curieusement par *La Marseillaise*.

L'effet ne se fit pas attendre. Dès que l'ex-hymne national de la France eut commencé à retentir, de milliers de jeunes poitrines françaises, sortirent avec force et fureur, les paroles du chant patriotique. Et, dans un élan spontané, la foule marcha vers la scène aux cris de :

« Libérez la France ! GB go home ! À bas les Beatles, vive Jeanne d'Arc ! »

John Lennon claqua rageusement sa guitare sur la scène et invita les trois autres Beatles à le suivre, clôturant ainsi les festivités.

L'incident de Boulogne n'allait pas rester sans suite.

Sur toute la zone contrôlée par l'AMGOT, commencèrent à fleurir des slogans hostiles à l'occupant, du genre « US go home ».

Et ce fut surtout aux États-Unis même que la grogne éclata. Tout d'abord, la veuve du président Kennedy mit en avant son nom de jeune fille qui était Bouvier, pour critiquer l'occupation de la France. Ensuite il y eut pas mal de remous parmi les jeunes, et notamment sur les campus universitaires. Si bien qu'aux alentours du 20 mai, le slogan « Non, la France ne sera pas un nouveau Vietnam » apparut sur tout le territoire des États-Unis d'Amérique.

Enfin, lorsque les Flamands belges décidèrent de faire sécession pour fonder une république autonome avec les Flamands français, signant ainsi la fin inévitable de la Belgique, le roi Baudouin alerta aussitôt la reine Élisabeth. Celle-ci convoqua d'urgence à Buckingham Palace, Harold Wilson, et lui demanda d'intervenir auprès de Richard Nixon pour entamer le processus de retrait américano-britannique de la France. Harold Wilson ne se fit pas prier. Nixon non plus, étant donné que les Américains devenaient de plus en plus hostiles à l'occupation de la France.

Ainsi, le 22 mai au matin, de Gaulle vit arriver à la mairie de Strasbourg, le général Williams à la tête d'une division de blindés.

Le général américain se montra très concis, déclarant à de Gaulle qu'il lui fallait se mettre immédiatement en route pour Paris afin de reprendre la présidence de la France.

Très dédaigneux, de Gaulle lui adressa un vague hochement de tête, et somma Massu de s'occuper des préparatifs de départ.

Ce fut à la tête d'une colonne de chars que de Gaulle entra dans Paris vidé de toutes les troupes d'occupation, sous les cris de joie d'une foule impressionnante.

Du balcon de l'Hôtel de Ville, de Gaulle fit un discours de sa célèbre voix chevrotante, ce qui lui valut d'être encore copieusement acclamé, puis il prit le chemin de l'Élysée.

Dans la journée du 24, il fut rejoint par tous ses anciens ministres sortis d'un peu partout, et notamment Georges Pompidou qui, lui, arrivait tout droit de son maquis du Cantal, en tenue léopard.

Il congédia Massu de sa fonction de Premier ministre de l'éphémère République d'Alsace-Lorraine, il remercia Pompidou pour tous ses services passés, et nomma Maurice Couve de Murville comme nouveau Premier ministre.

On vit alors réapparaître des personnalités de la majorité comme de l'opposition ; et le 25 au matin, un Tupolev se posa sur l'aéroport du Bourget, ramenant de Moscou les membres du bureau politique du Parti communiste français. Tous les anciens acteurs du mouvement de Mai 68 sortirent eux aussi de leur exil ; seuls les maoïstes semblaient désormais avoir disparu, et même n'avoir jamais existé.

Très embarrassés par ce qui s'était passé, les gouvernements américains et britanniques envoyèrent par la voie diplomatique leurs excuses à de Gaulle, et le sollicitèrent même pour organiser à Paris une cérémonie de réconciliation.

Grand seigneur, de Gaulle accepta à la condition que celle-ci ait lieu le 29 mai, car il n'avait pas que cela à faire.

En vérité, il avait choisi le 29, du fait que c'était la date à laquelle il était parti pour Baden-Baden l'année précédente.

Ce fut donc avec un certain contentement qu'il parut ce jour-là au balcon de l'Hôtel de Ville, entre Richard Nixon qui ne se départait pas de son célèbre sourire carnassier, et Élisabeth II arborant son plus beau chapeau.

De Gaulle fit un discours de sa voix chevrotante, à la suite duquel Nixon tenta quelques mots de français.

Dans les jours qui suivirent, de Gaulle se demanda quelle attitude il devait adopter envers les anciens activistes maoïstes ayant fini par réapparaître à leur tour, et surtout les responsables militaires qui avaient entraîné leurs hommes dans une folle aventure. Il commandita tout d'abord une commission d'enquête pour tenter de comprendre le pourquoi des événements. Mais les résultats ne donnèrent rien de très précis.

De Gaulle renonça donc à entreprendre une action punitive, et prôna plutôt la réconciliation nationale.

Ceci fait, il annonça la tenue d'élections législatives. Elles eurent lieu les 22 et 29 juin 1969, et le général acquit à l'issue du second tour, une confortable majorité.

*

On aurait pu alors penser qu'en toute logique, les événements du mois de mai 1969 auraient largement supplanté ceux du mois de mai 1968, et auraient même peut-être fait oublier ces derniers.

Or, c'est exactement le contraire qui s'est produit.
Référons-nous à ce qui suit pour comprendre.

*

De Gaulle n'avait pas apprécié de se retrouver président d'une République d'Alsace-Lorraine. Et, d'une manière générale, il n'était pas très fier de ce qui s'était passé après son départ pour Baden-Baden.

Il lui fallait donc remédier à cela, et c'est ainsi que Paul Salette fut convoqué au palais de l'Élysée le 5 juillet 1969 à 8 heures du matin.

Il arriva en avance, vêtu d'un costume qu'on lui avait prêté pour l'occasion.

De Gaulle ne le fit pas attendre, et le reçut dans son bureau dès l'annonce de son arrivée.

Le général avait troqué l'uniforme qui ne l'avait pas quitté durant plus d'un an, pour un costume.

Il s'avança vers Paul et lui serra chaleureusement la main.

— Alors, mon cher monsieur Salette, dit-il, vous auriez eu des ennuis à cause de votre excellent reportage sur la Chine maoïste, diffusé en octobre 1966 dans la non moins excellente émission *5 colonnes à la une* ?

— C'est exact, mon général, répondit Paul.

— Et pourtant, reprit de Gaulle avec un petit sourire, vous avez filmé une foule en uniforme vert bouteille en train de défiler en agitant un petit livre rouge !

— J'ai filmé ce qui se passait, et se passe encore quotidiennement à Pékin.

— Et qui s'est passé en France durant presque un an.

— Absolument.

— Drôles de gens quand même que ces maoïstes. Ils auraient dû au contraire vous remercier, vous décorer même ! Par contre, c'est moi qui pourrais vous en vouloir.

— Co… comment ? fit Paul, interloqué.

— Eh oui, je devrais vous tenir comme responsable de tout ce qui s'est passé durant presque un an. Car à mon avis, c'est votre reportage qui est la cause de tout, qui a poussé le peuple de France dans les bras du maoïsme. Pensez donc, un peuple qui vit tranquillement et librement a dû trouver formidablement excitant de défiler en uniforme, en train de psalmodier des formules apprises par cœur. Finies la fantaisie, l'émancipation. On est comme des enfants à la fête des écoles ; on se déguise, on marche au pas, et on chante à tue-tête *Mao, Mao !* Même les militaires y ont trouvé leur compte, en estimant sans doute plus martial de défiler de façon mécanique tout en agitant frénétiquement un petit livre rouge.

Paul reprit son souffle.

— Vous croyez vraiment, mon général, que c'est mon reportage qui…

— Mais bien sûr !

— Mais alors, mon général, les Français seraient-ils si influençables ?

— Vous savez, Salette, on n'a pas fini de découvrir les effets secondaires de cette télévision, que je ne rechigne d'ailleurs pas à utiliser. Et c'est pour cela que je vous ai fait venir. Écoutez-moi.

*

Quand le général eut fini son exposé, Paul dit :

— Vous voulez vraiment que…

— Oui, poursuivit de Gaulle, que vous filmiez ce qui se serait passé si j'étais revenu de Baden-Baden le 29 mai 1968 au soir.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas revenu ?

— Peu importe. Faites comme si j'étais revenu.

— Bien, mon général, soupira Paul, si vous pensez vraiment qu'on peut refaire l'Histoire avec une caméra.

— On le peut ! affirma de Gaulle avec conviction.

© Patrick S. Vaast 2023

Patrick Samuel Vast est né à Berck-sur-Mer, une station balnéaire de la Côte d'Opale. Il a été très tôt attiré par la musique et l'écriture. Il s'est exprimé dans le rock, le blues, la country et la chanson française, et a publié des nouvelles et des romans où s'affirme son goût du thriller et du fantastique, avec en plus un certain penchant pour la SF. Au cours de ses romans, il est notamment passé du polar d'atmosphère au polar historique, via le roman noir.

Lien utile http://patricksvast.hautetfort.com

Beluga

Isaac de Mont

En 1969, l'homme a marché sur la Lune, et ce pionnier se nomme Neil Armstrong. Pourtant, les Soviétiques avaient longtemps eu de l'avance en la matière. Imaginons avec l'auteur de cette nouvelle qu'ils soient arrivés les premiers…

L'INTERMINABLE VOYAGE entre Londres et Moscou ne s'est pas exactement passé comme prévu. Tout d'abord contrariée par quelques changements de dernière minute, la jeune femme avait dû faire face à des allers-retours dans les toilettes d'un train aux murs étroits, peu confortables et mal entretenues. Au terme de cette épopée qui l'a épuisée, l'étrangère a été accueillie à la gare par le chauffeur privé de Madame Numerov.

Installée à l'arrière de la Volga noire à la carrosserie brillante, la petite protégée se terre dans le silence, le conducteur n'est pas causant. L'envoyée tient contre elle la valise qui contient ses biens personnels : quelques affaires chaudes et l'essentiel de son matériel d'enregistrement, juste de quoi écrire, et quelques enveloppes remplies de billets. Elle avait insisté auprès de son accompagnateur, pour la garder à portée de main. Puisque Madame est une invitée de marque, et enceinte, qui plus est, Monsieur a accepté la requête, en effectuant même une élégante révérence. Pour un premier déplacement si loin de sa terre natale, Mollie Callender n'aurait pas pu rêver mieux. La petite favorite de Roy Thompson, le maestro de l'incontournable journal anglais *The Times* en personne, avait été choisie pour de nombreuses raisons. D'abord, pour sa démarche gracieuse et ses boucles parfaites, qui rappellent la beauté irlandaise, mais surtout pour ses compétences linguistiques. Contrairement à ses collègues, Mollie, fille chérie d'un émérite ambassadeur populaire, parle près d'une dizaine de langues, dont le russe. Cette décision avait été prise, pour donner suite à l'invitation envoyée par la porte-parole de l'agence *Beluga*. Puisque le Kremlin avait sollicité une femme pour cette première rencontre, alors le journal de la Couronne en ferait de même : c'est ainsi que le destin de Mollie avait été scellé. Elle frotte frénétiquement ses mains gantées, l'intérieur de l'habitacle est glacial.

Une fumée épaisse s'échappe de sa gorge, de l'autre côté des vitres, les rues de la capitale la laissent rêveuse. Elle s'imagine à la place du rédacteur en chef qui avait été le premier à publier, en exclusivité, au sujet

de la catastrophe de cet été abominable, que personne n'a oublié. *Comme le temps passe vite*, songe-t-elle en poussant un long soupir : la mission spatiale, annoncée comme la gloire américaine par excellence s'était muée en bête hideuse, porteuse de malédictions.

L'équipage complet avait trouvé la mort, alors qu'il entrait en orbite autour de la Lune. Les images du terrible accident avaient été retransmises en direct dans le monde entier, elles la hantaient encore. On aurait cru qu'un monstre avait ouvert sa gueule en grand, pour exhiber l'Enfer à toutes les créations terrestres. « Voyez ce qu'il advient des enfants de Dieu, quand ils se prennent pour des anges. Ils se détachent du message véritable annoncé par la Bible ! » Aussitôt, ce souvenir lui provoque une nausée, soulevant le cœur de la jeune femme, qui lutte pour garder sa bouche fermée. Alors, l'homme qui conduit lui lance un regard bref et s'assure que tout va bien. En guise de réponse, elle plonge une main tremblante dans la poche de son manteau. Quelques secondes plus tard, elle en tire un mouchoir imbibé d'un doux parfum de menthe fraîche. « Excusez-moi, Monsieur ? » demande-t-elle, sans un accent. Ce dernier l'examine dans le rétroviseur. « J'espère ne pas vous ennuyer… Est-ce que nous arriverons à destination à temps ? J'aurais peur de contrarier Madame Numerov. » Sans un doute et d'une voix claire, il répond par l'affirmative. « Vous serez au Bolchoï d'ici une dizaine de minutes, ne vous en faites pas. Les retardataires, ça n'existe pas ici. Madame Numerov ne me le pardonnerait pas. » Le visage fermé du chauffeur ne trompe personne. Sa rigidité dissimule un grand respect pour le régime, qui pourrait être confondu, à tort, avec une volonté consentie de soumission. Après tout, n'est-ce pas cette même estime exemplaire qui avait conduit les Rouges à envoyer Monsieur Gagarine dans une fusée, quelques jours après les funérailles sans corps des astronautes américains ? Au même titre que tant d'autres personnes à travers le globe, Mollie partage l'idée qu'il ferait un très bon successeur au pauvre Kossyguine, qui ne s'est toujours pas remis de son accident de la route. Hospitalisé à Bourdenko, on lui prête une relation toute particulière avec le héros, une admiration mutuelle. Mais ce ne sont pas les états de santé du chef qui l'intéressent, mais bien le sujet de son enquête ! À partir de ce jour, elle n'est plus qu'une simple journaliste en quête de succès : elle est l'élue émérite, choisie parmi des milliers de candidates, pour raconter l'histoire d'un projet jusqu'alors méconnu, source des rumeurs les plus folles…

L'arrivée au théâtre du Bolchoï ravit la jeune femme, exténuée par ce périple sans fin. Après quelques mots échangés avec le discret conducteur, Madame est escortée jusqu'à la fontaine figée. Aux pieds des sept colonnes

de l'imposant bâtiment, elle lève les yeux vers la statue cuivrée du chariot divin, tiré par quatre chevaux lancés au galop.

Avoir choisi ce lieu de rencontre n'est pas le fruit du hasard : en ce qui concerne la diplomatie, la chance ne vaut rien. Mollie Callender fait ses premiers pas, dans la cour politique. Les plus grandes décisions se prennent souvent à l'ombre des flashes des appareils photo, dans un cabinet privé, où personne n'est autorisé à entrer. Consciente des enjeux, Madame salue l'homme qui s'est proposé pour porter ses affaires personnelles. Aux portes de l'édifice mythique, quatre soldats veillent.

L'étrangère semble s'être approchée trop près de l'accès, sans se présenter. Une erreur qui lui vaudra des représailles immédiates, car aussitôt, l'un d'entre eux s'avance en sa direction. Sous une casquette de couleur verte, cet officier a été décoré de chevrons d'ancienneté. Ses gestes effraient la jeune femme, qui cherche à dissimuler sa surprise en s'exprimant d'une voix faussement assurée. « Monsieur, j'ai un rendez-vous avec Madame… » Mais elle n'achève pas sa phrase. Le militaire tend la main en exigeant l'invitation, par télégramme. « C'est obligatoire », précise-t-il, alors qu'elle s'accroupit pour déverrouiller les cadenas qui renferment ses archives. En dépit de la présence du chauffeur privé de Madame Numerov, le protocole reste le même. Ce dernier propose son aide, Mollie accepte en tenant son imposant ventre. L'officier assiste sans un mot à cette fouille gênante, à mille lieues des attentes de la jeune femme. Ses joues s'enflamment de honte, elle s'excuse en accusant le froid polaire. Au terme d'une recherche ridicule qui s'éternise, l'invitée parvient à tendre le compte-rendu d'une main tremblante. S'ensuit une longue lecture, où Madame peine à se réchauffer, en soufflant au creux de ses doigts paralysés. Enfin, le bonhomme mal aimable lui fait signe et reprend sa place, à proximité des portes du palais. La journaliste anglaise remercie celui qui l'a escortée jusqu'ici, ce dernier lui répond par un bref hochement de tête, avant de disparaître. Finalement, les rues grises de Moscou se retirent et Mollie s'émerveille, face à l'élégance de ce lieu enchanteur.

La grandeur du ballet n'avait jamais réellement touché la jeune londonienne, habituée aux bureaux, souvent vandalisés par les marginaux qui cherchent à faire leur loi. Les rares divertissements se résument aux entretiens avec la poignée d'artistes autorisés à se produire au théâtre. Quelques festivals honorent le peu de films britanniques qui parvenaient à traverser la frontière. Cependant, la ville anglaise n'a jamais eu bonne réputation : ce trou à rats est gangrené par des esprits rebelles et dangereux, qui défient la domination de l'Est. Malgré le confort et le luxe de ses jeunes années qu'elle doit sans doute à sa riche famille, Mollie se sent pauvre et minuscule, en ces lieux. Les yeux brillants, elle suit de près le soldat qui lui ouvre le chemin. Ensemble, ils s'éloignent du Beethoven

Hall, et s'approchent vers un salon particulier : un point de rencontre pensé et imaginé pour démontrer la puissance de Moscou qui devra se refléter dans ses futurs articles.

Subjuguée par les portraits des anciens et nouveaux génies de la Mère-Patrie, la journaliste admire silencieusement la symétrie parfaite des arcades aux reliefs détaillés qui racontent les légendes des tsars. Le lustre en cristal illumine les visages d'une sublime collection de peintures, donnant l'illusion de la vie. D'immenses drapés écarlates soutiennent les œuvres d'art, embellies par quelques arabesques dorées. Sous ses chaussures humides, le parquet brille si fort qu'il l'aveuglerait presque. Puis, l'officier toque trois fois contre une porte blanche et se positionne sur la gauche, sans rien ajouter. L'ouverture s'accentue, un homme se situe de l'autre côté : on croirait un jumeau parfait. Enfin, Mollie est invitée à entrer dans une suite au cachet semblable au reste des lieux.

Déjà installée près d'une petite table ronde, Tamara Numerov attend, les mains jointes. Un service à thé en cuivre présente deux coupes ainsi qu'une théière ornementée. Devant deux fenêtres, le buste noir de Lénine lui envoie un regard vif. Dans l'âtre de la cheminée, un feu agréable crépite. Une douce mélodie émane d'un gramophone au charme antique. Les talonnettes de l'invitée résonnent en écho dans l'ensemble de la pièce. D'un geste élégant de la main, la porte-parole du projet Beluga lui fait signe d'avancer. Au même moment, un domestique se présente, comme surgi de nulle part : cette apparition surprend légèrement l'Anglaise, qui se demande comment l'individu est entré, par quel accès secret s'est-il faufilé jusqu'au cabinet ? Il fait couler le thé noir dans les deux tasses, avant de s'éloigner.

— Bienvenue à Moscou, Madame Callender, déclare-t-elle. Installez-vous, je vous prie. Vous devez être fatiguée. On m'a prévenue que vous attendiez un enfant, une bien belle nouvelle à ajouter à notre tableau.

Gracieuse, l'invitée effectue une légère révérence avant de prendre place sur un des deux fauteuils.

— Je vous remercie, Madame Numerov, répond-elle en déposant son bagage à proximité. C'est un véritable honneur d'avoir été choisie pour vous rencontrer. Veuillez me pardonner par avance mes éventuelles maladresses de langue.

— Je peux déjà vous annoncer que vous parlez mieux que la plupart des diplomates. Le Kremlin m'a informée de vos attentes et de vos questions, aussi bien, je peux vous assurer que cet entretien se déroulera dans les meilleures conditions.

Les deux représentantes échangent un regard bienveillant et se penchent vers les boissons fumantes.

— Le thé anglais l'emportera-t-il sur celui-ci ? demande la charismatique.

La nouvelle arrivante esquisse un sourire discret, alors qu'elle observe l'apparence impressionnante de Tamara Numerov. Une femme aux épaules larges, vêtue d'une veste sombre retenue par une ceinture au niveau de la taille. Ses décorations militaires laissent penser qu'elle a déjà fait ses preuves sur le champ de bataille, comme en témoigne une légère cicatrice sous la lèvre. Sa chevelure brune tressée est attachée vers l'arrière. Ses deux yeux clairs, presque translucides, détaillent également les traits de Mollie. Un court silence s'installe, pendant lequel cette dernière s'empresse de déployer son matériel d'enregistrement.

— Avant d'aller plus loin, déclare la porte-parole, nous allons vérifier votre équipement, je vous prie : une simple procédure de sécurité. Anton ?

Enfin, le garde inspecte ses possessions, ainsi que l'intégralité du contenu de la valise. Tout semble aux normes. L'instant suivant, le dictaphone peut être utilisé. Entre ses doigts fins, Mollie retient les notes remises par la direction. Le résultat sera entièrement évalué par les services russes, comme convenu. Le cœur battant, la journaliste particulière hoche la tête, pour indiquer à Madame Numerov que l'entretien va bientôt commencer.

— Êtes-vous prête, Madame ?

— Autant qu'on puisse l'être, répond-elle en esquissant un discret sourire.

Quelques claquements résonnent, le bras de lecture parcourt les microsillons du disque magnétique. Le modèle ancien permet une dizaine de minutes d'enregistrement : la jeune femme dispose d'une vingtaine d'exemplaires en réserve, dans sa lourde valise. Elle prend une profonde inspiration, puis se lance avec une assurance remarquable.

— Mollie Callender, pour le journal *The Times Londres*, nous sommes le mercredi quatre novembre de l'année mille-neuf-cent-soixante-dix, il est quatorze heures à Moscou, au théâtre du Bolchoï. Je suis en compagnie de Madame Tamara Numerov, porte-parole de Monsieur Gagarine, sous-secrétaire du projet anglo-russe Beluga. Pouvez-vous nous présenter, chère Madame, les enjeux de cette entreprise jusqu'alors tenue secrète par la Couronne et le Kremlin ?

— Tout d'abord, je remercie les autorités de l'Union d'avoir permis cette rencontre au sommet, répond-elle d'une voix forte. Cette réunion qui peut sembler banale est en réalité l'occasion d'étendre notre message et d'annoncer nos dispositions jusqu'à l'océan Atlantique. Par cette déclaration, je m'engage, Tamara Numerov, à remplir mon rôle de porte-parole de Monsieur Gagarine, conformément aux informations

préalablement fixées par l'administration du projet Beluga, honorant ainsi les accords convenus entre nos deux pays, en date du printemps dernier, conclus entre votre Premier ministre, Sir Wilson et Messieurs Kossyguine et Brejnev.

Madame Numerov marque un bref temps de pause. Les tremblements contenus de Mollie se dissipent totalement, la salive lui revient : en dépit du poids des responsabilités, elle tient bon et hoche la tête en parcourant ses écrits. Bien entendu, elle connaît par cœur les éléments de l'entretien : cette occasion a été si finement préparée et millimétrée, qui ne laisse aucune place à l'erreur ou à l'improvisation. Tout ceci n'est qu'une vaste mise en scène, en plein cœur de ce sublime théâtre. La porte-parole russe s'exprime alors.

— Afin de répondre au mieux à votre question, je vous en pose une à mon tour : pensez-vous que l'on puisse réellement se passer de la conquête spatiale ? L'avenir réside-t-il vraiment sur cette planète, dont nous ignorons pourtant tant de choses ? Monsieur Gagarine la trouve si belle, plus encore, vu de l'espace, paraît-il. Alors qu'il a fait un premier pas au centre d'un cratère lunaire au début de l'année, ses premiers mots décrivaient les merveilles de notre monde et l'urgence de le préserver. La naissance du projet Beluga se fonde sur l'admiration que nous portons tous, à l'harmonie entre humains, une ode à l'unification de notre espèce en constante évolution… Malheureusement, peut-on en dire autant des États-Unis ? Eux, qui se sont enlisés dans la jungle sanglante du Viêt-nam, eux qui ont tant misé sur la conquête de notre satellite, se terrent à présent par-delà des fortifications, plus épaisses que la muraille de Chine. L'interdiction de toute forme d'exploration spatiale est un échec cuisant : ils ont beau tenter de faire taire le chaos derrière leurs remparts, une clameur gronde jusqu'à ce théâtre et nous l'entendons tous.

Elle lève le doigt un instant, la mélodie provenant du gramophone s'achève.

— Ils accusent un Dieu vengeur d'être la cause de leurs tourments, reprend-elle, les sectes pullulent. Les médecins sont retrouvés assassinés, les laboratoires font l'objet d'attentats. Nous le savons, car nous sommes bien renseignés. L'obscurité finira par dévorer ce pauvre peuple en crise, c'est une prédiction terrible qui semble inévitable… Mais le projet Beluga représente l'espoir pour ceux qui ont choisi l'union indestructible des républiques libres. En effet, si notre adversaire a opté pour la fuite, nous avons décidé de prendre le pouvoir… Notre Patrie et la Couronne britannique ont fondé ensemble, grâce à l'association de brillants intellectuels, la première administration anglo-soviétique de l'aéronautique et de l'espace. Nos objectifs sont nombreux, mais le but premier sera

l'exploration et la recherche de nouvelles ressources pouvant bénéficier à l'humanité, cette même humanité que nous souhaitons unifier.

Mollie se laisse presque bercer par le doux timbre de sa voix, légèrement brisée. Madame doit être une grande fumeuse. Elle hoche lentement la tête de bas en haut, les cils de la porte-parole semblent figés. Ainsi fixée, la journaliste peine à atteindre la sérénité. Le poids de son ventre la malmène, malgré ses efforts. Ses mâchoires se serrent inconsciemment, avant de poursuivre.

— Cette administration s'inscrit-elle dans la lignée de votre programme lunaire habité ? Qu'en est-il du budget déployé pour assurer votre conquête ?

— Nous maintenons nos dispositions autour de ce sujet très ambitieux, répond son interlocutrice en saisissant la tasse encore chaude, d'ici quelques années, nous espérons l'installation d'une base spatiale vivable à même la surface lunaire. Cela pourrait être possible, puisque les données confidentielles de recherche avancée de nos anciens adversaires sont tombées entre nos mains. Le coût estimé s'élève à plusieurs milliards de roubles : c'est pourquoi nous compterons sur tous nos partisans, pour une production efficace et rentable. Une série de plans quinquennaux ont été finement analysés par nos experts, spécialement pour cette administration d'exception. Nos coopératives sont plus motivées que jamais, afin d'inscrire leurs noms dans l'histoire. Le Kremlin a conscience qu'une telle entreprise ne saurait fleurir au cours d'une seule saison : le temps nous donnera raison.

Madame Numerov achève sa phrase par un sourire que Mollie lui rend aussitôt, très naturellement. La grande femme contemple le disque tourner, produisant ce même cliquetis régulier, en parfaite coordination avec les battements du cœur anxieux de la journaliste, malgré des efforts colossaux.

— La Couronne d'Angleterre a insufflé plus de cinq milliards de livres sterling dans ce plan pharaonique. Cette nouvelle amitié qui unit l'Union soviétique aux Britanniques s'inscrit-elle dans une volonté d'accaparer les territoires de l'Ouest européen ? Certains pays voisins, dont la France et la Belgique, semblent déterminés à repousser votre influence au prix de sanglants conflits. Quelle est la position du programme d'exploration, vis-à-vis de ces tensions ?

Plongée dans un mutisme absolu, la représentante garde un noble port de tête. Transformée en statue, les yeux de la sous-secrétaire, jusqu'alors ancrés dans ceux de l'invitée observent le dictaphone. Enfin, elle tourne la tête vers le garde, avant de reprendre sa posture initiale.

— Madame Callender, murmure-t-elle, il me semble que cette question ne fait pas partie de la liste qui m'a été communiquée. Puisque je

ne suis que la porte-parole de Monsieur Gagarine, je ne peux pas répondre de mon plein gré. Tenons-nous-en à ce qui a été prévu, je vous prie.

Désorientée, Mollie se confond en excuses et parcourt frénétiquement ses notes. Les rougeurs à ses joues prennent de l'ampleur, puis elle pousse un soupir désespéré avant de suspendre l'enregistrement, aux alentours de six minutes.

— Je vous fais confiance, déclare-t-elle, mais mes directives ont bien validé cette partie de l'entretien. Souhaitez-vous que j'en informe ma hiérarchie ?

— Ce ne sera pas nécessaire, répond calmement Madame Numerov, vous pouvez passer à la question suivante. Oublions cet incident.

Les fenêtres du salon particulier ont beau être fermées, un vent venu de Sibérie a soufflé sur leur rencontre. Même les flammes dansantes de la cheminée semblent diminuées. Mollie propose à sa locutrice de lancer un autre enregistrement, afin de repartir sur de bonnes bases. Celle-ci accepte volontiers, tout en l'observant, de retirer un disque vierge de sa réserve. L'envoyée s'applique dans ses gestes.

— Vous saviez que cette question ne figurait pas sur votre liste, déclare soudainement Madame Numerov avant l'enclenchement.

La reporter lève ses yeux presque larmoyants en sa direction, mais parvient à soutenir ce regard brut.

— Je vous assure que non, répond-elle très spontanément. Quel idiot prendrait le risque de vous mentir ? Vous le voyez bien, je tremble depuis mon arrivée dans ce pays. Tout ce que je veux, c'est remplir mon rôle au mieux, achever ma mission au plus vite. Vous et moi, nous ne sommes que des passerelles entre deux géants.

L'imposant personnage glisse quelques doigts dans la poche de sa veste, en tire une petite boîte argentée comportant du tabac. La sous-secrétaire tend une cigarette à la reporter, qui décline poliment. Madame Numerov enflamme l'embout d'une allumette, puis se met à fumer en croisant les jambes.

— Vous devriez vous reposer un instant, dans ce cas, suggère-t-elle en adoptant une attitude bien plus détendue.

Alors qu'elle crache le tabac vers l'élégant lustre en cristal, le nuage entoure le profil inquiétant de la statue de Lénine. Au cours de cet interlude tout aussi angoissant, Mollie entreprend de finir sa tasse de thé en enchaînant de grosses gorgées. La dernière ne passe pas : prise d'une bruyante toux, les larmes montent. Aussitôt, elle s'empare de son mouchoir imbibé de menthe dans la poche, puis prend de profondes inspirations et expirations, en pressant son ventre rond. Au terme d'un combat acharné, celle-ci parvient à se calmer. Cet instant gênant interpelle Madame Numerov, qui écrase sa cigarette dans un petit cendrier, à

proximité de la théière. Elle en vient à lui demander si la fumée la dérange. Finalement, la journaliste s'apaise et s'interroge au sujet de l'échange. Pourra-t-il se poursuivre convenablement, dans de telles circonstances ?

Quelques minutes plus tard, le même bruissement émane du dictaphone, les deux femmes se font un signe d'accord discret. Mollie se permet de rappeler les faits.

— Madame Numerov, cette question concerne l'échec de la mission Apollo 8. L'équipage est décédé dans d'atroces souffrances, alors qu'il tentait d'entrer en orbite autour de la Lune. Pouvez-vous garantir la sécurité des astronautes qui accepteront de quitter leurs familles ?

— Les fusées sont des technologies relativement récentes, admet-elle, mais nos nombreux essais sur Terre nous permettent d'identifier tous les potentiels problèmes liés aux conditions dans l'espace. Nous nous efforçons de réfléchir aux pires cas de figure, car nous nous inspirons de cette tragédie : aux yeux de tous, elle doit demeurer, à vif. Nous ne sommes pas immortels.

Mollie Callender ferme les yeux un moment, domptant sa respiration fragile. Tamara Numerov s'apprête à déclarer quelque chose, mais Mollie Callender l'interrompt.

— Vous n'êtes pas immortels, répète-t-elle d'une voix monocorde.

Cette intervention imprévue la perturbe, une fois encore, tandis que la journaliste presse son abdomen, qui semble lui causer de grandes souffrances. Ses sourcils arqués se froncent, elle retient sa respiration.

— Ce sont nos mots, confirme Tamara Numerov, Madame Callender ? Souhaitez-vous que l'on reporte cette discussion ?

— Non, réplique-t-elle sèchement.

Lentement, la jeune femme glisse quelques doigts entre les boutons de son chemisier, fuyant le regard intransigeant de la porte-parole russe, décontenancée. Le tissu révèle une ceinture, dissimulée sous sa tenue. Cette vision coupe le souffle de Madame Numerov, qui scrute l'étrangère. Le domestique s'est envolé, le garde ne remarque pas le danger imminent. Autour de sa taille, la discrète Mollie retient quatre grenades. Dans l'œil de la cible, le détonateur semble être ce boîtier fixé, au niveau du nombril.

— Madame Numerov, avez-vous une dernière déclaration à faire, au nom de Beluga ?

L'attention du soldat, jusqu'alors détournée, se concentre sur le duo.

— Comment voulez-vous que mes mots trouvent un écho, demande-t-elle la bouche sèche, si vous détruisez les traces de notre rencontre ? Quel genre de message souhaitez-vous faire passer, Madame Callender ?

La conversation anormale n'échappe pas à la vigilance de l'officier, qui attend les ordres, sans percevoir clairement la menace.

— S'il avance d'un seul pas, chuchote Mollie, je sabote votre théâtre immédiatement.

— Ne bougez pas, déclare calmement Numerov à son homme, la situation est sous contrôle.

— Vous vous bercez encore et toujours d'illusions, même au seuil de la mort, murmure la jeune femme, comment est-ce possible ?

Les deux individus se terrent dans un silence étrange et terriblement oppressant. Plus rien ne s'anime sur la scène de ce théâtre malsain.

— Êtes-vous seulement journaliste ? s'interroge l'interprète en scrutant le mécanisme, comment comptez-vous quitter ce bâtiment ? Vous devez vous douter que cette rencontre n'est pas à huis clos. Nous sommes sous écoute et vous le savez.

Ses propos ne décontenancent pas l'imposteur : son attitude fragile s'est retirée, mais l'angoisse se lit dans ses yeux injectés de sang. Un cœur fou s'emporte sous sa cage thoracique, qui s'élève et s'abaisse rapidement.

— Vous êtes la porte-parole de Gagarine, explique-t-elle en prenant de grandes inspirations, je ne suis qu'un message. Les États-Unis d'Amérique réclament et exigent l'arrêt immédiat de vos expéditions. Votre leader se rend coupable devant le tribunal de notre Créateur, et vous en paierez le prix fort. En ces lieux, « *vous excitâtes la colère de l'Éternel ; et l'Éternel s'irrita contre vous, et eut la pensée de vous détruire.* »

Soudain, d'un bond, d'un seul, le soldat parvient à immobiliser l'envoyée. Le cou bloqué par une pression terrible, elle réussit à s'emparer d'une des grenades, qu'elle dégoupille et laisse tomber sur le côté droit. Elle cherche à hurler, mais aucun son ne sort de sa gorge malmenée. Enfin, Tamara Numerov s'élance à l'autre bout du salon particulier : une dizaine d'officiers apparaissent et aident le vaillant bonhomme à maîtriser la furie qui se débat de toutes ses forces. La vue de l'engin dangereux les agite : l'un d'entre eux se précipite, l'ordre d'évacuation est donné, la sous-secrétaire se rue en catastrophe vers les couloirs du théâtre, aussitôt soutenue par son garde du corps. Le temps s'écoule inexorablement, les pièces se vident. L'explosion tarde à arriver… Mais rien ne se produit.

Alors, l'un des hommes arrache la ceinture piégée, puis la présente à son supérieur hiérarchique. Les deux échangent quelques mots à toute vitesse. Selon leurs dires, il ne s'agirait là que d'un leurre : ce ne sont pas de véritables armes. Une « terrible mise en scène », précise le plus gradé des deux. Numerov exige qu'on l'escorte jusqu'au petit salon, afin de se confronter à cette terroriste de pacotille, mais ce n'est plus de son ressort. La situation est trop grave, lui dit-on, pour qu'elle puisse s'entretenir avec cette menteuse pour le moment. La procédure se déroule selon le protocole d'urgence : Callender sera évacuée dans la plus grande

discrétion, dans le but de subir différents interrogatoires. Alors que les deux femmes se croisent une dernière fois dans les couloirs, la future prisonnière lui lance un regard qui lui glace le sang. Sa mâchoire crispée la métamorphose. La douceur de ses traits s'est dérobée, elle lui hurle ces mots :

— « *Ils périssent par le souffle de Dieu. Ils sont consumés par le vent de sa colère.* »

Ses vives protestations sont étouffées par la poigne des soldats, qui l'emportent dans les tréfonds du théâtre. Dans l'obscurité d'une porte, tout au fond, elle traîne des pieds sur le tapis rouge.

Cette abominable rencontre entre cet ennemi déguisé et Moscou ne s'est pas passée comme prévu. Tama Numerov peine à comprendre ce qu'elle vient de vivre et se demande si les enregistrements pourront être conservés, tout en cherchant à garder son sang-froid. Habituée aux perturbations et aux sournoiseries de l'adversaire, elle parvient à rester digne.

— Je dois en informer Monsieur Gagarine, soupire-t-elle à un de ses hommes, tout en rassemblant ses affaires, j'ai besoin de mon chauffeur, je dois le rencontrer immédiatement. Il assiste à une réunion au Kremlin, en ce moment : la priorité doit se focaliser sur ces menaces. Coupons-les à la racine.

Le soldat-protecteur qui n'avait pas hésité à neutraliser la criminelle hoche la tête, tandis qu'elle ne cesse de jeter des regards par-dessus son épaule, à l'autre bout du couloir maudit. Elle croit entendre des hurlements de douleur, mais c'est son esprit qui lui joue des tours.

Alors qu'elle franchit les portes du théâtre, Madame Numerov ressent un profond désarroi. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas confrontée à de tels risques. Les échos de ce démon se répercutent en elle. La voix de l'officier qui a assisté à la rencontre l'interpelle, au moment où elle monte à bord de la voiture de son chauffeur, lequel ne semble pas avoir été informé de quoi que ce soit.

— Madame Numerov ! s'exclame le soldat. Le Kremlin est en flammes.

Bouleversée par ces évènements sordides, la représentante retient son souffle.

— Est-ce seulement vrai ? demande-t-elle.

Le regard du militaire ne ment pas.

— Quittez ce périmètre immédiatement, reprend-il. Ne rentrez pas chez vous.

Puis, il referme la portière sur son visage terrorisé.

Par-delà les bâtiments, une fumée noire s'élève de la place Rouge. *Le Kremlin est en flammes*, pense-t-elle la gorge serrée. Dans les rues, les

individus se précipitent et cherchent un refuge, le ciel s'assombrit. Un nuage de poussière et de cendres enveloppe les murs des maisons aux alentours, l'on croirait qu'un volcan s'est éveillé dans la capitale de l'Union. Le moteur du véhicule rugit. Que disait cet ignoble personnage ? Ces versets bibliques prennent un sens prophétique, songe-t-elle en captant le regard impassible du chauffeur.

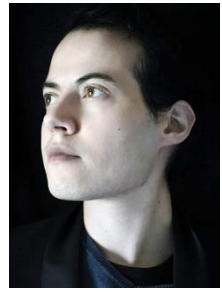
— Que fait-on maintenant ? lui demande-t-elle simplement.

— Je vous emmène au Nord, lui répond-il. Loin de l'Enfer.

Mais Tamara Numerov sait qu'elle s'y trouve déjà et n'en sortira pas indemne.

© Isaac de Mont 2023

Isaac de Mont (pseudonyme) est né en région parisienne. Il est l'auteur de deux recueils intitulés « Nouvelles fantasmagoriques » et « Nouvelles funambulesques » entre l'année 2020 et 2021. Les compilations comportent des histoires au style différent, alternant science-fiction, fantastique, suspense et drame. Il a également publié deux romans : un livre gothique appelé « Ex-libris » chez Spinelle en avril 2021. Récemment, il le thriller fantastique Disloqué est paru dans la catégorie « brouillard givrant » des éditions du Grimoire et de la Plume



Vivre libre ou survivre

Émeline Isaia

Dans la nuit du 25 au 26 septembre 1983, le satellite soviétique Cosmos 1382 détecta des points de chaleur induits par la réflexion du soleil sur les nuages, au-dessus des États-Unis. Un défaut du logiciel déclencha une erreur de traitement de l'information, alertant la base stratégique de Serpukhov-15 du lancement d'un, puis de cinq missiles nucléaires intercontinentaux en direction de l'URSS.
L'alerte reçue par l'officier de garde, le lieutenant-colonel Stanislav Petrov, cochait tous les niveaux de vérification, sauf une confirmation visuelle, mais le temps était nuageux. La procédure, dans ce cas de figure, était de faire remonter l'information, et donc d'aviser la chaîne de commandement de l'armée soviétique, avec à sa tête Iouri Andropov, d'une attaque nucléaire imminente. Or, l'URSS craignait des représailles pour avoir abattu, trois semaines plus tôt, un Boeing 747 sud-coréen et ses 269 passagers, parmi lesquels 60 ressortissants des États-Unis, dont un membre du Congrès.
Petrov, formé dans le civil, avait travaillé sur le logiciel du satellite. Supposant que les États-Unis attaqueraient avec cent missiles plutôt que cinq, il paria sur une défaillance, ne suivit pas la procédure et choisit d'ignorer l'alerte, évitant une possible guerre nucléaire.
Mais s'il avait été « bête et discipliné », alorsi les bombes…

LES BRAS CROISÉS, appuyée contre son petit établi jonché d'appareils éventrés et de pièces hétéroclites, Nellie a la sensation de réinterpréter une scène jouée de trop nombreuses fois. Face à elle, sa mère plie avec soin des chutes de vieux vêtements, qu'elle empile sur une table où trônent une machine à coudre et des boîtes de petit matériel parfaitement alignées. Le dos voûté par des années de couture, sous la lumière jaunâtre de l'unique ampoule à incandescence de la pièce, elle n'a jamais paru si fragile, ni la maladie si proche de la consumer. Malgré sa faiblesse évidente, elle oppose aux arguments de sa fille un air résolument buté. Mais ce soir, Nellie ne peut pas céder. Ce soir, les nouvelles reçues sur la CB du Prof ne laissent plus de place au doute. Les Costards montent à l'assaut des Pentes. Depuis des mois, la jeune femme surveille l'avancée des hommes de main du RL5 depuis le sud de Lyon vers le quartier de l'Est Croix-Rousse où elle a vu le jour. Une à une, des communautés indépendantes depuis 38 ans sont soumises de force à l'autorité des dirigeants du Rhône-Languedoc. Les cinq oligarques, depuis la création de leur État dans les années 90, n'avaient jamais eu de vues sur l'agglomération désertée, et les Irréductibles lyonnais étaient convaincus

d'être à l'abri des appétits d'une organisation à l'économie fondée sur l'agriculture. Qui aurait pu prévoir la montée en puissance de la Bourgogne, et la perspective pour le RL5 d'établir à Lyon une base de prestige et une plate-forme pour des échanges commerciaux, permettant de conserver leur position dominante dans l'est de l'ancienne France ? Bien sûr, tout cela ne s'est pas fait en un jour, mais les Lyonnais sont depuis la Guerre nucléaire des gens de tradition. Avant de décéder d'un probable cancer lorsqu'elle avait 8 ans, le père de Nellie lui a souvent parlé de ce 26 septembre 1983, quand l'URSS et les États-Unis ont dévasté l'hémisphère nord en quelques heures d'escalade autodestructrice. Personne n'a jamais cherché à savoir qui avait déclenché cette folie, tant ceux qui restaient ont été occupés à survivre aux incendies, au chaos puis à la longue nuit glaciale qui ont suivi les explosions. Paris, Marseille et Le Havre ont été rayés de la carte, et la France s'est morcelée en territoires disparates. La trop grande zone urbaine de Lyon s'est peu à peu vidée de ses habitants, face à l'impossibilité de développer sur place une production alimentaire adaptée à la densité de population. Depuis une trentaine d'années, ceux qui se sont eux-mêmes nommés les Irréductibles survivent dans un monde où le temps s'est arrêté. Tous les matins, Nellie croise des enfants illettrés qui, comme leurs parents, se rendent aux serres, casquette-visière sur la tête et banane à la ceinture, pour y cultiver leur subsistance, sans jamais se demander ce qu'il y a au-delà des limites de leur quartier. Elle soupire, agacée à la pensée de cette « famille » à laquelle elle ne s'est jamais intégrée. À la mort de son père, la petite fille avide de connaissances a trouvé refuge auprès du Prof, un ingénieur devenu le réparateur indispensable du quartier, qui lui a transmis son intérêt pour les circuits électriques, à la complexité parfois stimulante.

— Maman, on a eu cette discussion des centaines de fois, je ne te laisserai pas, martèle la jeune femme. Si tu refuses de partir, non seulement tu m'obligeras à revivre l'impuissance que tu as ressentie à la mort de Papa, mais avec l'arrivée du RL5 nous serons condamnées à l'oppression, sans une seule chance de découvrir ce que serait notre vie dans un lieu où la population invente et progresse à nouveau !

— Chérie, même si les rumeurs sont vraies, je n'aurai jamais la force de faire le chemin jusqu'à Toulouse…

— Ce ne sont pas de simples rumeurs. Les cibistes de l'ouest de la Saône ont obtenu des informations fiables de nombreux voyageurs. Il nous suffira d'atteindre Carcassonne pour entrer dans la zone libre, et même toi tu peux faire ce trajet en train !

— En train ? Nellie, il nous faudrait traverser le Rhône-Languedoc ! C'est bien trop dangereux !

— Les Costards sont à nos portes, Maman ! Et si on se fait discrètes,

ils ne nous verront même pas passer ! On pourrait se glisser dans un train de marchandises à Perrache, dans le meilleur des cas il nous conduira directement à Narbonne, et on ne sera plus très loin. Au pire, il nous faudra en trouver un autre à Avignon. On peut le faire, et notre meilleure chance, c'est cette nuit !

Elles échangent un long regard, puis la couturière hoche silencieusement la tête. L'idée ne la remplit pas d'enthousiasme, mais elle a cessé de lutter. Aux yeux de sa fille, c'est suffisant pour l'instant.

— Je suppose que Lionel est au courant de ton projet.

Nellie n'a jamais compris l'entêtement de sa mère à refuser les surnoms, le Prof n'y faisant pas exception. Elle acquiesce, émue au souvenir de l'échalas bougonnant qu'il allait devoir trouver un autre apprenti s'il voulait protéger ce qui pouvait l'être des griffes du RL5.

— Je lui ai déjà fait mes adieux. Il me manquera, mais sa vie est ici, contrairement à la nôtre.

Sans un mot, la mère de Nellie commence à rassembler quelques provisions dans un sac à dos. La jeune technicienne entasse à son tour le plus d'outils possible, quand elle avise le matériel de peinture de sa mère, inutilisé depuis des années. Cette dernière, sans s'y attarder, attrape déjà son chapeau à larges bords typique des années 70, protection indispensable contre les UV depuis que les radiations ont endommagé la couche d'ozone. Sur une impulsion, Nellie glisse la petite boîte contenant les pigments et les pinceaux à côté de leurs maigres possessions.

Une fois à l'extérieur, les deux femmes se pressent vers le fleuve qu'elles longeront jusqu'à la gare pour éviter les détours, dans l'obscurité la plus totale. Afin d'économiser l'énergie, les citadins limitent l'usage des éclairages électriques aux intérieurs. Les rives du Rhône sont désertes, mais pour plus de discrétion, elles rasent les murs. Soudain, la lueur d'une torche perce brièvement les ombres devant elles. Nellie avance un œil prudent à un angle de rue, et découvre un homme de dos penché sur une forme au sol. L'homme est vêtu d'un costume bleu clair à la coupe impeccable, assorti d'un fédora de même couleur : un Costard. Le cœur battant à tout rompre, la jeune technicienne se plaque contre le mur. Il est seul, et occupé. Faisant signe à sa mère de la suivre, elle se hâte de traverser derrière lui le plus silencieusement possible. Elle rejoint le mur suivant avec un soupir de soulagement, mais s'immobilise après quelques pas. Un autre faisceau lumineux, surmonté d'un feutre, se dirige droit sur elles. La jeune femme bondit vers le carrefour suivant, heureusement désert, juste avant qu'un rayon tremblotant ne se fixe sur sa mère restée en arrière qui se fige, paralysée. Fébrile, elle sort de son sac une grosse clé à molette qu'elle enveloppe dans un chiffon. La lumière s'intensifie, et un bruit de pas se rapproche. Elle se place derrière l'angle, glissant un autre chiffon dans une

poche de sa veste. Dès que le Costard parvient à sa hauteur, elle lui balance la clé de toutes ses forces dans l'estomac. Le souffle coupé, il se plie en deux, incapable d'émettre un son. Nellie en profite pour passer derrière lui, et tout en lui tordant un bras en arrière, elle lui fourre le chiffon dans la bouche. Quelques secondes plus tard, le truand, qui doit être un peu plus jeune qu'elle, est proprement ligoté et bâillonné. Les rejoignant, la mère de l'intrépide technicienne lui adresse un regard réprobateur, tandis que cette dernière tente de calmer les battements assourdissants de son cœur.

— On ne peut pas le laisser ici, chuchote-t-elle. Il risque d'alerter son collègue.

— Tu n'y penses pas ! répond sa mère sur le même ton, visiblement horrifiée.

Sans répondre, la jeune femme lui adresse un regard noir. Puis, coupant court à toute tentative de négociation, elle saisit le Costard par un bras, et l'entraîne sans ménagement en direction du sud.

Le trajet jusqu'à la gare de Perrache met les nerfs de Nellie à rude épreuve. Son pouls accélère à chaque angle de rue, elle tressaille à la vue de l'ombre d'un lampadaire ou au son d'une bâche isolante qui claque. Mais elle tient fermement son prisonnier, qui lui jette régulièrement des regards courroucés. Sa mère trottine silencieusement à sa suite, et elle évite de se retourner, certaine qu'elle lirait sur son visage le reflet de sa propre angoisse. Dans la gare qui bourdonne d'activité, le petit groupe se glisse d'une ombre à l'autre et observe le ballet des travailleurs. Le Prof a un jour expliqué à Nellie qu'avant la Guerre, les horaires des ouvriers français étaient réglementés. Une chimère pour les débardeurs au service du RL5. Le train le plus proche est en cours de déchargement. La jeune femme resserre l'étau sur le bras de son otage, et presse la lame d'un canif contre sa gorge pour le dissuader de donner l'alerte. Un peu plus loin, on empile des marchandises dans un convoi. Le sang tambourinant dans ses oreilles, Nellie pousse le Costard dans un wagon déjà plein, puis aide sa mère à se hisser à leur suite. Tous les trois s'installent parmi les caisses, le plus loin possible des portes. Le silence s'installe, de plus en plus pesant. La jeune technicienne joue nerveusement de sa lame sous le regard exaspéré de son otage et celui réprobateur de sa mère. Au bout d'une éternité, des voix impérieuses se font entendre, les portières claquent, et le train s'ébranle. Une fois à pleine vitesse, le roulement du véhicule est presque assourdissant. Leur prisonnier commence à s'agiter. La jeune femme est sur le point de lui flanquer un bon coup de pied pour qu'il se tienne tranquille, mais un regard de sa mère la stoppe net. Cette dernière dénoue délicatement le nœud du bâillon. Le Costard fait jouer sa mâchoire et passe sa langue sur ses lèvres.

— Merci, M'dame, croasse-t-il d'une voix aussi sonore que possible

pour couvrir le bruit du train.

— C'est normal, jeune homme.

— Maman !

À cet instant, Nellie ne saurait dire lequel des deux l'agace le plus. L'ignorant superbement, sa mère poursuit comme si elle n'avait pas été interrompue :

— Vous pouvez m'appeler Elsa. Et vous, quel est votre nom ?

— X, M'da… euh, Elsa.

— X ? C'est peu commun…

— C'est un truc entre frangins. Pour faire court.

— Je vois.

— Hé, vous deux, vous voulez un casse-croûte, tant que vous y êtes ? Un peu de spiruline, peut-être ? ironise la jeune femme en attrapant une conserve dans la caisse la plus proche.

— Merci, ma chérie, mais j'ai mangé assez d'algues pour toute une vie, crois-moi !

X ricane, mais se tait en avisant le petit couteau revenu dans la main de sa geôlière, et se contente d'un sourire insolent.

— Tu n'es pas forcée d'être aussi violente, proteste sa mère.

— C'est peut-être bien le seul argument qui touche les Costards.

Une moue résignée lui répond, et le silence retombe sur les voyageurs, si l'on peut appeler silence le roulement infernal du convoi.

Au cours des heures qui suivent, les passagers clandestins somnolent, à l'exception de Nellie qui tente tant bien que mal de garder un œil sur son prisonnier. La porte métallique du wagon laisse entrevoir la pâle lueur du petit jour lorsqu'ils ralentissent enfin. La jeune femme réveille les dormeurs, avec davantage de délicatesse pour sa mère, bâillonne à nouveau X, et leur fait signe de rester à l'abri des regards. Le véhicule s'immobilise dans un crissement atroce. Les oreilles encore bourdonnantes, Nellie peine à identifier les bruits ambiants. Elle perçoit enfin des portes qui claquent et des ordres aboyés à la cantonade. C'est le terminus. Elle peste intérieurement ; le train les a menées à Avignon. Il va falloir en trouver un autre pour poursuivre vers l'ouest. Soudain, X sort de sa léthargie, les sourcils arqués de surprise. Une voix passe près d'eux, plus jeune que celles des contremaîtres.

— C'est pas compliqué, dans c'train y a deux gonzesses, une jeune, une vieille, et mon pote X qu'est sûr'ment avec elles. Alors vous m'ouvrez les voitures une par une, que mes gars puissent zyeuter, et quand on les aura chopés vous pourrez décharger. Vous bilez pas, tout ça, c'est pour la maison, si vous avez du r'tard on vous f'ra pas d'ennuis.

Une décharge d'adrénaline traverse le corps de Nellie. Elle croise le regard affolé de sa mère. Comment ont-ils pu les trouver si vite ? Une

lueur moqueuse brille à présent dans les yeux de leur prisonnier. Plus loin, une porte claque, et on entend des bruits sourds. La jeune femme est au bord de la panique. Quelle idée elle a eue de faire un otage ! Mais il n'est plus question de reculer. Tâchant de garder son calme, elle puise dans ses outils pour déboulonner le verrou du wagon, et fait coulisser la portière en maudissant chaque grincement. Un flot de lumière blanche se déverse par l'ouverture. À une trentaine de mètres, elle repère un Costard seul, le regard fixé sur l'intérieur d'un conteneur où doivent se trouver les autres. Elle reconnaît avec surprise le costume bleu clair de la veille. À l'évidence, elles n'ont pas été si discrètes cette nuit. Refusant de pleurer sur le lait renversé, Nellie attrape X et lui cale sa lame sur le cou, déterminée. Un nouveau claquement suivi de bruits sourds indique qu'on fouille un autre wagon. Le Costard bleu ne regarde toujours pas dans leur direction. Elle entraîne X à l'extérieur, et passant entre deux voitures, ils descendent sur la voie. Sa mère les rejoint avec plus de difficulté, mais leur manège passe inaperçu. La remontée de l'autre côté, plus ardue, laisse les deux femmes essoufflées. Les bruits se rapprochent.

— On file ! intime la jeune femme.

Tirant à la fois sa mère et leur otage, elle détale en direction du fleuve. Mais rapidement, la résistance obstinée du Costard l'oblige à marquer une pause au détour d'une rue manifestement déserte, qui semble servir de dépotoir. Elle peine à dégager son bras tétanisé par l'effort, et dissimule sa douleur avec un regard lourd de menaces pour le jeune homme, dont l'attention est cependant retenue quelque part derrière elle. Un bruit mat la pousse à se retourner.

— Maman !

Aiguillonnée par une vive inquiétude teintée de remords, Nellie s'agenouille auprès de sa mère qui vient de s'effondrer. Le teint cadavérique, celle-ci respire difficilement, un raclement de mauvais augure accompagnant les mouvements saccadés de ses épaules. Affolée, la jeune femme l'allonge sur le dos, espérant libérer sa cage thoracique, mais aggrave le phénomène. Un brusque coup sur son épaule la fait sursauter. Elle se retourne, sa main armée du couteau déjà lancée en direction de la menace. La lame s'arrête à quelques centimètres du torse de X, qui secoue la tête en tentant d'émettre des sons. Cramoisi et en sueur, il semble lui aussi en difficulté. Nellie retire vivement le bâillon. Essoufflé, il ne réussit à parler qu'au bout de quelques secondes.

— Faut l'asseoir !

Nellie reste un instant interdite, puis, les mots prenant enfin sens, elle attrape sa mère par les épaules et la redresse contre une palissade. Lentement, la respiration de la malade se fait plus régulière, malgré le bruit de fond persistant. La jeune femme sort de son sac à dos une petite gourde

métallique.

— Pas une bonne idée… intervient X. Si elle boit maint'nant, elle va s'étouffer…

— Comment tu sais tout ça ? réplique Nellie, méfiante, en se gardant pourtant de terminer son geste.

— J'lai d'jà vu… Ma mère.

Son expression est fermée, et son ton sinistre laisse peu de place à l'interprétation. La culpabilité assaille Nellie. Celle d'avoir entraîné sa mère, malgré sa faiblesse, dans une aventure qui pourrait très mal se terminer. Celle aussi d'avoir provoqué la pire des situations en décidant de faire un prisonnier, attirant les hommes de main du RL5 à leurs trousses.

— Désolée, souffle-t-elle à l'adresse de sa mère.

— Pas besoin, se méprend X. J'étais encore gamin quand elle a eu la maladie des poumons. Mais si tu veux pas qu'elle crève en route, va falloir arrêter d'la faire courir…

La jeune femme, consciente du risque, réfléchit. Avec des Costards à la gare, hors de question de reprendre un train. Mais pour atteindre Carcassonne rapidement sans que sa mère y laisse ses forces, la seule autre option est de passer par l'A9. Ce qui signifie intercepter un véhicule, sans se faire repérer… Le plan est loin d'être idéal, mais à défaut d'un meilleur, dès que sa mère sera capable de marcher, il va falloir le tenter.

Arrivée aux abords de l'autoroute, Nellie est en nage. Les rayons agressifs du soleil se sont intensifiés toute la matinée, et sa vieille casquette gavroche en laine lui fait plus l'effet d'une chape de plomb que d'une protection. En traversant le Rhône, elle a cru faire une crise cardiaque à chaque pas, terrorisée à l'idée qu'on les repère. X, malgré son bâillon, a lui aussi rudement éprouvé la solidité de ses nerfs, à l'affût de la moindre ouverture, prêt à prendre la tangente à tout moment. À présent, ils sont tous les trois près d'une aire de repos, accroupis derrière des buissons suffisamment touffus pour les dissimuler ; malgré les gigantesques incendies dus à la bombe de Marseille, les retombées radioactives et l'obscurité glacée de l'hiver nucléaire, la garrigue a étonnamment bien survécu. Peut-être parce qu'il s'agissait déjà d'une nature survivante. Toujours est-il que cette cachette naturelle permet à Nellie de surveiller les allées et venues des véhicules sans que la présence d'un Costard saucissonné n'attire l'attention. Elle élimine d'office les voitures à l'aspect neuf : dans ce secteur, elles appartiennent toutes à des membres du RL5. Les chefs s'offrent les derniers modèles de la Côte d'Azur, gouvernée par Monaco, qui les importe d'Afrique. Leurs subalternes roulent dans des autos recarrossées à la peinture éclatante, dont les vieux moteurs font un vacarme d'enfer. Un combi Volkswagen des années 70 à la peinture plus que défraîchie attire son attention. Un petit groupe en sort, dont chaque membre arbore en

guise de blason une télévision schématique, cousue à la main sur ses vêtements. Un jour, Nellie a rencontré des prédicateurs de la secte dont les adeptes portent ce symbole, une des plus anciennes et des mieux implantées, basée dans les Cévennes. Définissant comme moment fondateur le silence simultané des téléviseurs français après qu'un des missiles a atteint Paris, ce groupe religieux prône un retour radical à la nature, excluant pour ses membres l'utilisation d'appareils électriques. À l'évidence, ceux-là sont de nouvelles recrues, qui abandonneront le fourgon en rejoignant leur destination. Un gâchis auquel la jeune femme entend bien remédier. Après tout, ils n'auront qu'à s'habituer à leur nouvelle vie en rejoignant les Cévennes à pied. Dès que la voie est libre, elle attrape X et rejoint le van le plus silencieusement possible. Pendant que sa mère grimpe à l'avant, elle pousse le Costard à l'arrière et ferme doucement la porte à glissière. Le temps de se faufiler sur le siège conducteur, elle aperçoit un des futurs fidèles de la secte faire de grands signes. Il est temps de s'esquiver. La clé n'est pas sur le contact. Heureusement, sur ce vieux modèle, un simple canif lui permet de démarrer en un temps record. Elle accélère déjà quand un vacarme retentit, suivi d'un cri de sa mère. Derrière elle, la portière est grande ouverte, et X roule dans la poussière. Les propriétaires du véhicule courent déjà dans leur direction, décidés à les intercepter.

— Merde !

Elle enfonce l'accélérateur, braque pour éviter le groupe et lance le véhicule sur l'autoroute à grand renfort de grincements du levier de vitesses, la porte arrière toujours béante entraînant un puissant courant d'air dans l'habitacle. Cédant sous la tension nerveuse accumulée, Nellie éclate de rire sous le regard interloqué de sa mère.

Quelques kilomètres et un arrêt plus tard, la portière enfin refermée, les deux femmes savourent le calme relatif et une sensation de liberté nouvelle. Autour d'elles, la végétation moutonnante laisse bientôt place à d'innombrables champs, dont certains recouverts de grandes bulles en plastique translucide, où s'activent des cohortes de cultivateurs. Là où 30 ans auparavant se côtoyaient les nuances de vert de l'herbe sèche et des buissons hirsutes, aujourd'hui la mosaïque acidulée des cultures de plein soleil rehausse les couleurs tendres des potagers qui se dévoilent sous l'entrée des serres.

— Je ne me souvenais pas qu'un paysage pouvait être si vivant…

Surprise, Nellie dévisage sa mère. L'espace d'un instant, la couturière résignée s'efface, révélant la jeune femme qui aspirait à entrer aux Beaux-Arts.

— Tu as bien fait d'emporter mon matériel de peinture, ajoute-t-elle avec un clin d'œil. J'aimerais essayer de reproduire ces couleurs.

Un doux sourire aux lèvres, elle replonge dans sa contemplation. À l'horizon semble désormais émerger pour Nellie une vie longtemps fantasmée sur le point de prendre corps.

Elles sont presque à hauteur de Béziers, quand une sirène retentit. Un véhicule de police repeint à neuf les dépasse, tandis que des berlines rutilantes viennent flanquer les côtés et l'arrière du combi. Contrainte de s'arrêter, Nellie hurlerait de frustration. Des loubards aux costumes tapageurs encerclent le van.

— C'est bien elles. On embarque !

L'un d'eux ouvre la portière passager et entreprend d'extirper l'occupante du siège hors du fourgon. La mère de Nellie se débat, tentant avec ses maigres forces d'échapper à la poigne de l'armoire à glace qui la traîne vers une des berlines.

— Lâchez-moi, mais lâchez-moi enfin !

— Maman !

Nellie repousse violemment sa portière, qui se fracasse à grand bruit sur le nez de l'un des agresseurs. Elle saute à terre, évite un bras qui tente de l'attraper, flanque un coup de tête dans un estomac en l'accompagnant de tout son poids. Sa victime recule, pliée en deux. Déséquilibrée, la jeune femme ne peut éviter un poing lancé en direction de son visage. Elle s'effondre, sombrant dans l'inconscience.

Lorsque Nellie tente d'ouvrir les yeux, des cercles de points noirs envahissent son champ de vision, se contractant par vagues au rythme d'une douleur lancinante. Peu à peu, elle distingue une pièce au sol et aux murs nus, chichement éclairée par une lucarne à la propreté douteuse, et fermée sur un côté par une épaisse grille d'acier à la peinture écaillée. Sa mère est assise près d'elle. La voyant réveillée, elle s'empresse de l'aider à se redresser.

— Nellie, ma chérie, tu vas bien ? Est-ce que tu as mal ? J'ai eu tellement peur ! Ces salauds ne perdent rien pour attendre !

— Maman ! s'exclame Nellie, choquée, avant de porter la main à sa tête en grimaçant sous l'élan de douleur provoqué par le son de sa propre voix.

— Reste tranquille. Cette brute t'a frappée si fort que tu es restée évanouie toute l'après-midi. Mais crois-moi, il s'en souviendra, achève-t-elle avec un sourire carnassier.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? Je ne te connaissais pas ce côté guerrier !

— Disons que ce périple insensé a peut-être réveillé mon envie de défendre ce que la vie a encore à m'offrir.

— Peut-être ? réplique Nellie, les yeux soudain humides.

Elles se sourient, quand des bruits de pas leur signalent des visiteurs.

Derrière la grille de la cellule apparaissent X et, impeccable dans son costume bleu clair, un jeune dandy aux cheveux blonds décolorés.

— B'soir, M'dames, les salue ce dernier avec un grand sourire, dévoilant des dents d'une blancheur étincelante. Ravi d'voir qu'vous nous avez sag'ment attendus à Béziers.

Deux mines crispées lui répondent. Il pavoise :

— Vous faites pas d'bile, r'cherchées ou pas, les patrouilles vous auraient chopées avant Carcassonne.

Les deux prisonnières échangent des regards interloqués. Elles n'ont pas parlé de leur projet devant leur otage.

— Chuis pas crétin, leur lance X. Pourquoi vous auriez traversé not'territoire si c'était pas pour rejoindre les cinglés d'Toulouse ?

— On en voit tous les jours, des idiots qui croient qu'l'herbe s'ra plus verte ailleurs, renchérit l'autre. Alors on s'charge de les ram'ner à la raison, et surtout au boulot !

Fier de sa trouvaille, il éclate de rire, avant de poursuivre, cette fois d'un ton glacial.

— Mais vous deux, vous avez dépassé les bornes. Les patrons sont furax, et crois-moi personne veut les mettre en pétard. Mais pas grand monde vous a vues trimballer mon pote, et puis mes gars à Lyon ont posé quelques questions… Toi, la terreur, quand les patrons ont su qu't'étais douée comme réparatrice, y z'ont décidé d'te filer un job. T'en as, d'la chance…

Son sourire s'étire, provoquant des frissons le long de la colonne vertébrale de Nellie.

— Et pour ma mère ?

— Y aura bien une p'tite place pour elle.

— Mais elle est malade, elle a besoin de soins !

Le Costard part d'un grand rire, comme si elle venait de faire une excellente blague.

— Chérie, t'as pas les moyens, lance-t-il d'un ton léger.

— Elle va mourir si elle n'est pas soignée ! Dans ce cas, je refuse de travailler pour vous.

— T'entends ça, X ? C'est qu'on essaie d'négocier ! T'as pas compris qui commande, ici ?

— X a perdu sa mère, il doit pouvoir comprendre, et toi aussi !

— Chais pas c'qu'il t'a raconté, mais moi j'en ai rien à carrer d'ma mère, crache le blond. Elle doit encore trimer dans l'coin d'campagne dont j'me suis sorti dès qu'j'ai pu.

— Attends, D, intervient X, les sourcils froncés. Tu m'as toujours dit qu'ta mère elle était morte.

— Ouais, c'est tout comme. P'têt même qu'elle est vraiment morte

maint'nant, pour c'que ça change…

— Mais quand on était gamins, qu'ma mère était morte et mon père parti, tu m'as dit qu'les tiens étaient morts aussi, et qu'c'est pour ça qu't'étais à la rue…

— Qu'est-c'tu m'fais, X ? Frangin, toi et moi, on s'en fout d'tout ça. Les vieux, y nous ont jamais manqué, on s'en est même mieux sortis sans eux. R'gard'nous !

Écartant les bras comme un magicien devant son public, il semble attendre des applaudissements. Son partenaire le contemple avec une expression que Nellie ne parvient pas à déchiffrer. Baissant les bras, le dénommé D se tourne à nouveau vers elles.

— Assez bavassé. On est pas souvent d'passage dans l'sud, alors ce soir on va en profiter pour s'amuser un peu, et s'faire quelques potes. Et d'main matin mon frangin vous emmèn'ra à Vienne pour vot'nouvelle vie…

— Et toi ? réagit X, surpris.

— Moi faut qu'je r'tourne voir les patrons pour leur vanter not'succès, chuis sûr qu'si on s'débrouille bien on va prend'du grade.

Il attrape X par les épaules, et s'éloigne en lui vantant tous les avantages qu'ils devraient bientôt obtenir en récompense de leurs loyaux services. Blotties l'une contre l'autre, Nellie et sa mère passent la nuit à tenter d'échafauder des plans d'évasion. Aucun ne leur semble réalisable, mais elles ne peuvent pas se résoudre à abandonner tout espoir.

La lumière froide de l'aube peine à chasser l'obscurité de leur cellule quand des pas retentissent à nouveau dans le couloir adjacent. X, les yeux cernés et les cheveux en bataille, ouvre la grille, laissant deux gros bras attraper Nellie et sa mère, leur lier les mains dans le dos et les entraîner vers la sortie. Littéralement jetées à l'arrière d'un break cassis flamboyant, les deux femmes n'ont que le temps de se redresser avant que le jeune homme, installé seul au volant, démarre le véhicule. Parvenu à la sortie de la ville, il se range sur le bas-côté, et leur ouvre la portière en les menaçant d'un revolver.

— Sortez.

— X, implore Nellie, tétanisée. Je suis désolée de ce que je t'ai fait. Je comprends que tu veuilles te venger, mais…

— Sortez, insiste-t-il.

Terrifiées, les prisonnières obéissent. Des larmes de désespoir menacent d'aveugler la jeune femme.

— Dans le coffre.

Nellie sursaute. Sans comprendre, elle se hisse dans le large coffre, imitée par sa mère. Après avoir été recouvertes d'une bâche, puis enfermées, elles entendent la portière avant claquer, et le moteur redémarrer. La jeune technicienne a beau retourner la situation dans tous

les sens, l'incompréhension et la panique se livrent un combat sans merci, envahissant le moindre recoin de son esprit. La voiture ralentit.

— Pas un bruit, et tout ira bien, leur intime le conducteur.

Apeurée, Nellie cherche le regard de sa mère, qui essaie de prendre un air rassurant. Elle entend X baisser sa vitre. Une voix inconnue résonne dans l'habitacle.

— Salut l'ami ! J't'ai jamais vu par ici, qu'est-ce qui t'amène ?

— Une pouilleuse qui s'est fait la malle.

— T'as b'soin d'aide ? Y a jamais grand monde qui passe, j'peux t'laisser un d'mes gars.

— Pas la peine, c'est qu'une gonzesse, tranche X.

— Ok, rigole son interlocuteur. Bonne chance !

La vitre coulisse, et ils repartent. Après une attente qui paraît interminable, ils ralentissent à nouveau, et le moteur s'éteint. X ouvre le coffre, retire la bâche et sort Nellie de la voiture. Constatant qu'il n'est pas armé, elle se prépare à bondir, quand elle réalise, sidérée, ce qu'elle a sous les yeux. Devant eux se dressent des remparts crénelés ponctués de tours aux toits rouges et bleus.

— Carcassonne, souffle-t-elle, prise de court.

Passant derrière elle, le jeune homme entreprend de la détacher.

— D a tort. J'aimais ma mère, jamais je l'aurais abandonnée, et je sais que toi non plus.

Les yeux embués, Nellie ne distingue plus que la tache claire de la muraille sur le ciel azur. Même flou, l'avenir n'a jamais semblé déployer tant de promesses.

© Émeline Isaia 2022

Dans le monde extérieur, Emeline Isaia est guide-conférencière. Au quotidien, elle transmet sa perception de notre histoire, dévoile les rouages de nos sociétés humaines. De ses observations et de ses ressentis naissent sans cesse des mondes intérieurs qu'elle a récemment décidé de partager par l'intermédiaire d'un clavier. Son premier texte, « Quatre décimales », a été récompensé d'un 3e prix à l'édition 2021 du concours Nouvelles Avancées de l'ENSTA et ParisTech, et sa nouvelle « Voués à l'océan » a été publiée dans le 11e numéro de la revue Fantasy Art and Studies.

Périls sur *Moana*

Franck Auffret

Et si la Grande-Bretagne avait perdu la guerre des Malouines (1982) ? L'histoire se situe de nos jours, autour de la station minière Moana, dans les eaux polynésiennes. La France, qui a enfin pris conscience de l'exceptionnel potentiel de son patrimoine maritime, fait face à une menace d'un nouveau genre.

MALMENÉE PAR LES TURBULENTS ASSAUTS d'une mer hachée, la frégate *Limousin* fend les vagues folles avec son étrave aiguisée.

Dans le hangar hélicoptère, le capitaine d'armes ajuste la *Mae West*[3] d'une femme vêtue de l'habituelle tenue des marins embarqués puis celle d'un homme affublé d'une combinaison de vol manifestement trop petite.

La vérification des brassières terminée, Nolan E., le commandant du navire, délivre un écusson à chacun des deux passagers.

— Monsieur le ministre, pour vous remercier de votre venue à bord, je voudrais vous offrir un patch à l'effigie de notre unité.

En admirant le blason brodé sur le tissu, l'acteur le plus influent du Gouvernement esquisse un sourire de satisfaction.

— C'est moi qui vous remercie, commandant, pour votre accueil et pour ces riches moments partagés avec votre équipage.

— J'espère que le trajet sera moins mouvementé que votre transit depuis le porte-avions. Je peux déjà vous assurer qu'il sera moins long pour atteindre la station minière *Moana*.

Le commandant se tourne ensuite vers l'aide de camp de l'homme d'État.

— Ma chère Solène, je suis ravi de t'avoir revue. Espérons ne pas attendre aussi longtemps avant que nos chemins ne se croisent à nouveau.

— Ce fut un plaisir partagé, Nolan. A très bientôt.

— L'hélicoptère *Caïman* vous attend. Je vous propose de regagner le pont d'envol. Je vous souhaite une très belle inauguration.

[3] Appellation donnée au gilet de sauvetage du personnel navigant sur aéronef.

Tandis que les deux invités franchissent la porte étanche, une voix résonne sur la radio portative du *pacha*[4].

— Commandant de chef de quart, l'OQO[5] reporte la détection d'un contact sous-marin par l'avion de patrouille maritime.

— Reçu. Je monte immédiatement.

*

Après un rapide passage en passerelle pour autoriser le décollage de l'aéronef, le commandant descend l'échappée qui mène au central opérations. A peine a-t-il franchi la porte que l'OLASM[6] l'interpelle.

— L'équipage de l'*Atlantique* a perçu sur ces bouées un contact sonar qu'il a classé « possible sous-marin, confiance forte ». Il l'a pisté pendant dix minutes avant de le perdre dans le nord-est de notre position pour trente-deux nautiques[7]. Il a eu le temps d'estimer une route moyenne à l'Est et une vitesse faible. Le contact est en dehors de la zone attribuée à notre sous-marin d'attaque. Ça ne peut donc pas être lui.

— Où se trouve actuellement le Groupe aéronaval ? interroge Nolan, penché sur l'écran de sa console tactique.

— Le *Richelieu* et son escorte se situent à une soixantaine de nautiques au Nord, répond l'OLASM.

— Si c'est effectivement un sous-marin, il peut tout autant vouloir se rapprocher du porte-avions que de la station minière, conclut le commandant. Diffusez la dernière position du contact à la force.

— C'est déjà fait, assure l'OQO. Le contrôleur opérationnel nous informe par ailleurs que le Centre de support cyber a identifié plusieurs tentatives d'attaques informatiques sur les réseaux de la Marine dans les deux dernières heures et augmente d'un cran le niveau de vigilance.

— La concomitance de ces événements n'est probablement pas anodine. Rappelez au poste de combat !

Un long coup de klaxon retentit dans le bord. Alors que les marins affluent pour occuper les consoles qui ne l'étaient pas encore, Nolan et son expert de la lutte anti-sous-marine entament une réflexion pour

---

[4] Surnom donné à un commandant d'un bâtiment de la Marine nationale.

[5] Officier de quart opérations.

[6] Officier de lutte anti-sous-marine.

[7] Mille nautique ou « nautique » : unité de mesure de la distance employée dans le domaine maritime.

établir une manœuvre tactique appropriée aux circonstances. Tous deux convergent vers une solution permettant de protéger à la fois le porte-avions, déployé depuis deux mois loin de son port base, et la nouvelle station civile, symbole de l'essor économique maritime français. Au Nord, la frégate multi-missions *Auvergne* organisera la défense rapprochée du *Richelieu* avec le soutien de ses escorteurs européens et de leurs hélicoptères. Au Sud, le *Limousin* mettra en place un barrage dissuasif entre l'intrus et la plateforme d'exploitation minière, avec l'appui de l'avion de patrouille maritime *Atlantique*, puis celui du *Caïman* à son retour de *Moana*.

— Proposez cette idée de manœuvre à l'état-major embarqué du Groupe aéronaval par le moyen le plus rapide, ordonne le commandant. Le temps joue contre nous.

*

Devant l'immense baie vitrée du salon qui surplombe la toute nouvelle station minière, Solène admire la palette de tons pastel se déversant dans le ciel au-dessus du soleil rougeoyant qui s'éclipse à l'horizon. Elle repère au loin les silhouettes familières des plusieurs navires de guerre. La plus imposante d'entre elles se distingue par son îlot caractéristique se démarquant de la ligne droite du pont d'envol. Autour du porte-avions, la capitaine de corvette ne dénombre pas moins de quatre escorteurs et un bâtiment de ravitaillement.

Une porte s'ouvre. Un homme âgé vêtu d'un costume noir cintré rejoint l'officier pour contempler lui aussi la vue panoramique donnant sur l'océan.

— Quel tableau magnifique ! s'émerveille-t-il. On dirait un œuvre de Monet. Ce jeu de couleur habillant les nuages contraste merveilleusement avec le blanc des vagues écorchées par le vent. Mais vous me semblez davantage concentrée sur les bateaux de la flotte militaire.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu de groupe aéronaval, Monsieur le ministre, confie Solène.

— Parvenez-vous à reconnaître les unités qui accompagnent le *Richelieu* ? demande l'homme d'État.

— J'identifie assez facilement les cheminées biseautées de la frégate de défense aérienne *Forbin* ou les portiques verticaux du bâtiment ravitailleur de force *Jacques Chevallier*. Les trois autres navires en revanche sont identiques et je ne peux les différencier à cette distance. Il y a l'*Aquitaine* et la *Normandie*, qui ont suivi le porte-avions

depuis Brest, et le *Limousin*, basé à Tahiti. Et puis on ne voit évidemment pas le *Suffren* qui patrouille actuellement en immersion.

Deux femmes et deux hommes entrent à leur tour dans le salon.

— C'est un honneur de vous accueillir pour l'inauguration de *Moana*, Monsieur le ministre. J'espère que votre aide camp et vous avez pu vous mettre à votre aise dans vos appartements, s'enquiert la directrice de la plateforme.

— Vos logements sont très confortables, témoigne le membre du Gouvernement. Appelons-nous par nos prénoms, ma chère Christine, en souvenir de ces années passées ensemble aux chantiers de l'Atlantique.

— Avec plaisir, Pierre. Cela remonte à près de vingt ans. Le commandant et vous ne refuserez pas une petite collation. Vous devez avoir la gorge sèche après ce vol en hélicoptère depuis le porte-avions.

— Vol qui nous a offert une vue imprenable sur cette île flottante. Elle me parait bien plus étendue que la station *Miti*.

— En effet, confirme la directrice. La superficie de *Moana* est une fois et demie supérieure à celle de sa sœur aînée, entrée en service il y a quatre ans. Notre station repose sur trois barges de quatre-cents mètres de long et soixante mètres de large. Celles-ci ont été agrégées par un maillage complexe de tubulures en titane et de vérins hydrauliques, capable de résister aux contraintes mécaniques provoquées par un cyclone sans interrompre l'extraction du minerai qui repose à près de quatre-mille mètres de fond. L'ensemble du dispositif est démontable en moins d'un mois et peut ainsi être repositionné sur un nouveau gisement d'encroûtement cobaltifère ou de nodules polymétalliques.

— Combien de personnes vivent sur cette cité marine ? demande le ministre en s'essayant sur un des fauteuils du salon.

— Près de cinq-cents personnes. Les relèves se font tous les mois pour les polynésiens et tous les quatre mois pour les métropolitains en raison de la distance et du coût du trajet. Pour mieux supporter cette durée, nous disposons de nombreux centres de loisirs, comme une salle de cinéma, un bowling ou encore une bibliothèque. Nous avons même un lieu de culte.

— Il me semble avoir lu récemment que votre société s'est engagée dans un nouveau projet, plus ambitieux encore, dit Solène.

— Effectivement, répond Christine en faisant signe au maître d'hôtel pour qu'il apporte les rafraichissements aux invités. *French naval industries* prévoit de construire d'ici dix ans deux nouvelles stations *offshores* dédiées au tourisme maritime. Faisant près de huit-cents mètres de diamètre, ces atolls artificiels seront destinés à accueillir

près de cinq mille âmes. Deux-mille résidents permanents travailleront dans le secteur touristique ou dans l'entretien de l'île artificielle. Ils pourront faire le choix d'être accompagnés de leur famille, ce qui nécessitera des infrastructures adaptées comme des écoles et des crèches. L'île accueillera aussi et surtout un flux régulier de trois-mille visiteurs rêvant d'explorer les fonds sous-marins.

— Car c'est bien là que réside toute l'originalité de cette initiative, poursuit le chargé de communication qui s'est assis à côté de sa directrice. En nous appuyant sur notre savoir-faire acquis dans la construction des sous-marins militaires, nous allons bâtir une série inédite de submersibles à vocation touristique. Déployés depuis la station, ils seront capables d'embarquer une cinquantaine de vacanciers pour un voyage onirique en immersion profonde. Pourvus de phares orientables et d'une coque en partie translucide, ces sous-marins de la classe *Nautilus* offriront aux non-initiés une vue saisissante de la faune abondante des abysses.

— Ces projets d'envergure n'ont-ils pas un impact significatif sur l'environnement ? ose la jeune femme qui était entrée avec la directrice.

— Vous avez raison de soulever cette question, ma chère Leïla. Je vous prie d'ailleurs de m'excuser de ne pas vous avoir présenté plus tôt à nos hôtes. Voici Leïla Santini, journaliste du mensuel *Mers et Océans*, venue couvrir l'événement, mais également profiter, mon cher Pierre, d'un entretien avec vous sur le thème de l'ambition maritime française.

— Ça sera avec grand plaisir, répond le ministre d'État, rompu à l'exercice.

— Pour revenir à votre question, reprend Christine, l'énergie nécessaire au bon fonctionnement de nos plateformes minières est à quatre-vingts pourcents renouvelable. Elle est en majeure partie produite par le champ d'éoliennes dispersées dans les superstructures, mais également par les hydroliennes fixées sous la coque des barges et par les panneaux solaires recouvrant les toits des bâtiments. Cette énergie suffit à alimenter les *pods* servant au positionnement dynamique ainsi que nos systèmes d'extraction du minerai. Pour ce qui concerne les stations futures, aucune énergie fossile ne sera utilisée. Même le sous-marin sera à propulsion électrique. Enfin, pour diminuer l'empreinte carbone de nos avitaillements, la nourriture sera en majeure partie issue de la ferme aquacole et des serres implantées dans ces atolls artificiels.

La journaliste se tourne vers l'homme politique qui porte un verre d'eau pétillante à sa bouche.

— Si vous le permettez, Monsieur le ministre, je voudrais connaître votre analyse sur cet engouement récent de la France pour la mer.

Pierre repose son verre sur la table basse et prend une profonde inspiration.

— Vous m'offrez l'occasion de m'exprimer sur un thème captivant. Pour commencer, il me semble inévitable de faire un peu d'histoire pour comprendre la genèse de cette prise de conscience par un peuple de terrien de la valeur de son patrimoine maritime.

Aimant prendre ses interlocuteurs à contrepied, l'agent du Gouvernement entame son propos en abordant un événement dans lequel la France n'a joué aucun rôle direct : la guerre des Malouines. Passionné d'histoire navale, il s'attarde plus que nécessaire sur les raisons de la défaite britannique face à la junte argentine : le cumul de circonstances malheureuses comme l'incendie accidentel à bord du sous-marin HMS *Conqueror*, privant la *Royal Navy* d'une capacité cruciale, ou le retour anticipé du porte-aéronefs *Hermès* dont le pont d'envol fut sérieusement endommagé par le crash d'un avion touché par l'artillerie ennemie. Alors que les missiles *Exocet*, de conception française, faisaient des dégâts considérables dans les rangs de la flotte royale, le torpillage du deuxième porte-aéronefs projeté eut raison de la détermination britannique, qui rentra humiliée de cette campagne coûteuse. Déjà en difficulté pour mener une politique austère, Margaret Thatcher dut abandonner sa fonction de Premier ministre, ne parvenant pas à justifier une telle débauche d'énergie pour un caillou planté au milieu de l'Atlantique Sud. Nos voisins d'outre-manche venaient de rompre avec un héritage vieux de près de neuf-cents ans, une idée que Walter Raleigh résumait ainsi : « Qui tient la mer […] tient le monde lui-même ». Alors que le successeur de la « Dame de fer » proclamait le divorce du Royaume-Uni avec la Communauté économique européenne, jugée non rentable, et enfonçait son pays dans un isolement et une récession sans précédent, des voix s'élevèrent en France pour tirer au plus tôt des enseignements de la défaite britannique et éviter la même débâcle.

— Une de ces voix fut celle du chef d'état-major de la Marine de l'époque si j'ai bien retenu mes cours de l'École de guerre, soumet Solène en se servant un deuxième verre de jus d'orange.

— Effectivement, il souleva rapidement la question de la protection de nos possessions outremer contre une agression extérieure, précise le ministre. Pourtant, le scénario d'une attaque similaire à celle des Malouines était difficilement transposable à nos territoires ultramarins,

ceux-ci n'étant pas ouvertement contestés par un voisin belliqueux, même en cette période de guerre froide où la menace latente d'une invasion soviétique portait essentiellement sur le continent. Le chef de la Marine choisit donc un angle d'approche subtile pour justifier l'impérieuse nécessité de conserver dans la durée le format de la flotte, et idéalement de la renforcer. Il mit en évidence le temps long dans lequel s'inscrit la guerre navale pour motiver les gouvernants à ne jamais baisser la garde : il donna l'exemple de frégates conçues dans les années soixante-dix et dont certaines agiraient encore à l'aube des années deux-mille-vingt ; il estima aussi qu'il faudrait plus d'une décennie pour réacquérir les savoir-faire de la mise en œuvre d'un Groupe aérien embarqué si l'on décidait un jour d'abandonner partiellement ou totalement cette composante pour des raisons budgétaires.

— Grâce à lui, nous disposons encore aujourd'hui de deux porte-avions, le *Charles de Gaulle* et le *Richelieu*, et de vingt-quatre frégates de premier rang, précise Solène.

— Ce n'est pas tout à fait exact de dire que c'est grâce à lui, corrige l'homme d'État. Il fallait bien plus que le talent d'orateur d'un militaire pour convaincre la classe politique. Mais son audition parlementaire à la fin de l'année 1984, démontrant l'invariable obstination des Français à travers l'Histoire d'ignorer l'atout majeur de son patrimoine maritime, le deuxième plus vaste au monde, faut-il le rappeler, émut plusieurs sénateurs. Deux d'entre eux décidèrent d'activer leurs réseaux pour publier un article sous forme de manifeste, dans l'espoir d'éveiller l'intérêt de leurs compatriotes.

— Je me souviens de la première fois où j'ai lu cet article, réagit la directrice de la station. Le *Manifeste des Marins* avait été cosigné par près de deux-cents Françaises et Français, dans les rangs desquels on pouvait compter des philosophes, des hommes politiques de tous partis, des navigateurs, des académiciens, des acteurs et chanteurs, des armateurs ou encore le premier président du jeune Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer.

Pierre acquiesce et reprend le déroulement des événements.

— Devant l'écho retentissant de l'article, les principaux rédacteurs décidèrent de ne pas laisser cette action orpheline. Un groupe de travail, nommé M^2 pour *Manifeste des Marins*, fut rapidement constitué avec l'objectif de soumettre un certain nombre de mesures à l'horizon des prochaines élections présidentielles. Des économistes et des patrons d'entreprises à vocation maritime rejoignirent le groupe pour apporter leur expertise et leur vision dans la réflexion. Finalement,

après deux années de travaux acharnés, le M^2 publia un rapport contenant des propositions qui alimentèrent les débats houleux de la campagne présidentielle. Pour lutter contre la hausse du chômage et se montrer plus résilient face aux crises financières — le monde était encore sous le choc du « lundi noir » — le président de la République sortant défendit l'idée d'investir dans la construction navale et la modernisation des grands ports maritimes. Il espérait ainsi augmenter les offres d'emploi et maintenir un tissu industriel national sur le long terme. Une fois réélu, il tint ses engagements et résista à la tentation de réduire le format de la Marine à la fin de la guerre froide. Ses détracteurs lui reprochèrent cependant d'avoir fait grimper la dette publique alors que les dividendes tardaient à venir. L'opposition gagna donc les élections de 1995, sans pourtant remettre en question le tournant qui avait été initié. Au contraire, s'appuyant sur un nouveau rapport du M^2, ils complétèrent cette transformation majeure tournée vers la mer en mettant l'accent sur l'amélioration du transport multimodal, liant les métallurgies des régions de l'Est aux chantiers navals ou facilitant le transport des conteneurs de Marseille et du Havre vers l'intérieur de l'Europe.

— Ainsi, par cet investissement massif dans l'évolution de nos infrastructures, notre pays était au rendez-vous de la mondialisation, dont le trafic maritime devenait progressivement l'épine dorsale, souligne Christine en prenant le relais du ministre. Il me semble que des efforts furent portés sur la pêche avec le renouvellement des flottilles de métropole et des Antilles et la construction d'une série de navires hauturiers dans le Pacifique et l'océan Indien.

— Cette politique tournée vers la mer commença à porter ses fruits avec une première baisse de la dette enregistrée durant l'année euphorique où la France gagna la coupe du monde de football, ajoute Pierre. Sans rencontrer de grande contestation, le budget du ministère de la Mer devint équivalent aux portes-feuilles de l'Éducation nationale et de la Défense. Une stratégie maritime nationale fut rédigée avec la participation de plusieurs membres actifs du M^2 et des lobbys maritimes destinés à influencer les sphères économiques et politiques internationales. Une stratégie fut également rédigée à l'échelle européenne. A l'aube du nouveau millénaire, les défis évoluèrent. Afin de diversifier nos ressources énergétiques en donnant une part plus significative aux énergies renouvelables, l'expérimentation à grand échelle de champs éoliens et hydroliens fut lancée.

— C'est également à cette période que l'exploration des fonds sous-marins de nos zones économiques exclusives s'accéléra. Les

premiers résultats motivèrent le lancement du projet de construction des deux plateformes *Miti* et *Moana,* précise la directrice.

— Sans oublier l'établissement du plus grand réseau de fermes aquacoles pour participer à l'un des défis majeurs du siècle : nourrir une population mondiale toujours plus nombreuse, reprit le ministre. Même si ces projets d'envergure n'offraient pas de rentabilité à court terme, ils s'avéraient soutenables dans la durée avec un apport financier important de l'État dans les premières années, autorisé par une balance commerciale positive.

— Si je peux me permettre, ose la capitaine de frégate, la lutte contre le terrorisme faisant suite au 11 septembre 2001 valida également le pari audacieux pris quinze ans auparavant, celui d'avoir conservé le format de la Marine nationale. La permanence d'un Groupe aéronaval à la mer et l'ubiquité rendue possible par notre volume de frégates permit de mener des actions de projection de puissance au Moyen-Orient tout en garantissant dans le même temps la sécurité de nos voies d'approvisionnement maritimes, empruntées par les navires de nos affréteurs nationaux qui représentaient déjà la plus grande flotte commerciale au monde.

— J'irai même plus loin, commandant, en disant que votre institution joue plus encore un rôle primordial de nos jours alors que l'on constate une contestation croissante du droit maritime international, insiste Pierre. Avec l'affaiblissement du multilatéralisme, des nations n'ont aucun scrupule à bafouer la convention de Montego Bay[8].

— Comme disait Richelieu : « Si en terre ferme les traités offrent quelques garanties, sur mer les vrais titres de domination sont la force, non la raison… », cite Solène.

— Dans un avenir très proche, reprend le membre du Gouvernement, il se pourrait que l'on ait à défendre âprement notre patrimoine maritime. Ici même, face aux velléités d'expansion chinoise dans le Pacifique, et nous ne pouvons compter que sur nos propres moyens de défense. Alors que les alliances avec les pays anglo-saxons sont volatiles, nos partenaires européens ont encore du mal à entrevoir au-delà des frontières du continent, accaparés par le comportement imprévisible de la Russie voisine et préférant réfléchir sur des schémas confortables sans cesse répétés dans la sphère de l'OTAN. Mais je m'égare… Au bilan, madame la journaliste, les métiers de la mer représentent aujourd'hui près d'un million d'emplois. Le

[8] Convention qui régit le droit de la mer.

chiffre est doublé si l'on considère les emplois indirects comme les industries sous-traitantes et les services associés. La France est bien devenue un pays maritime, acceptant de rompre avec des siècles d'histoire pour être enfin cohérente avec sa géographie.

— Je vous remercie de nous avoir plongé dans cette rétrospective, Monsieur le ministre. Si nous nous projetons maintenant vers le futur, quel est votre avis sur la pertinence du projet relatif à …

Ra-ta-ta-ta !

Une rafale de fusil-mitrailleur interrompt la journaliste. Elle est suivie de nouvelles séries de détonations. Sans tarder, deux hommes à la complexion robuste font irruption dans le salon. Le premier se dirige vers la baie vitrée en sortant un pistolet automatique de son veston tandis que le deuxième s'approche du ministre.

— Monsieur, nous devons vous mettre à l'abri sans délai, explique l'officier de sécurité. Madame la directrice, lors de la réunion préparatoire avec votre expert chargé de la protection des installations, nous avions identifié vos appartements comme zone de repli en cas d'attaque terroriste. Pouvons-nous nous y rendre ?

— Bien sûr, répond Christine, paniquée par les déflagrations. Ma porte et mes fenêtres sont blindées. Il suffit de sortir dans le couloir et prendre la prochaine porte à gauche.

— Les assaillants approchent par l'aile Est, indique l'homme armé qui observe à travers la vitre les flashs lumineux des coups de feu dans la nuit tombante. Il ne faut pas perdre de temps !

— Le détachement de fusiliers marins en alerte sur la plateforme va intervenir sous peu, assure Solène.

— Mais leur format ne permet que de contenir une menace en attendant des renforts, précise la directrice, bien au fait des plans d'urgence de sa station.

Un des deux officiers de sécurité ouvre légèrement la porte donnant sur le couloir et passe sa tête dans l'entrebâillement. Puis d'un signe de la main, il indique au groupe de sortir un à un. Précédant le ministre, Solène découvre au bout du couloir un binôme de fusiliers marins pointant ses fusils d'assaut en direction du corridor perpendiculaire et ripostant de façon limitée aux tirs nourris des ennemis afin d'économiser ses munitions. Un deuxième binôme surgit de l'autre extrémité du couloir pour lui prêter main forte.

Aussi discrètement qu'il s'était exfiltré du salon, le groupe s'engouffre dans les appartements de la directrice et verrouille la porte d'accès.

— Il faut contacter le Groupe aéronaval, conseille Solène. Il y a une équipe de commandos spécialisés contre le contre-terrorisme et la libération d'otage déployée à bord du *Richelieu*.

L'un des deux hommes armés confirme que son intervention avait bien été envisagée avec le chef des commandos marine en visioconférence lors de la préparation du volet « sécurité » de l'inauguration. Il demande à la locataire du bureau l'autorisation d'utiliser sa ligne téléphonique chiffrée.

*

La passerelle de la frégate *Limousin* est plongée dans l'obscurité totale d'une nuit sans lune. Parmi les innombrables étoiles scintillantes, le veilleur de quart distingue des éclats lumineux réguliers se déplaçant rapidement au-dessus de l'horizon.

— Visuel sur des aéronefs, bâbord 350, défilement droite, annonce-t-il… Je viens de les perdre !

— Ce sont les *Caïman* qui transportent les commandos vers la plateforme, explique le chef de quart. Ils ont probablement éteint leurs feux pour rester discrets durant leur approche, maintenant qu'ils ont quitté la zone de patrouille de notre hélicoptère.

— Où se trouve-t-il justement, notre *Caïman* ? interroge Nolan, assis sur son fauteuil.

— Il rejoint sa prochaine station sonar située sur notre arrière-bâbord, commandant.

La voix de l'OQO résonne soudain à l'interphone et informe la passerelle d'un nouveau contact obtenu sur le sonar remorqué par la frégate. Nolan se lève de son siège et descend aussitôt au central opérations. Alors qu'il s'installe à sa console, l'OQO lui pointe la position de l'écho sur l'écran et l'officier de lutte détaille à travers le casque audio les informations techniques recueillies par les opérateurs permettant de classer l'écho « possible sous-marin ».

— Si on corrèle cette position avec celle du précédent contact, il se pourrait que l'intrus ait tenté de contourner notre barrage acoustique. Il ne devait sans doute pas s'attendre à être contre-détecté dans une zone de convergence de nos rayons sonores, analyse le commandant. Pour l'heure, nous sommes hors de portée de ses

torpilles. Ma priorité est de connaitre la nationalité de ce sous-marin et sa cinématique.

— L'hélicoptère a été dérouté pour augmenter la qualité du contact sur son sonar trempé puis larguer des bouées passives afin de l'identifier, précise l'officier de lutte qui avait anticipé les intentions de son chef.

Moins de trois minutes après avoir débuté le vol stationnaire et plongé son sonar dans l'eau, le coordonnateur tactique du *Caïman* augmente la classification à « probable sous-marin » et évalue une nouvelle route de l'intrus à l'Est pour 20 nœuds.

— Il fonce droit sur nous ! constate l'OLASM en vérifiant les informations transmises par l'hélicoptère via la liaison de données.

— Cela ressemble à une attaque désespérée, estime le commandant. Intercepté trop loin de *Moana*, l'ennemi recalerait son objectif sur la cible la plus proche, c'est-à-dire nous. Demandez à l'état-major embarqué l'autorisation d'engager la menace si celle-ci ne rompt pas son approche.

Dans le même temps, l'hélicoptère quitte sa station pour placer des bouées d'écoute passive sur l'avant du sous-marin et reconnaitre sa signature. Le résultat de l'investigation est transmis à la voix par le chef de bord : il s'agit d'un sous-marin de la classe *Kilo*. Beaucoup de marines étrangères possédant ce type de submersible de conception russe, il est impossible de déterminer sa nationalité, d'autant plus que le renseignement militaire n'a pas signalé de présence de sous-marin aux alentours de la Polynésie ses derniers jours.

Guidé par le contrôleur tactique de la frégate, l'aéronef effectue une dernière station sonar entre le sous-marin et sa proie, afin de dissuader l'agresseur de poursuivre son action. Mais l'opérateur du Caïman entend très nettement le départ d'une torpille et fait remonter immédiatement l'information.

Sans attendre, Nolan ordonne à l'hélicoptère d'engager le *Kilo*.

Ses paramètres ayant déjà été présélectionnés, la torpille se détache rapidement de l'appareil et tombe à l'eau. Après quelques secondes de recherche, l'arme anti-sous-marine détecte sa cible, accélère et transperce sa coque, provoquant un incendie majeur puis l'implosion du sous-marin.

Tirée au-delà de sa portée efficace, la torpille adverse s'épuise avant même d'atteindre le *Limousin* qui avait initié une manœuvre de dérobement et largué des leurres.

Les marins de la frégate exultent de joie et commentent chacun à leur manière la victoire à laquelle ils viennent de contribuer. Seul

Nolan, soulagé, reste cependant prostré dans son fauteuil, le regard dans le vide. Certes son équipage a terrassé le monstre métallique qui les menaçait directement. Pour autant, un péril bien plus grand pèse dorénavant sur la France. A quelques nautiques de lui, Solène partage la même conviction tandis qu'elle apprend que l'intervention des commandos marine est terminée et que la plateforme est de nouveau hors de danger. Le chef de l'équipe d'intervention lui présente ses premières impressions : les assaillants ont tout l'air de mercenaires.

— Rien de surprenant à cela, confie Solène au ministre qui écoutait également le débriefing à chaud du marin cagoulé. Nous venons de vivre les prémisses d'une guerre hybride.

— Que voulez-vous dire, commandant ? demande Pierre, encore affecté par l'attaque et dans l'attente d'un premier bilan des victimes.

— Nous avons subi de façon simultanée une cyberattaque, l'incursion d'un sous-marin et cet assaut sur la plateforme. Et nous sommes incapables de dire à cet instant qui a voulu porter atteinte à nos intérêts. Néanmoins, la réalisation de telles attaques simultanées, aussi loin de tout continent, ne peut être orchestrée que par une grande puissance militaire.

— Vous avez probablement raison. Mais nous avons les ressources nécessaires pour y répondre, rapidement et efficacement. Soyons confiant dans notre avenir car nous sommes nous-même devenus une grande nation maritime.

© Franck Auffret 2023

Officier de marine, Franck Auffret a sillonné les océans pendant près de 25 ans et exerce aujourd'hui son troisième commandement à bord d'une frégate en armement en Bretagne. Ce n'est donc pas surprenant qu'il nourrisse une véritable passion pour la mer. Il s'est déjà frotté à la science-fiction en publiant un article d'anticipation dans la Revue Défense Nationale : « 2030, la France perd son Pacifique ! »

L'Odyssée

Laura P. Sikorski

En 1983, l'industrie naissante du jeu vidéo est bousculée par un krach financier. La crise ne prendra fin qu'en 1985 grâce à la sortie de Super Mario Bros. sur la Nintendo Entertainment System (dite NES). Dans L'Odyssée, Super Mario Bros. ne sauve pas l'industrie du jeu vidéo, qui n'intéresse dès lors plus qu'une poignée de jeune filles issues des milieux populaires, en particulier au Japon. L'autrice a souhaité réécrire l'histoire du jeu vidéo afin d'en explorer les possibilités. Le marketing en a fait un divertissement avant tout masculin ; elle a décidé ici d'en faire une affaire de filles. Et elle y a réussi.

Pittsburgh, PA – mars 1982

LE PAPA DE DAISY TRAVAILLAIT AU PARADIS. Du moins, c'est comme ça que la fillette présentait la chose à ses camarades de classe. S'il n'avait pas d'anges pour collègues, il était pourtant vrai que le bureau de son père avait tout d'un jardin d'Eden : l'homme avait, depuis quelques années déjà, ouvert son propre magasin de jouets. JoyLand – Toys & Games se situait exactement à mi-chemin entre l'école et l'appartement de la famille. Lorsque son père venait, une fois sur deux, la chercher à la sortie, un crochet par le magasin était de mise. Daisy y prenait son goûter puis, après avoir lavé ses mains graisseuses, sucrées ou juteuses, elle avait le droit de pénétrer dans l'antre du paradis : l'arrière-boutique. Là-bas, les jouets, mais surtout les jeux, étaient déballés et en accès libre. C'était ici que son père testait le matériel qu'il conseillait par la suite à ses clients. Depuis quelque temps déjà, Gerald s'était spécialisé dans le jeu vidéo. Un marché jeune, dynamique, qu'il sentait florissant. Sur le grand bureau de l'arrière-boutique trônait un petit écran couleur auquel étaient reliées différentes consoles américaines et japonaises. Les piles de dossiers et la paperasse administrative avaient été reléguées sur la table basse. Père et fille s'installaient souvent le dos calé dans de vieux fauteuils chinés pour jouer ensemble aux nouveautés du moment. Les jeux qu'ils plébiscitaient tous les deux atterrissaient en tête de gondole jusqu'à être détrônés par les derniers arrivés.

Cet après-midi-là, à l'école, Daisy avait de plus en plus de mal à se concentrer. À mesure que l'heure de la sonnerie approchait, son

attention diminuait. Elle avait la tête ailleurs. Sous la table, ses pieds ne cessaient de gigoter, prêts à se mettre en mouvement au moindre tintement. Tout ça, c'était à cause de son père. Au petit-déjeuner, il lui avait annoncé qu'il recevrait dans la journée un nouveau jeu très attendu, sur l'Atari 2600, sa console préférée. Il lui avait promis qu'ils l'essaieraient ensemble après l'école. Alors, forcément, depuis le matin, la petite fille ne pensait qu'à ça.

Quand le doux son de la cloche libéra Daisy de ses obligations scolaires, elle fut la première à franchir le portail de l'école. Son père l'y attendait déjà, un sac de pâtisserie à la main.

— Je nous ai pris des scones cette fois-ci ! annonça-t-il.

— Super, répondit la fillette. On va pouvoir les manger sur la route, comme ça.

Gerald lui tendit son casse-croûte dans un clin d'œil.

— Le jeu est déjà dans la console, déclara-t-il. Mais je te promets que je ne l'ai pas encore lancé.

— J'echpère bien !

Daisy avait déjà englouti son goûter lorsque tous deux arrivèrent devant le magasin. Elle se léchait les doigts alors que son père ouvrit la porte de l'arrière-boutique. Sans demander son reste, elle se rua vers les toilettes où elle frotta avidement ses mains à grand renfort de savon. Les jeux vidéo, ici, c'était sacré. Certes, il n'y avait pas de temps à perdre, mais il était hors de question de souiller le matériel pour autant. Une fois prêts, père et fille s'enfoncèrent dans leur fauteuil respectif. Celui de Daisy était recouvert de coussins, afin que son visage soit bien à la hauteur de l'écran.

— C'est quoi, alors, ce nouveau jeu ? demanda l'enfant.

— Tiens, regarde.

Gerald tendit à sa fille l'emballage du jeu. Elle y découvrit une grosse boule jaune, et un drôle de titre : « PAC MAN ».

— Ça a l'air bizarre… Il faut faire quoi ?

Son père l'invita à lever la tête vers l'écran, alors qu'il tenait en main la manette.

— Tu ne connais pas ? s'étonna-t-il. Ils l'ont adapté d'un jeu d'arcade. C'est une sorte de labyrinthe. Tu incarnes la boule jaune, et tu dois gober le plus de billes blanches possible, sans te faire attraper par les fantômes.

— OK… C'est spécial, mais laissons-lui sa chance !

Une heure plus tard, après un certain nombre de chamailleries pour la manette, force était de constater que père et fille firent plus que donner sa chance à ce nouveau titre. En quelques dizaines de minutes

seulement, tous deux se prirent au jeu et ne virent plus le temps passer. De petits coups donnés à la porte de l'arrière-boutique les extirpèrent brusquement de leur nouvel univers. Ils tournèrent la tête en même temps. Jill se tenait dans l'encadrure de la prote.

— Je suis désolée, mais il va être l'heure de rentrer, déclara-t-elle dans un sourire.

— Oh, Maman, s'il te plaît ! Encore un peu ! Vraiment, il est trop bien ce jeu… Tu veux essayer ?

Jill et Gerald octroyèrent à Daisy dix dernières minutes d'amusement, incapables de résister à ses deux grands yeux clairs qui les suppliaient.

— Alors, c'est lui le jeu qui va nous faire faire fortune ? demanda Jill à son mari, un brin railleuse.

— Ça pourrait, figure-toi. La version arcade s'est très bien vendue. Et puis, regarde-la, ça marche non ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, souffla Jill.

Elle passa une main dans les cheveux de sa fille pour les dégager du front plein de sueur sur lequel ils étaient collés.

— Maman ! Fais attention, tu vas me faire perdre ! geignit la fillette.

— Je suis sérieux, Jill. Le secteur est en pleine expansion, les consoles rentrent dans de plus en plus de foyers. Ça ne nous rendra peut-être pas richissimes, mais je crois que bientôt on n'aura plus à s'inquiéter. Le magasin se porte bien depuis plusieurs mois, et j'espère pouvoir bientôt embaucher Nathan.

Il attrapa sa femme par la taille et l'attira contre lui. Elle lui sourit, et il déposa un léger baiser sur son front.

— Bon, il est temps de baisser le rideau pour ce soir, jeune fille !

*

Saint-Nazaire – février 2012

Lara montait péniblement les quatre étages du vieil immeuble. Empêtrée par le couffin de sa fille, son sac à main et le sac d'affaires de la petite, elle fut très vite essoufflée. Une fois devant la porte, elle s'arrêta quelques instants, histoire de retrouver un semblant de respiration normale. Puis elle sonna.

— Entrez, annonça une voix à la fois grave et chevrotante de l'autre côté.

— Mamie ? C'est moi ! s'annonça Lara en entrant.

— Oh, bonjour ma chérie ! Halala, comme tu es chargée. Donne donc, voilà, allez… Assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ?

Lara posa par terre le landau et se laissa mollement tomber dans le vieux fauteuil, faisant voleter une fine couche de poussière.

— Un verre d'eau, je veux bien, souffla-t-elle alors que sa grand-mère était déjà dans la cuisine.

Griselda réapparut quelques secondes plus tard, deux verres à la main – de l'eau pour sa petite-fille, et du vabé pour elle. Elle les déposa sur la table basse. Elle adressa un sourire à Lara, puis son regard se détourna vers le bébé. Ses lèvres s'étirèrent encore davantage.

— Qu'est-ce qu'elle est belle ! Elle a grandi ! Elle fait ses nuits ?

— Pas tellement, répondit Lara sans pouvoir contenir un bâillement.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

Tout en posant sa question, Griselda sortit avec précaution la petite de son couchage avant de l'installer sur ses genoux.

— Tu pourrais garder Ellie, ce soir ?

— Bien sûr, bien sûr. Tu sais que ça me fait toujours plaisir de la voir. Et toi aussi, d'ailleurs.

— Merci, répondit simplement Lara.

La jeune femme but son verre d'eau en silence. Elle savait que la paix apparente ne serait que de courte durée.

— Tu as rendez-vous ? lui demanda rapidement sa grand-mère.

Lara laissa échapper un soupir, et s'enfonça plus profondément encore dans son siège. Sans un regard pour son interlocutrice, elle précisa :

— J'ai rendez-vous avec mon groupe. On va discuter et avancer nos projets.

Griselda secoua la tête dans une moue réprobatrice. Lara fit semblant de ne le pas remarquer.

— Tu n'as pas mieux à faire ?

Lara hésita quelques instants puis, n'y tenant plus, décida de tenir tête à la vieille femme.

— Mieux que de voir mes amies et faire des choses qui me tiennent à cœur ? Non, désolée.

— Mieux que de t'adonner à des vieilleries avec une bande de marginales.

Les yeux fermés, respirant bruyamment par le nez, Lara tentait de se contenir.

— Vous ne pourriez pas vous trouver des maris, plutôt ? C'est pas une vie que t'as, à t'user le dos 8 heures par jour pour un salaire de misère puis à devoir t'occuper toute seule de ta môme.

— Je ne vois pas ce qu'un mari y changerait, rétorqua Lara.

— Il rapporterait de l'argent à la maison, et il prendrait soin de vous.

— On n'est plus dans les années cinquante, mamie.

— Et pourtant ! Malgré nos efforts, à moi, à tes parents, tu trimes autant que nous à l'époque, si ce n'est plus. Ah ça, ma grande, quel gâchis, je te jure.

Elle débitait ses paroles d'un ton calme, presque enjoué, tout en souriant à son arrière-petite-fille. Lara connaissait son discours par cœur. Sa grand-mère rabâchait toujours les mêmes choses, se désolant que sa petite-fille ait trouvé le moyen de tomber en cloque à l'aube de ses études, gâchant ainsi – selon elle – sa vie et celle de son bébé.

— Je ferais mieux d'y aller, alors, pesta Lara en se levant.

— Allons, allons, ma chérie, rassieds-toi donc. Reste un peu avec ta pauvre grand-mère. Parlons d'autre chose, je ne voulais pas te froisser. Tu sais comme je t'aime, je suis inquiète, c'est tout.

— Je sais, Mamie, je sais.

Lasse, Lara se rassit et rendit à Griselda son sourire.

*

Pittsburgh, PA – octobre 1983

Ce matin-là, Daisy se leva pratiquement aux aurores. Dans la cuisine, il n'y avait personne. C'était un samedi, et pourtant, la fillette savait que ses deux parents ne tarderaient pas à se lever. Cette fois, ils travaillaient tous les deux. Alors, comme il n'était pas question de laisser Daisy seule à la maison, son père lui avait promis de l'emmener au magasin avec lui. La jeune fille trépignait d'impatience en dressant la table du petit-déjeuner. Dans moins de deux heures, maintenant, elle passerait la journée dans l'endroit qu'elle aimait sans doute le plus au monde.

— Quel est le planning, aujourd'hui ? demanda-t-elle sérieuse sur le chemin.

— On va profiter de la présence de Nathan toute la journée à la caisse pour préparer les retours, répondit Gerald presque en riant.

— Les retours ? C'est quoi ?

— Ce sont les jeux que nous n'avons pas réussi à vendre, et qu'il faut renvoyer à l'éditeur. Celui qui les a construits, si tu préfères. Pour qu'il nous rembourse.

— Pourquoi tu les renvoies ? Tu pourrais les garder, peut-être qu'ils ne se sont pas vendus pour l'instant, mais ça va venir. C'est bientôt Noël, tu sais.

— Justement ! J'ai besoin d'argent pour acheter les nouveaux jeux qui, eux, vont cartonner.

Daisy leva vers son père un regard interloqué.

— Je ne suis pas sûre de tout comprendre, souffla-t-elle en fronçant les sourcils.

— C'est juste des mathématiques.

— Mais je suis bonne en maths !

— Alors tu finiras par comprendre, assura Gerald.

Une fois dans le magasin, Daisy relégua bien loin dans son esprit toutes ces histoires de provisions, de consignation et de retour. Elle parcourut avec entrain les rayonnages du magasin, abreuvant son père de questions sur tel jeu ou telle console. Gerald, dont les clients venus spécifiquement pour des jeux vidéo se faisaient rares ces derniers temps, répondait à sa fille avec joie et force détails. Leur enthousiasme fut interrompu par la cloche qui annonça l'arrivée de Nathan. Le jeune homme salua son patron et Daisy avec chaleur. Cela faisait un an et demi passé, désormais, que Nathan travaillait à Joyland certains après-midis et presque tous les samedis pour payer ses études. Parfois, lors des moments creux, il entamait une partie d'un quelconque jeu avec Daisy ou bien l'aidait à faire ses devoirs. Nathan était très reconnaissant de ce que les Kubek avaient fait pour lui. Gerald était relativement arrangeant sur le planning et les horaires, et surtout, il payait bien, ce qui n'était pas franchement le cas de tous les jobs étudiants. Nathan se savait chanceux, aussi faisait-il tout son possible pour se rendre indispensable à son employeur.

— Daisy et moi, on sera à la réserve. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'hésites pas, d'accord ? annonça Gerald lorsque Nathan fut installé derrière son comptoir.

Le jeune homme répondit d'un geste évasif de la main.

— Alors, ma grande, prête à remplir et sceller des cartons ? demanda Gerald à sa fille.

Daisy hocha la tête, un large sourire se dessinant sur son visage. Elle prit en effet beaucoup de plaisir à trier les jeux par éditeur et à les empaqueter dans différentes boîtes en carton. Parfois, elle demandait à son père s'il était vraiment certain de vouloir renvoyer tel ou tel jeu qu'elle avait pourtant tant aimé.

— Tu pourrais quand même lui laisser sa chance ! arguait-elle.

— Bien sûr, je pourrais tous leur laisser leur chance… mais je finirais par mettre la clef sous la porte ! rétorqua Gerald.

— Bon, d'accord : on le renvoie, capitula Daisy.

La fillette embrassa la jaquette avant de déposer le jeu dans l'un des nombreux cartons qui jonchaient désormais le sol de la réserve.

— Oh ! s'écria-t-elle quelques minutes plus tard. Tu renvoies déjà celui-ci ?

Son père hocha la tête. Il n'en avait vendu qu'une poignée d'exemplaires en plusieurs mois, malgré une bonne publicité.

— Mais je n'ai même pas eu le temps de l'essayer ! se plaignit Daisy.

Son père soupira, puis consentit à lui en offrir un exemplaire. Après tout, ce n'est pas un ou deux petits cadeaux qui le mettraient sur la paille. La fillette, ravie, serra la boîte contre son cœur avant d'aller la ranger avec précaution dans son sac à dos.

Voir Daisy si enjouée à l'idée de lui rendre service et de travailler avec lui au magasin allégea pour un temps les angoisses de Gerald. Depuis plusieurs semaines, il notait un intérêt décroissant de ses clients pour les jeux vidéo. Il en vendait de moins en moins et, de ce qu'il en savait, il était loin d'être le seul dans ce cas-là. Les difficultés financières étaient telles qu'il avait failli, ce mois-ci, se séparer de Nathan pour alléger ses charges. Heureusement, les fêtes approchaient à grands pas, et le marché reprendrait bientôt de plus belle. Gerald en était certain. Ce ne pouvait être qu'une mauvaise passe.

*

Saint-Nazaire, mai 2016

Lara arriva en retard chez Colette. Elle avait déposé Ellie chez une amie et s'était retrouvée bloquée dans les bouchons. La sexagénaire ne s'en offusqua pas et accueillit la jeune femme avec sa chaleur habituelle.

— On attendait plus que toi ! déclara-t-elle d'un ton vide de tout reproche après avoir déposé quatre bises sonores sur les joues de Lara.

Lui attrapant le coude, Colette la guida jusqu'au salon où tout le monde était déjà installé. Lara avisa un fauteuil vide et s'y installa. Elle sortit son vieil ordinateur portable de son sac et l'installa sur ses genoux. La machine vrombit quelques secondes au démarrage puis adopta un ronronnement un brin plus discret.

— Alors, tu as pu avancer un peu depuis la dernière fois ? s'enquit Colette en passant derrière elle.

— Pas tellement. Tu sais, entre Ellie, le travail… voulut se justifier Lara.

— Je sais, oui, répondit Colette en lui passant une main dans les cheveux. Et c'est bien pour ça que ce groupe existe. Si je ne vous

réunissais pas toutes ici une fois par mois, vous ne trouveriez jamais le temps. Parce que c'est vrai, il y a toujours plus important et plus urgent que les jeux ou le code dans la vie. Sauf ici, bien entendu.

Colette ponctua sa phrase d'un large sourire que Lara lui rendit. Cette femme avait changé sa vie. Jeune maman sans le sou, Lara avait fait sa connaissance par le biais d'une collègue elle aussi passionnée de jeux vidéo. Colette avait traîné sa bosse aux États-Unis puis au Japon, où les jeux vidéo avaient réussi à vivoter un peu mieux qu'ailleurs, avant de revenir vivre dans sa ville natale à cinquante ans passés. Là, elle avait commencé à inviter dans son salon quelques vieilles copines pour s'adonner à leur passion commune, qui datait de leurs jeunes années. Elles jouaient sur les consoles de leur enfance, mais aussi sur des médias et plateformes aussi rares que modernes. Peu à peu, le cercle initial s'était agrandi, accueillant des femmes de plus en plus jeunes. Tel un club de lecture, le groupe s'échangeait et se prêtait leurs jeux préférés du moment ou leurs favoris intemporels. La production récente, majoritairement japonaise, était parfois compliquée à s'approprier. Même si la communauté en ligne était soudée, elle demeurait restreinte ; les jeux n'étaient pas toujours traduits, et très rarement en français. Colette avait alors eu une idée. Elle voulait encourager la production locale de jeux vidéo. Créer des jeux vidéo français, imaginés et designés par des Françaises, pour le public français. Un second cercle avait alors vu le jour au sein du premier. Les joueuses partageaient désormais le salon de Colette avec les développeuses. Lara faisait partie de la seconde catégorie.

Un an après la naissance d'Ellie, Lara avait jeté sur son ordinateur les prémices d'un jeu qui l'occupait encore quatre ans après. Il faut dire qu'à raison d'une poignée d'heures par mois, l'entreprise n'avançait guère rapidement. L'idée initiale, pourtant, aurait pu être codée assez rapidement. Mais Lara croulait sous les idées d'ennemis, d'objets et de game design qui ne faisaient que rallonger sa to-do list. Rien que le premier niveau en était déjà à sa douzième version. C'est qu'elle était perfectionniste. Ce jeu, elle y déversait toutes ses frustrations, tous les obstacles qu'elle avait pu rencontrer dans sa vie de femme. Et ils étaient nombreux.

— Tu sais tout le bien que je pense de ton projet, ajouta Colette en pressant doucement son épaule. C'est ambitieux, drôle, intelligent. Peu importe quand tu le finiras, je suis sûre qu'il trouvera son public. Il pourrait même toucher un public plus large, intéresser des femmes qui ne jouent pas, ou très peu en temps normal. Des hommes aussi, qui sait ? C'est très fédérateur ce que tu nous fabriques, et en même temps

foncièrement féministe. Ça, ça me plaît, et j'ai souvent le nez pour ces trucs-là.

Les mots de Colette, Lara les connaissait par cœur. C'étaient toujours les mêmes, ou presque, seul l'agencement différait. Pourtant, elle ne s'en lassait pas. C'est grâce à elle, et plus largement à toutes les femmes présentes dans son salon, que Lara trouvait la force de continuer ce projet mois après mois, année après année, à raison de quelques heures volées par-ci par-là, entre la petite et les heures de ménage. Cela demanderait encore du temps avant que Lara ne soit pleinement satisfaite du jeu qu'elle proposerait. Mais une chose était sûre : il finirait par voir le jour et, alors, elle serait fière de tout ce chemin parcouru malgré les embûches.

*

Pittsburgh, PA – juin 1984

En sortant de l'école, Daisy chercha son père du regard. Elle ne le trouva nulle part. Pourtant, elle ne fut pas surprise. Depuis quelques semaines, déjà, il ne venait plus. L'enfant soupira, agrippa nerveusement les bretelles de son sac à dos, et prit la direction du magasin. En passant devant la pâtisserie, elle zyeuta les scones avec envie.

La cloche tinta doucement lorsqu'elle poussa avec précaution la porte de Joyland. À l'intérieur, il n'y avait personne. Ni derrière la caisse ni dans les allées du magasin. Daisy se dirigea alors vers l'arrière-boutique. La porte était entrouverte. De l'autre côté, son père se tenait assis à son bureau. L'écran et l'Atari n'y siégeaient plus depuis longtemps. Devant Gerald s'étalaient désormais des dizaines de papiers épars, noircis de chiffres auxquels Daisy n'entendait rien. La tête dans les mains, son père grogna lorsque Daisy s'annonça.

— Rentre à la maison, chérie, je suis occupé.

— Il n'y a personne, protesta Daisy.

— Alors, va au salon retrouver ta mère.

Daisy serra les dents et le poing.

— Où est Nathan ? demanda-t-elle pour gagner du temps.

Gerald leva les yeux vers sa fille. Il tenta de masquer son inquiétude, mais répondit néanmoins honnêtement :

— Il ne travaille plus ici.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué… Daisy, s'il te plaît. J'ai du travail.

Elle allait rétorquer quelque chose quand il balaya l'air d'un geste autoritaire.

— Va voir ta mère au salon, je n'ai pas le temps.

Les yeux de Daisy s'emplirent de larmes. Elle quitta l'arrière-boutique le cœur lourd. De colère, elle ouvrit la porte du magasin avec fracas. La cloche résonna si fort que Gerald, assis à son bureau, sursauta. Les murs de Joyland tremblèrent eux aussi, marquant le début d'une longue série d'ébranlements.

*

Saint-Nazaire – avril 2019

Il était une heure du matin et le réveil de Lara sonnerait dans trois heures. Pourtant, elle n'était toujours pas couchée. Elle n'avait pas décollé de son ordinateur depuis qu'Ellie s'était endormie quelques heures auparavant. La journée de travail s'annonçait difficile, mais Lara n'y pensait pas. Depuis quelques minutes, elle fixait son écran, la souris inlassablement pointée vers le même bouton. PUBLIER. Elle y était enfin. Après pratiquement huit années de travail acharné, son jeu était enfin prêt à voler de ses propres ailes. Elle avait passé les dernières semaines à tout revérifier ; elle en aurait presque pu réciter les milliers de lignes de code par cœur. Il était enfin temps pour elle de partager son jeu, de le soumettre aux joueuses, de lui laisser vivre sa vie, sans elle. Elle ferma les yeux, inspira un grand coup, puis cliqua. Une fois la barre de chargement écoulée, elle ferma le clapet de son ordinateur. Il était presque deux heures du matin, ça ne valait plus le coup d'aller se coucher. Lara profita d'une longue douche chaude puis avala un maigre petit-déjeuner accompagné de deux cafés bien courts et bien serrés. Il lui fallait maintenant tenir jusqu'au début d'après-midi. Peu avant cinq heures, la baby-sitter frappa doucement à la porte. Jade était étudiante. Tous les matins, elle arrivait avant que Lara ne parte au travail, elle attendait que la petite Ellie se réveille puis elle la faisait manger, se laver et s'habiller avant de l'emmener à l'école.

— Ça y est… il est sorti ! chuchota Lara lorsque Jade pénétra dans l'appartement.

— Pas possible ! Tu t'es enfin décidé à le lâcher ?

Lara hocha la tête.

— Je n'ai pas éteint l'ordinateur. Si jamais tu veux l'essayer avant qu'elle se lève… ça me ferait plaisir d'avoir ton avis.

Jade promit de lui dire ce qu'elle en penserait et Lara se mit en route pour la Mairie.

Lorsque Lara rentra peu après quatorze heures, l'appartement était vide. Ellie était à l'école, et Jade à l'université. Comme promis, la baby-sitter lui avait laissé un petit mot près de l'ordinateur :

J'ai essayé ton jeu ! Génial, vraiment ! Si j'avais pu, j'y serais encore, je crois… Bravo ! Ça m'a beaucoup plu. D'ailleurs, je crois que je ne suis pas la seule… ;)

Lara rouvrit machinalement son ordinateur. Avec une pointe appréhension, elle consulta les statistiques de son jeu. Elle manqua de s'en décrocher la mâchoire. Plaizir ou L'Odyssée d'un Clito (Pleazure, A Clit's Journey dans sa version traduite par Colette) avait été téléchargé 18 762 fois depuis le matin. Aucun jeu français n'avait jamais connu un tel succès. Lara se frotta les yeux et se pinça plusieurs fois. Ce n'était pas possible. Elle n'en revenait pas. Comment un jeu vidéo avait-il pu toucher autant de monde ?

*

Pittsburgh, PA – février 1985

Après avoir vérifié que son père était bien absent, l'adolescente courut s'installer dans sa chambre. Depuis la faillite du magasin, Gerald errait tous les jours sans but dans le salon, les yeux rivés sur un écran de télé qu'il ne regardait même pas. Fermant la porte derrière elle, Daisy se rua vers son coffre à jouets. Elle souleva quelques peluches et couvertures avant de mettre la main sur ce qu'elle cherchait. L'Atari 2600 était à nouveau pleine de poussière. Daisy souffla rapidement dessus puis brancha la console sur le petit téléviseur de sa chambre. Elle fouilla à nouveau le coffre à la recherche d'un jeu. Le hasard la fit piocher Keystone Kapers. C'était le jeu que lui avait offert son père voilà plus d'un an, alors qu'elle l'avait accompagné au magasin tout un samedi. Avant que tout ne dégénère. Ce jeu, elle ne l'avait pas particulièrement apprécié. Pourtant, il l'avait accompagnée lors de semaines bien difficiles. Quand son père avait été contraint de licencier Nathan. Quand il rentra de plus en plus tard du magasin, les cernes creusés et le teint abîmé par l'angoisse. Quand sa mère dut accepter toujours plus d'heures supplémentaires pour combler le manque à gagner engendré par le magasin. Quand elle entendait ses parents se disputer le soir et le dimanche. Keystone Kapers avait alors été son refuge. Comme si à travers les dédales de ce grand magasin de trois étages, c'était son passé et son bonheur qu'elle tentait de rattraper.

Ce jour-là ne fut pas différent des autres. L'adolescente se laissa happer par la course poursuite et les heures filèrent sans qu'elle n'y prête attention. La porte de sa chambre s'ouvrant avec fracas la ramena brutalement à la réalité.

— Qu'est-ce que tu fais ? aboya son père.

Les doigts de Daisy se crispèrent autour de la manette. Elle était incapable de répondre. Gerald fusa dans la chambre en vociférant. Il lui arracha la manette des mains et débrancha la console avec violence.

— Je t'interdis… ! souffla-t-il.

Le sang lui était monté aux joues et aux yeux. Sa colère se tourna contre le matériel. L'Atari fut violemment projetée au sol. Gerald en ramassa les débris, soudain plus calme. Une fois sur le pas de la porte, il s'adressa à Daisy.

— Après tout ce qu'il s'est passé… Ces putains de jeux ont bousillé notre vie, Daisy. Qu'est-ce que tu peux bien encore leur trouver ?

Il marqua une pause.

— C'est fini, Daisy, c'est fini, ajouta-t-il comme pour lui-même.

L'adolescente ne dit rien et baissa ses yeux pleins de larmes vers le sol. Il lui sembla que son père marmonna des excuses avant de s'en aller. Assise en tailleur sur la moquette, elle repensait avec douleur à la douce complicité qu'elle entretenait avec lui autrefois. C'était bel et bien fini.

*

Mardi 23 avril 2019 – 14:36 CEST

Lara venait d'entrer chez elle lorsque le bip d'une notification résonna sur son bureau. Elle déposa clefs et manteau, se servit un verre d'eau puis s'installa face à son ordinateur. C'était un message envoyé via le formulaire de contact lié à son jeu. Encore un. Depuis sa mise en ligne, presque trois semaines auparavant, cela n'arrêtait pas. Elle avait reçu des centaines et des centaines de messages, en français, en anglais, voire dans des langues qu'elle ne lisait même pas. Des femmes du monde entier la félicitaient, on trouvait son jeu novateur et percutant. Elle avait été interviewée plusieurs fois par la presse locale et par des blogueuses spécialisées. Dans le tout petit monde du jeu vidéo, force était de constater que son jeu avait marqué – et marquait encore – les esprits. Lara était gonflée d'orgueil, mais également bouffie de fatigue. Pas facile de répondre aux sollicitations des unes et des autres lorsqu'on travaille huit heures par jour et qu'on élève seule une enfant. Heureusement, elle avait pu compter sur l'aide de Colette et des filles du club. Même Griselda s'était montrée intéressée.

Ouvrant le nouveau message, elle le balaya rapidement du regard. Rédigé en anglais, il y était question d'un portage sur console, de valeurs en adéquation avec la ligne éditoriale et de formules de politesse bien senties. Lara allait classer le mail dans ses spams quand la signature en bas du message attira son attention. Son cœur manqua un battement et elle faillit recracher son eau par les narines. Était-ce du pishing ? Ou y avait-il une possibilité que ce mail soit authentique ? La signature comprenait une adresse et un numéro de téléphone. Une rapide vérification sur internet permit à Lara d'en avoir le cœur net : ce n'était pas une arnaque. L'une des entreprises de jeux vidéo les plus connues au monde avait eu vent de sa création et souhaitait l'intégrer au catalogue de sa nouvelle console. Lara se laissa basculer en arrière sur sa chaise. Bon sang, qu'allait-elle bien pouvoir répondre ?

Mardi 23 avril 2019 – 20:36 JST

Une tasse de thé à la main, Daisy fixait son écran d'ordinateur. Inlassablement, elle relisait son mail, espérant peut-être que cela ferait venir la réponse plus vite. Peu à peu, l'appréhension montait. Avait-elle bien fait ? N'aurait-elle pas dû demander son avis à Mikaya avant de prendre une décision ? Le cœur, cette fois, l'avait emporté sur la raison. L'appel de son père l'avait tellement surprise. Remuée, même. Elle ne l'avait pas senti si passionné depuis… sans doute la fois où il avait brisé, de rage, son Atari 2600. Bien sûr, entre temps, de l'eau avait coulé sous les ponts. Il s'était excusé à plusieurs reprises, il avait trimé dur dans un travail qui ne lui plaisait pas pour lui offrir les études de ses rêves, pour l'aider à s'installer au Japon, à ouvrir son entreprise avec sa compagne, et ce quand bien même lui ne voulait plus entendre parler de cette industrie. Pour Gerald, le jeu vidéo était mort en même temps que son magasin, et il avait éprouvé un plaisir tout cynique lorsque l'industrie s'était révélée incapable de se relever. Toutes les tentatives visant à faire vivoter cet écosystème lui parurent ensuite aussi puériles que vaines. Il n'avait jamais compris que sa fille s'engage dans une voie si précaire, répétant ainsi les mêmes erreurs que lui. Mais il la soutenait, à sa façon. Il refusait d'entendre parler de son travail et de ses jeux malgré les succès relatifs que ceux-ci avaient pu connaître. Elle savait par sa mère qu'il en faisait la publicité dès qu'il en avait l'occasion, mais tout de même, son appel l'avait surprise. Apprendre qu'il n'avait jamais vraiment arrêté de jouer lui avait fait un choc. Lui qui criait son dégoût sur tous les toits avait finalement bien caché son jeu. C'est lui, donc, qui venait de lui apprendre l'existence d'un jeu « incroyable et révolutionnaire » qui

séduisait depuis quelques semaines les cercles de joueuses en Europe et aux États-Unis. Son propre père se disait conquis. Il y avait là, selon lui, le potentiel pour relancer enfin le marché tout entier. Après son appel, Daisy voulut essayer à son tour. Et elle fut rapidement séduite. Elle avait dû se faire violence pour ne pas se laisser entraîner par les contours addictifs du jeu. Elle avait porté sa main à son crâne : elle suait à grosses gouttes, ses cheveux collés contre son front. Son hésitation ne fut que de courte durée. Aussitôt, elle avait contacté l'autrice du jeu. Elle souhaitait à tout prix lui faire intégrer le catalogue de KUBEKONO, qui peinait à s'exporter en dehors du marché nippon.

Daisy s'apprêtait à éteindre son ordinateur pour la nuit, quand un nouveau message lui gonfla le cœur d'espoir :

Chère Daisy,

Je vous remercie infiniment pour votre message. Votre offre m'intéresse, seriez-vous disponible pour en discuter par téléphone ou visioconférence ?

Bien à vous,

Lara Guinais

Créatrice de Plaizir

© Laura P. Sikorski 2022

Laura P. Sikorski est née à Nantes en 1994. Après des études de lettres et un bref passage sur les rives de la Garonne, elle emménage en région parisienne où elle partage un temps sa vie entre la rédaction professionnelle et l'écriture de fiction. Désormais autrice à temps plein, elle est à la fois nouvelliste de l'imaginaire et écrivaine pour la jeunesse. Son premier roman Tête-de-Mule veut devenir chevalière est paru aux éditions Magnard Jeunesse en 2021.
https://laurapsikorski.fr

Croque

Plume D. Serves

Deux figures ont contribué historiquement à définir l'autisme : Léo Kanner et Hans Asperger. Kanner pensait que l'autisme était dû à un manque d'amour maternel. Ce qui est faux. Et quand la psychiatrie moderne (année 70, travaux de la psychiatre Lorna Wing) s'en est rendue compte, elle a déterré les travaux d'Asperger. Problème : Asperger est un nazi. Littéralement un nazi. Il travaillait main dans la main avec Hitler et a contribué à euthanasier des enfants handicapés dans sa clinique de Vienne.« Cela, commente Plume, me parait donc un excellent point de départ pour écrire une uchronie plutôt positive partant du postulat : et si Asperger n'avait pas été remis au goût du jour dans les années 70 ? »

JE FERME LES YEUX. Devant moi, sur l'écran de mon ordinateur, les images défilent trop vite. Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe. Je n'arrive pas à reconnaitre ces corps. Il y a quelque chose dans la façon dont ils sont filmés. De si près, avec de tels angles, on ne voit que ce qui dénote. Les gestes ont l'air incongru, limite monstrueux. Des lèvres qui se mordent, des doigts qui se tordent, des bruits étouffés par des gorges, des bustes qui oscillent comme des arbres poussés par le vent. Sont-ce bien des humains que l'on me montre ? Est-ce bien moi, là, au milieu, qui ânonne le cou tordu des paroles incompréhensibles ?

Et puis il y a les voix enregistrées par-dessus. Elles se moquent, elles insultent. Elles se font parfois plus calmes pour instiller leur haine avec plus de flegme.

Mon corps se crispe.

On m'avait prévenue que ce serait difficile à regarder. Je pensais m'y être préparée. Je pensais que cela ne m'atteindrait pas, de voir des gens qui me détestent quand j'ai la chance de vivre dans un monde où leurs profils sont minoritaires.

Pourtant je sens une rage immense grandir à l'intérieur de moi. Je ne sais que trop bien que leurs idées auraient pu faire système. Plutôt : qu'elles auraient pu continuer de faire système. Car je n'ignore pas d'où nous venons, où nous pourrions retourner si nous n'y prenons pas garde.

C'est cette pensée-là qui me paralyse : l'idée d'un monde où des vidéos comme celle que je regarde actuellement seraient banales au

point de ne choquer personne. Pas même, peut-être, les personnes-mêmes qu'elle moque, trop habituées à recevoir des piques dans leurs vies de tous les jours.

J'ai l'impression d'avoir changé d'époque, d'être soudain revenue à cet « avant » qui rend les réactionnaires nostalgiques : quand les vies telles que la mienne n'avaient guère de valeur.

Les attaques sont envoyées avec tellement de naturel : avec humour et spontanéité. Ça a l'air presque inoffensif. Un peu drôle, une occasion comme une autre de s'adonner à l'autodérision. Pourtant j'ai mal. Je ne veux pas être… cette chose inhumaine à laquelle on tente de me comparer.

Est-ce que j'en fais trop ?

Je veux bouger, je sens le besoin d'expurger par le mouvement. J'ai besoin d'accompagner physiquement le déroulement de mes pensées pour ne pas qu'elles se bloquent. Mais je fige. Je sais que le moindre geste me décentre, me rend un peu moins normale, un peu trop bizarre pour que l'on m'écoute vraiment.

J'aimerais que des voix s'élèvent pour dire ce que, sur l'instant, je ne peux exprimer de manière intelligible.

Hier nous célébrions les cinquante ans de la déclaration des droits à la différence.

Pendant une journée entière, des millions de personnes sont descendues dans les rues s'assoir ensemble pour exprimer leurs espérances pour le futur. Certaines ont parlé, d'autres écrit, signé, levé des pancartes bien haut au-dessus de leurs têtes. La célébration s'est poursuivie avec des chants, des danses, des lectures de poésies ou de contes, des sessions de dessin en plein air. Les appareils photo et les caméras étaient de la partie.

Moi, j'avais emporté une motte de glaise, et les mains ruisselantes d'eau, j'avais commencé à sculpter.

J'aime la sensation de mes doigts qui s'enfoncent dans la terre, la caressent, la percent, la recollent et la structurent. J'aime que la matière réponde à mes sollicitations, modelant petit à petit des formes complexes que je n'ai pas conscience d'être en train de créer. J'aime voir naitre des visages, des bras, des jambes entremêlées. J'aime tordre la réalité dans ce simulacre de mouvement figé dans l'argile.

Quand je travaille la glaise, je ne pense plus à rien. Ou bien je pense à tout. Mes pensées se structurent autour de mes gestes, mon esprit tout entier s'occupe de ce que je crée. J'en oublie parfois de manger, de dormir. J'en oublie tout et, paradoxalement, j'ai l'impression qu'un voile disparait entre moi et le monde, comme si nous nous fondions ensemble. C'est une sensation que je peine à expliquer. Souvent les gens

comprennent de travers, se mettent à penser que je vis dans une bulle que ne peuvent percer que quelque rares activités. Ce n'est pas le cas. Ce que je ressens est un sentiment de légèreté soudain, qui détache mes deux pieds du sol et donne à mon regard une hauteur inédite : cela ne veut pas dire qu'une lourdeur particulière me pèse le reste du temps, seulement que je suis capable de m'envoler, parfois.

C'est un envol particulier, titubant, qui ne s'appréhende que de l'intérieur.

Mon corps oublie de masquer ce qu'il est en réalité. Mes yeux cessent de se fixer sur les objets qui l'entourent, se contentent de glisser sur un extérieur qu'ils ont l'air de ne plus voir, qu'ils voient pourtant avec plus d'acuité que jamais. Mes mains s'agitent au rythme d'une musique que je suis seule à entendre. Ma mâchoire tombe périodiquement avant de se refermer en pinçant mes lèvres.

Du dehors, j'ai l'air… bizarre, je suppose.

C'est étrange pour moi de le dire. Je n'avais jamais vraiment eu conscience du regard que d'aucuns peuvent poser sur moi. J'avais une connaissance purement théorique, mais je n'avais jamais eu à me demander ce que cela me ferait si soudain moi, enfant du vingt-et-unième siècle, devait me retrouver la cible d'attaques et de moqueries.

Je me souviens trop bien de cette main posée sur mon épaule, hier :

— Attention, on te filme.

Je me rappelle ne pas avoir compris le problème. Il y a toujours des journalistes et des vidéastes les jours de commémoration. Et puis j'ai avisé le groupe que l'on me désignait, ce qui m'a mise étrangement mal à l'aise.

— Officiellement, ce sont des humoristes autoproclamés dissidents. Ils tournent un peu partout pour se foutre de la gueule du monde, littéralement. Y'a pas grand-chose qu'on puisse faire contre eux, comme ils savent très bien rester dans le cadre de la légalité. Mais ils ont des connections avec des groupuscules fascistes, alors on les surveille.

Ça m'a fait un choc. Un rappel brutal que les témoignages passés ne sont pas que des histoires.

On m'a dit de ne pas signer leur formulaire de droit à l'image, qu'ainsi il suffirait d'un simple signalement pour faire retirer tous les documents où j'apparais à mon insu, que je n'aurais même pas à regarder. On m'a déconseillé de regarder. On m'a dit qu'il y avait des formations avant de se lancer dans le faf-watch, pour se préparer à la violence et savoir l'affronter.

Mais je voulais savoir. Je voulais voir et entendre, établir si oui ou non je suis capable de faire face.

Je rouvre les yeux.

Sur la vidéo, ce n'est pas moi, pas vraiment. C'est mon corps vu par un prisme qui m'aliénise à mes propres yeux.

On me montre comme une curiosité, on me singe. On m'imite jusqu'à faire naitre dans mon cœur une honte dont j'aurais dû être préservée, moi qui suis née à une époque où mes particularités sont bien comprises et acceptées.

On passe par-dessus mon visage des inscriptions qui me font douter de moi-même : suis-je vraiment digne lorsque c'est mon corps qui guide mes pensées et non plus mes pensées qui guident mon corps ? Est-ce que l'on peut me faire confiance si mes mots et mon art ont besoin pour exister de se laisser porter par des forces qui me dépassent ? Ne suis-je pas l'esclave de mes manies, sous l'emprise hypnotique de l'engourdissement léger de mes propres doigts que j'agite ? Ne suis-je pas simplement inutile, parasite qui se gargarise de sa propre médiocrité, pantin balloté par un environnement sur lequel je n'ai jamais vraiment prise ?

Qui peut prétendre avoir prise ?

Deux larmes coulent le long de mes joues, que je n'ai pas su retenir.

J'ai envie de hurler. Juste : pour que le son sorte. Pour rompre le charme et exister à nouveau.

Je sais que je le pourrais. Que personne ne me le reprocherait. Autour de moi il n'y a que des gens qui me comprennent, qui me ressemblent. Des gens qui ont appris à me connaitre comme j'ai appris à les connaitre en retour, en faisant fi des raccourcis selon lesquels chaque action ne peut s'interpréter que d'une unique façon. Des gens qui savent que si je ne parle pas, ce n'est pas que je fais la gueule, que si je m'agite, ce n'est pas que je m'impatiente, que si mes yeux se perdent, ce n'est pas que je n'écoute pas, que si mon corps se tord au gré de mes émotions, ce n'est pas que ma tête est vide, que si mes manières d'agir désarçonnent, je n'en suis pas pour autant incapable ni de réfléchir ni de communiquer. Des gens qui disent avec moi que si ma façon d'être au monde est différente, c'est peut-être justement mon décalage qui me donne de la pertinence. Pas que mon point de vue soit meilleur, ni pire. Simplement qu'il existe, que c'est sa mise en relation avec tous les autres qui nous permettra de collectivement avancer.

J'ai le droit de grommeler. J'ai le droit d'attraper ma boule de pâte à modeler pour l'écraser entre mes paumes, la pincer, la malaxer, la rouler et l'écraser à nouveau. J'ai le droit d'être sans avoir à m'en cacher. J'ai tous ces droits là et bien d'autres encore. Je les ai toujours eus, toute ma vie.

Drôle de vertige de soudain me rappeler la fragilité de cet état de fait. Les générations avant la mienne ont dû se battre pour obtenir ce

que nous avons, et il y a toujours une frange de la population qui voudrait nous le retirer.

Je n'en fais rien. Il y a cette voix échappée de mes haut-parleurs qui répète en boucle que je ne vaux rien. Cette voix qui ne devrait pas avoir d'importance, et qui cependant arrive jusqu'à moi, et qui cependant me fait craindre que d'autres se rallient à elle, et qui cependant me donne envie d'être quelqu'un d'autre. Quelqu'un dont on ne se moquerait pas. Quelqu'un qui n'aurait pas à craindre, en cas de régression, d'être parmi les laissés-pour-compte.

— Regardez cette bande d'assistés ! C'est de cela dont on est fier ? D'avoir laissé les gens grandir dans leur délire pour qu'ils puissent faire mumuse avec de la pâte à sel pendant qu'on s'échine à travailler ? Faut pas s'étonner qu'on soit une société qui stagne. On n'a aucune incitation à se dépasser, rien pour récompenser les efforts. Au lieu de ça on se met en ronde et on se félicite d'être des bisounours qui redistribuons les richesses que NOUS avons produites pour faire végéter une bande de légumes. Et je ne parle même pas de tout le pognon qu'on gâche dans des recherches inutiles pour un soi-disant bien commun qui est en fait toujours au bénéfice des mêmes parasites.

J'aimerais ne pas avoir peur de ces propos fascisants.

Après tout, nous avons fait d'infinis progrès ces dernières décennies, et il semble toujours inconcevable que nous puissions revenir en arrière.

Pourtant ce genre de parole se fait de moins en moins rare, et gagne aussi en légitimité dans les milieux pseudo-universitaires, quitte à réécrire l'histoire. Je le sais, ou du moins : je pensais le savoir. C'est pour cela que j'ai cliqué sur « lancer la vidéo » au lieu de me contenter de la signaler comme on me l'avait conseillé. Je pensais avoir suffisamment de préparation, moi qui regarde en boucle les documentaires sur l'évolution des luttes sociales depuis la seconde guerre mondiale.

Dans les années 70, les mouvements de droit civique pour les personnes handicapées s'est accompagné d'initiatives d'auto-soin et d'extraction des institutions médicales et psychiatriques. L'idée était, non seulement d'échapper à ces instances toutes puissantes qui régulent les corps en traçant la limite entre le normal et le pathologique, mais aussi de parler de nous avec nos propres mots. De reprendre la main sur notre propre narration.

Le mouvement a commencé avec ce que nous avions à disposition bien sûr, mais s'est vite étendu. Pour ce qui concerne l'autisme, qui est la neuroAtypie qui me concerne et que je connais le mieux : les travaux ont commencé avec une redécouverte des travaux de psychiatres comme Grounia Soukhareva ou Léo Kanner. Et puis il y a eu une lente harmonisation de ces approches, un élargissement des points de vue,

l'établissement d'une définition claire de ce que recouvre l'autisme, des comorbidités associées, des besoins éventuels à prendre en charge. Petit à petit, le diagnostic est devenu plus facile, il a été possible de se rassembler, de partager les expériences, de préciser nos connaissances, de consolider aussi les convergences avec d'autres luttes.

Très tôt nous avons eu le soutien des groupes antiracistes[9] avec lesquels de nombreuses actions ont été menée conjointement. Puis, au travers des revendications LGBT, à cheval entre la psychiatrisation et les questions de genre, nos mouvements et ceux des féministes se sont rapprochés à leur tour.

La clef fut : ne plus jamais répondre « non nous ne sommes pas fols » à ceux qui disent « tu n'es pas comme moi donc tu es fol, tu es fol donc tu n'as le droit à rien », faire savoir au contraire que le problème est ailleurs. Nous avons refusé de dire « non je ne suis pas fol/handicapé, je suis juste autiste (mais pas trop), juste différent (mais pas trop) », et d'autres ont refusé de dire « non je ne suis pas fol/déviant, je suis juste homosexuel », « non je ne suis pas fol/hystérique, je suis juste une femme »…

A la fin du vingtième siècle, les combats pour l'émancipation ont pris une direction inédite. Il ne s'agissait plus de dire « nous sommes capables d'accomplir les mêmes choses que vous, donc on mérite les mêmes droits que vous », mais tout simplement « sans condition, et même si nous sommes handicapés et ne pourrons jamais accomplir ce que vous-même êtes capables de faire, nous méritons les mêmes droits que vous ».

Les choses se sont faites lentement, et il y a eu des périodes de recul, de backclash. Mais petits pas par après petits pas, nous avons gagné en force et visibilité.

La déclaration des droits à la différence, ce n'était ni plus ni moins que l'aboutissement de tout ce foisonnement intellectuel, quand nous avons eu accès à la réelle complexité de nos existences, que nous avons pu percevoir la diversité au sein même des marges : avoir une étiquette en commun ne signifie pas que nous sommes identiques.

Et voilà que des réactionnaires veulent nous ramener des années en arrière en déterrant le travail d'une obscure psychiatre qui elle-même s'était faite la porte-parole d'un médecin nazi.

---

[9] Il s'agit d'un fait historique également dans notre chronologie à nous : par exemple les Black Panthers ont aidé au ravitaillement lors du « 504 Sit-in » de 1977 où des personnes handicapées (Kitty Cone en tête) ont occupé le bâtiment fédéral de San Francisco pendant 25 jours pour réclamer la signature du décret 504 du « Rehabilitation act ».

Bien sûr il serait délicat de se réclamer directement d'Asperger, pas plus qu'on ne peut décemment vanter les « mérites » de Mengele. Il y avait d'ailleurs eu une première levée de bouclier dès 1981 au moment de la publication par Lorna Wing de son article « *Asperger's Syndrome: a Clinical Account* », au point que le *Psychological Medicine* avait fini par changer le titre, avant de publier une rétractation en bonne et due forme.

Reste que l'article existe, qu'il a été publié par une femme qui aujourd'hui, après avoir fait son mea culpa, a plutôt bonne presse. Alors il est facile de la citer pour défendre des idées en tentant de faire oublier d'où elles viennent. Facile et dangereux. Car ceux qui le font veulent scinder le groupe « autiste » en deux catégories de « bas » ou de « haut » niveau. Asperger lui-même n'effectuait cette dichotomie que dans un seul but : déterminer lesquels envoyer à la chambre à gaz et lesquels tenter de reconditionner pour les besoins productivistes de son temps.

J'ai peur parce que je sais qu'après nous, les autres suivront. Quand on commence à décréter qui est « comme il faut » et qui ne l'est pas, il est facile de rogner de plus en plus les contours du cercle restreint de la normalité.

Je sais qu'après avoir mis au rebut les handicapés les moins productifs, il sera facile de s'attaquer aux suivants : de psychiatriser des catégories de personnes sous le prétexte de leur genre, de leur sexualité, de leurs origines présumées ou de n'importe quel autre critère arbitraire.

J'ai peur car je sais qu'en même temps que nous, d'autres communautés se font attaquer sur d'autres fronts. Ce sont des départs d'incendie simultanés, et quand j'arrive en hurlant « Au feu ! Venez nous aider avant que les flammes ne se répandent jusqu'à vous ! » d'autres me répondent « il y a un autre départ d'incendie ici aussi, que nous devons gérer en priorité. Je ne peux pas t'aider tant que moi-même : je brûle ». Alors nous gérons l'urgence comme nous pouvons, et petit à petit nous nous séparons. Nous perdons l'habitude de travailler ensemble, de nous écouter. Nous oublions combien nos expériences s'entrecroisent.

Nous n'apprenons pas du passé. Pas à cette échelle.

La deuxième guerre mondiale est loin.

Nous qui vivons aujourd'hui ne l'avons pas connue, pas plus que nos parents. Alors on regarde toutes les horreurs avec un certain sentiment de supériorité. On se dit que cela ne peut pas arriver. Qu'on est plus malin que ça. Que nous, on ne se laissera pas aller à de pareilles extrémités. Que ce n'est même pas la peine de se méfier.

C'est ce que je me suis dit. Moi qui connais l'Histoire, je m'étais convaincue qu'elle ne pouvait pas m'affecter.

« On est au vingt et unième siècle ! On est capable d'avoir du recul, de prendre ce qu'il y a à prendre dans les théories eugénistes d'un fasciste sans se laisser contaminer par le reste de sa doctrine… »

Quelle arrogance !

Non, nous n'apprenons pas de nos erreurs. Si le pire est advenu, s'il a été dit et théorisé, il laisse toujours derrière lui des germes prêts à renaitre.

J'en viens même à mesurer combien notre présent tient du miracle : les travaux de Lorna Wing sont passés sous silence à l'époque de leur publication. Que serait-il advenu si, d'une façon ou d'une autre, sa parole de psychiatre avait eu plus d'écho que celle des autistes eux-mêmes ? Si nous n'avions pas eu l'opportunité de nous réaffirmer par et pour nous-même ? Si nous n'avions pas remis le soin au cœur de nos préoccupations ? Si, emplis de cette assurance nouvelle, nous n'avions pas su unir nos forces avec les autres luttes ?

Même sur des sujets d'apparence anecdotique : je m'inquiète du nombre de gens qui se sont plaints cette année de la campagne de vaccination qui a été menée, arguant que nous avons gâché notre argent en le dépensant pour trouver préventivement une parade à un virus qui n'a au final contaminé qu'une poignée de personnes très loin de chez nous. Les crises que l'on a su éviter n'ont-elles aucune importance ? Pourquoi n'écoute-t-on pas les témoins des années SIDA quand ils nous expliquent les pertes énormes qu'il aurait pu y avoir, et notamment dans les milieux queer, si nous n'avions pas mis tout en œuvre dès le début pour informer correctement la population et allouer tous les moyens nécessaires à la recherche d'un remède ?

Je pense au revenu universel qui est une conséquence directe de la déclaration des droits à la différence de 1977 : Chaque personne, indépendamment de son âge, de son genre, de ses origines, de ses croyances et de ses capacités, doit bénéficier d'un accès égal aux ressources morales et matérielles que sont : l'éducation et à la culture, l'information, la jouissance d'un logement décent, l'eau et la nourriture en quantité suffisante, la liberté et le temps pour l'exercer, le soin libre et éclairé, l'expression et la résistance à l'oppression, l'autodétermination et les moyens de mener à bien son projet de vie dans les meilleures conditions possibles.

Je me demande ce à quoi aurait ressemblé le monde si une telle déclaration n'avait pas vu le jour, occultée par la parole d'experts s'arrogeant le droit, sous prétexte d'érudition, de décider de l'extérieur ce qui vaut mieux pour autrui.

Je fixe mon écran, les slogans haineux ou moqueurs inscrits en lettres majuscules par-dessus mon corps filmé et altérisé.

Je me regarde jusqu'à ce que les images perdent de leur sens, qu'il ne reste plus que la danse, celle que je connais, et alors seulement un long cri sort de ma gorge. Aigu et gai. Un appel auquel on répond.

Aline me rejoint, enroule ses bras autour de moi, fronce les sourcils en avisant mon écran, l'air de dire « mais qu'est-ce que tu regardes ? Tu te fais du mal ».

Je lui souris.

J'ai envie de tout lui raconter. Encore. Je connais l'histoire de nos luttes par cœur. J'en parle tout le temps. Je la grave sur les bras de glaises de mes sculptures, j'écris les noms et les dates dans leurs mains portées vers le ciel.

Au lieu de cela, je la prends pour témoin tandis que je signale la vidéo comme j'aurais dû le faire depuis presque une heure. J'aurais aimé ne pas avoir à le faire. Mais j'ai toujours su que le partage de contenu haineux ne pourrait jamais faire partie de la liberté d'expression. C'est à ce prix seul que notre société ne sombrera pas à nouveau vers ses heures les plus sombres : pas de projo pour les fachos.

Quand c'est fait, je suis heureuse qu'Aline soit là pour m'aider à me relever. Elle ferme délicatement le rabat de mon ordinateur portable. Doucement elle me berce, me calme. Naturellement mes mains trouvent le chemin de son corps à elle, son corps de chair que je caresse d'une façon bien différente de mes œuvres : je ne cherche pas à la modeler, simplement à entrer en contact. A communiquer avec elle.

Je sais que nous avons l'air bizarre, mais je n'y pense pas.

J'aime Aline parce qu'avec elle je sais que je peux être entièrement moi. Elle n'est pas la seule à m'accepter, mais les autres donnent si souvent l'impression de se retenir de me juger. Je les vois me regarder en s'efforçant de ne rien dire, de ne rien laisser paraitre d'autre qu'une vague tolérance : « ok c'était chelou, mais fais, fais-donc, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? J'vais pas t'empêcher de faire tes trucs hein ».

Aline ne m'aime pas malgré mes particularités. Elle m'aime à travers elles. Elle ne se retient pas de me juger car elle n'a pas peur du jugement qu'elle pourrait porter. Elle voit comme je suis, comme je bouge, comme je parle, et elle me répond dans le même langage « ok c'était chelou. Recommence ! J'aime ça. Comment fais-tu pour produire ce son ? Comment bouges-tu tes doigts ? Comment te fonds-tu dans la matière ? Fonds-toi avec moi ? Laisse-moi t'imiter. Apprends-moi ! Apprends de moi ! ».

Ma chance, ce n'est pas seulement les avantages matériels auxquels je peux prétendre, c'est vivre dans un monde où il m'est possible de

rencontrer des gens comme Aline qui me ressemblent et me comprennent. Des gens qui n'ont pas été brisés par une vie d'injustices, qui peuvent me porter comme je les porte en retour.

Avec Aline je danse, et mes émotions se déroulent au fil de notre mouvement conjoint. Nous oscillons au rythme de la musique de nos pensées qui s'éclairent.

Ça sort.

« Ça » que je ne sais pas nommer : la valse de mes idées qui a besoin de se matérialiser par le geste pour ne pas me corroder de l'intérieur jusqu'à l'implosion.

Je ris.

Je ris de mon rire que je vocalise, de ma vie qui se poursuit, de ma chance aussi : celle d'avoir autour de moi des gens qui m'aident à retrouver ma confiance, juste là, dans l'intimité de notre appartement, avant de ressortir au grand jour.

Je ne renoncerai pas à revenir sur le devant de la scène, raconter à nouveau mon histoire jusqu'à faire oublier la version salie que d'autres voudraient propager à ma place.

Quand nous nous essoufflons, nous nous regardons l'une l'autre. Aline et moi. J'approche doucement mon visage du sien, jusqu'à croquer son oreille. Un mordillement qui veut dire : « Merci d'être là ».

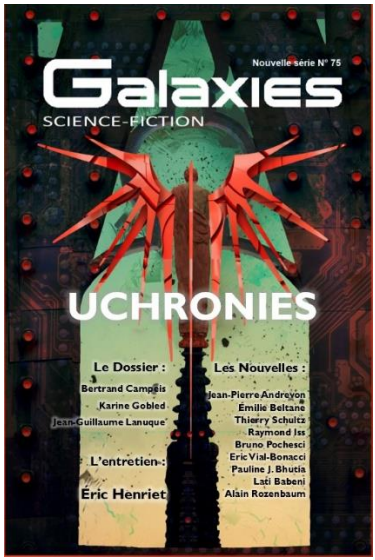
© Plume D. Serves 2022

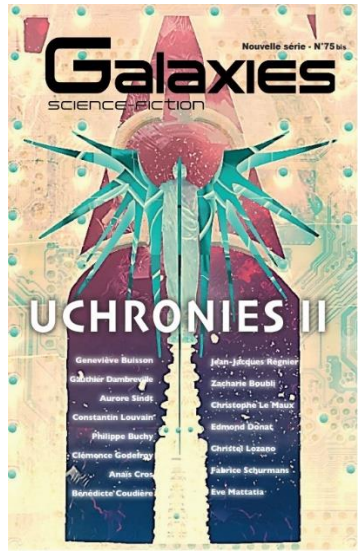
Plume écrit depuis longtemps, se plaît à ne pas avoir de genre de prédilection, préférant jouer de la zone floue où ils se rencontrent, et a rejoint en 2019 l'organisation du festival des imaginaires LGBT+ : Fantastiqueer. Sur son blog (http://evadserves.ovh/), il est question de son rapport à l'écriture et aux mots, de ses lectures.

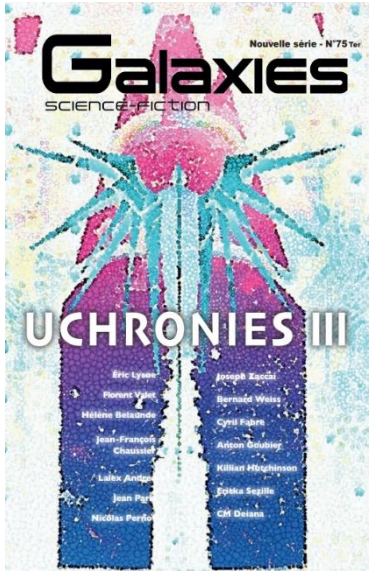
Uchronie IV est le troisième des numéros hors-série de Galaxies, parus à la suite de la publication du N°75 « 'Dossier Uchronies »

Tous sont disponibles à la vente sur le site du Club Galaxies :

https://clubgalaxies.yolasite.com


Nouvelle série N° 75
Galaxies
SCIENCE-FICTION
UCHRONIES
Le Dossier :
Bertrand Campois
Karine Gobled
Jean-Guillaume Lanuque
L'entretien :
Éric Henriet
Les Nouvelles :
Jean-Pierre Andrevon
Émilie Beltane
Thierry Schultz
Raymond Isa
Bruno Pochesci
Eric Vial-Bonacci
Pauline J. Bhutia
Lati Babeni
Alain Rozenbaum


Nouvelle série - N°75 bis
Galaxies
SCIENCE-FICTION
UCHRONIES II
Geneviève Buisson
Gauthier Dambreville
Aurore Sindt
Constantin Louvain
Philippe Buchy
Clémence Godefroy
Anais Cros
Benédicte Coudière
Jean-Jacques Régnier
Zacharie Boubli
Christophe Le Maux
Edmond Donat
Christel Lozano
Fabrice Schurmans
Eve Mattatia


Nouvelle série - N°75 Ter
Galaxies
SCIENCE-FICTION
UCHRONIES III
Éric Lysoe
Florent Vaux
Hélène Belaunde
Jean-François Chaussier
Lalex Anidge
Jean Pu
Nicolas Perdo
Joseph Zaccai
Bernard Weiss
Cyril Fabre
Anton Goubioz
Killian Hughinson
Eolika Sezille
CM Delana

Galaxies 75

Dossier Uchronie

Écrire et Étudier l'uchronie : une cartographie stellaire
Bertrand Campeis

L'uchronie, outil d'exploration des possibles
Karine Gobled

Entretien avec Eric Henriet
Par Pierre Gévart

Et si… les séries télévisées face à l'uchronie
Karine Gobled, Jean-Guillaume Lanuque et Bertrand Campeis

Jour J, la BD uchronique de référence ?
Jean-Guillaume Lanuque

Sous le Scalpel du Dr Stolze
Pierre Stolze

Nouvelles Uchroniques

Mort et Apothéose de Joseph Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline
Jean-Pierre Andrevon

Vesta Aeterna
Emilie Beltane

Nuevo Mundo
Thierry Schultz

Le mariage de Robespierre
Raymond Iss

Pour Anita
Bruno Pochesci

Lorsque la Mécanologie dominait le Monde
Eric Vial-Bonacci

Retour sur place Espoir
Pauline J. Bhutia

Ichbiliya, 1206 A.H.
Lati Babeni

La Scientifiction, un miracle français
Alain Rozenbaum

Et en supplément numérique :

L'Odyssée
Laura P. Sikorski

Croque
Plume D Serves

Ralliez-vous à mon panache noir
Marie Ardhuin

L'ombre de Gambetta
Jean-Claude Renault

Loubianka for ever
Pierre Gévart

Galaxies 75 bis

Sommaire

La Longue Marche de Deng Li - *Geneviève Buisson*
Et si Mao, en 1935, n'avait pas réussi à franchir le pont de Luding ?
Une occasion manquée - *Gauthier Dambreville*
Et si, le 28 octobre 312, Constantin avait perdu la bataille ?
Une liaison d'avenir - *Aurore Sindt*
Et si l'Alsace-Lorraine était restée allemande ?
Bagdad Express 1936 - *Constantin Louvain*
Et si Kerenski avait gardé le pouvoir ?
L'entrevue du Drap d'Or - *Philippe Buchy*
Et si Jeanne d'Arc avait réussi à prendre Paris ?
Das steht noch in den Sternen - *Clémence Godefroy*
Et si l'impératrice Elisabeth d'Autriche n'avait pas été assassinée en 1898 ?
Après l'hiver - *Anaïs Cros*
Et si la guerre nucléaire avait bien éclaté en 1983 ?
Machine analytique - *Bénédicte Coudière*
Et si les automates d'Al-Jazari avaient été doués d'une conscience ?
Bergerac 2021 - *Jean-Jacques Régnier*
Et si la Convention française de SF avait eu lieu à Bergerac à l'été 2021 ?
Ronald Down - *Zacharie Boubli*
Et si Reagan avait succombé à la tentative d'assassinat du 30 mars 1981 ?
Le Temps d'une Femme - *Christophe Le Maux*
Et si Anne Sinclair avait remporté l'élection présidentielle de mai 2012 ?
Entrer dans l'Histoire - *Edmond Donat*
Et si Cortès avait été tué devant Tenochtitlan ?
Golah Tany - *Christel Lozano*
Et si le plan Madagascar avait été appliqué par les nazis ?
Un empire en trois cartes et trois repas - *Fabrice Schurmans*
Et si Leopold II avait conquis l'empire ottoman plutôt que le Congo ?
Reines de poussière - *Eve Mattatia*
Et si Louis XVI avait gardé Turgot ?

Galaxies 75 ter

Sommaire

Le Cheval de Troyes / Éric LYSØE
Et si Sainte Geneviève avait épousé Attila ?
Sous l'œil du cosaque / Florent VALET
Et si en 1920 l'armée rouge avait envahi l'Allemagne ?
Le dernier jour de la Dame de fer / Hélène BELAUNDE
Et si Paris, en août 1944, avait été détruite ?
La lance d'Alexandre / Jean-François CHAUSSIER
Et si Alexandre avait rencontré Rome ?
Malinche / Alexandra BERTRAND
Et si Malinche avait trahi Cortès ?
Caligula Parvus / Jean PARIS
Et si Tacite s'était mis à écrire des uchronies ?
Pour mon fils / Nicolas PERNOT
Et si les Allemands avaient percé le front à Verdun ?
Lawrence d'Arabie / Joseph ZACCAI
Et si Lawrence avait poussé Fayçal à entreprendre une guerre de libération des pays arabes ?
Austria Imperio Universum / Bernard WEISS
Et si l'Autriche avait gagné à Sadowa ?
Lonesome Moï / Cyril FABRE
Et si la Louisiane était restée française ?
Le Miracle de Constantinople / Anton GOUBIER
Et si Mehmet II avait échoué devant Constantinople ?
Le poids de quelques pierres / Killian HUTCHINSON
Et si Apollo XII avait trouvé autre chose sur la Lune
Jeux Amazoniques / Ericka SEZILLE
Et si, à Actium, Marc-Antoine avait triomphé d'Octave ?
Inch'pes asum yen Shahnourh / Célia DEIANA
Et si Charles Aznavour était resté Aznavourian, chanteur
Rien ne change / Aurélie GENÊT
Et si Henri II avait survécu à l'écharde ?

À venir (en juin 2024)

Galaxies Hors-série [Uchronies V]

Sommaire prévisionnel :

Les Chants d'Eurasia
Rodolphe Le Dorner

Ktaqamk An Douar-Nevez
Philippe Pinel

Le rêve de Balqama
Michelle Labeeu

Lunamité
Tu Wüst Thi Ngoc

Le déconcertant discours du Maître Historien
Sylvie Lefebvre

L'éternel Instant
Matthias Tauveron

Le loup est le frère du renard…
Florence Rivière

Les adorateurs du dieu rouge
Christophe Ponthieux

Astro, Le Projet X
Fabrice Martin

Vie de Personne
Kathrine Hasnaoui

Oniromancien
Guillaume Laffineur

Tant qu'il y aura des étoiles
Anthony Madera

Cousue de fil rouge
Olivier Brésin

Mirage
Christian Bergzoll

Justice sociale
Jeanne Poma

Vous venez de lire Galaxies SCIENCE - FICTION
dans sa version électronique
e-Galaxies (en version PDF imprimable)

Mais savez-vous que vous pouvez aussi vous abonner à

e-Galaxies

et le recevoir systématiquement par mail dès la sortie de la version papier ?

Il suffit pour cela d'aller sur le site https://galaxiessf.com, et de choisir dans l'onglet « S'abonner » la formule qui vous convient le plus

Tarifs :

Abonnement d'une année (6 numéros) : 25,00 €
(en y ajoutant Géante rouge : 30,00 €)
Par prélèvements trimestriels : 6,25 €
(avec Géante rouge : 7,50 €)

Galaxies SCIENCE - FICTION est publié avec l'aide du CNL Centre national du livre